

JOSEPH MÉJASSON

Diplômé d'Études supérieures

DE LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

UN POÈTE CATHOLIQUE ALLEMAND

FRÉDÉRIC-GUILLAUME WEBER



L'HOMME ET LE POÈTE

(1813-1894)

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Lyon
pour le Doctorat de l'Université*



LIBRAIRIE EMMANUEL VITTE

LYON

3, place Bellecour, 3

PARIS

14, rue de l'Abbaye, 14

1914

Thèse
Lyon
1914

UN POÈTE CATHOLIQUE ALLEMAND



FRÉDÉRIC-GUILLAUME WEBER



65058

JOSEPH MÉJASSON

Diplômé d'Études supérieures
DE LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

UN POÈTE CATHOLIQUE ALLEMAND

FRÉDÉRIC-GUILLAUME WEBER

L'HOMME ET LE POÈTE

(1813-1894)

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Lyon
pour le Doctorat de l'Université*



LIBRAIRIE EMMANUEL VITTE

LYON

3, place Bellecour, 3

PARIS

14, rue de l'Abbaye, 14

1914

BIBLIOGRAPHIE

TEXTE

- F.-W. WEBER : *Dreizehnlinden*, mit Erläuterungen des Verfassers. — Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1912.
- F.-W. WEBER : *Gedichte*, 36 Auflage. — Paderborn, F. Schöningh.
- F.-W. WEBER : *Herbstblätter*, nachgelassene Gedichte. — Paderborn, F. Schöningh, 1912.
- F.-W. WEBER : *Goliath*. — Paderborn, F. Schöningh.
- F.-W. WEBER : *A. Tennysons Enoch Arden*. — Paderborn, F. Schöningh.

OUVRAGES CONSULTÉS

- D^r JULIUS SCHWERING : *Friedrich-Wilhelm Weber*. Sein Leben und seine Werke. Unter Benutzung seines handschriftlichen Nachlasses dargestellt. — Paderborn, F. Schöningh, 1900.
- KARL HOEBER : *Friedrich-Wilhelm Weber*. Sein Leben und seine Dichtungen. — Paderborn, F. Schöningh, 1908.
- D^r HEINRICH VOCKERADT : Erläuterungen zu Webers *Dreizehnlinden*. — Paderborn, F. Schöningh, 1912.
- D^r B.-L. TIBESAR : F.-W. Webers *Dreizehnlinden*, eine literarische Studie. — Paderborn, F. Schöningh, 1912.
- J.-B. FEITEL : Kommentar zu F.-W. Webers *Dreizehnlinden*, für Schule und Haus. — Paderborn, F. Schöningh, 1909.
- D^r MARIE SPEYER : *Friedrich-Wilhelm Weber und die Romantik*. — Regensburg, Habel, 1910.

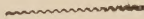
- MORITZ BRÜHL : *Geschichte der Katholischen Literatur Deutschlands vom 17 Jahrhundert bis zur Gegenwart.* — Leipzig, H. Hübner, 1854.
- A. WELDEMAN : *Die religiöse Lyrik des deutschen Katholizismus.* — Leipzig, Voigtländer, 1911.
- A. HÜTTEMANN : *Katholische deutsche Dichter des 19 Jahrhunderts.* Proben aus ihren Werken. — Hamm, Breer und Thiemann.
- A. KELLEN : *Katholische Dichter.* — Essen-Ruhr, Freudebeul, 1898.
- A. KELLEN : *Katholische Dichterinnen.* — Essen-Ruhr, Freudebeul, 1898.
- GEORGES GOYAU : *L'Allemagne catholique entre 1800 et 1848.* — *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier, 1^{er} et 15 septembre 1904 ; 1^{er} février 1905.
- JACOB GRIMM : *Deutsche Mythologie.* — Berlin, Dümmler, 1875.
- JACOB GRIMM : *Deutsche Rechtsalterthümer.* — Göttingen, Dieterische Buchhandlung, 1854.
- KARL SIMROCK : *Handbuch der deutschen Mythologie.* — Bonn, Adolf Marcus, 1874.
- G. FREYTAG : *Gesammelte Werke*, in 22 Bänden (B. XVII, VIII, IX). — Leipzig, 1896.
- F.-G. BERGMANN : *Poèmes islandais, tirés de l'Edda.* — Paris, Imprimerie royale, 1838.
- ADOLF BARTELS : *Die deutsche Dichtung der Gegenwart.* — Leipzig, Avenarius, 1903.
- ADOLF BARTELS : *Geschichte der deutschen Literatur* (2^{ter} B.) — Leipzig, Avenarius, 1902.
- G. KAUFMANN : *Politische Geschichte Deutschlands im XIX Jahrhundert.* — Berlin, Bondi, 1900.
- KARL LAMPRECHT : *Deutsche Geschichte, Neueste Zeit* (Vierter Band, erste Hälfte). — Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1909.
- RICHARD M. MEYER : *Die deutsche Literatur des neunzehnten Jahrhunderts* (II Teil), — Berlin, Bondi, 1910.
- STIMMEN AUS MARIA-LAACH : *F.-W. Weber* (W. Kreiten, S. J.). Jahrgang 1900, Zehntes Heft. — *Der Erfolg von Drei-*

zehnlinden (Jakob Overmans, S. J.). Jahrgang 1913-1914, Drittes Heft. — Freiburg im Breisgau, Herdersche Verlags-
handlung.

W.-T. WEBB : *Enoch Arden*, by Lord Tennyson. — London, Mac-
millan, 1908.

A. BELJAME : *Enoch Arden*, de Lord Tennyson. — Paris, Ha-
chette, 1904.

J.-V. VON SCHEFFEL : *Ekkehard*. — Stuttgart, A. Bonz, 1881.





Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

La première moitié du ^{xix}^e siècle fut pour l'Eglise catholique d'Allemagne une époque de transition, une période de tâtonnements, et donne l'impression d'un clair obscur où, au début du moins, l'ombre l'emporte sur la lumière.

Vers la fin du ^{xviii}^e siècle et au commencement du siècle suivant, sous la double influence qui dominait en Allemagne, l'influence indigène des disciples de la Réforme et l'influence étrangère exaltant le philosophisme français, beaucoup s'accordaient pour proclamer la faillite de l'idée catholique. Rationalistes et protestants traitaient l'Eglise avec dédain. Ils en parlaient non plus comme d'une imposante forteresse qu'il fallait forcer et abattre, mais comme d'un vieux donjon en partie démantelé, aux murailles lézardées, aux solives vermoulues. Encore quelques années, et le superbe édifice dix-neuf fois séculaire s'effriterait de lui-même, bientôt il ne serait plus qu'une ruine grandiose.

Et, de fait, les apparences semblaient donner raison à ces prophètes intéressés. Le catholicisme subissait alors en Allemagne une crise terrible. La formation du clergé était déplorable. Les écoles de théologie de cette époque paraissaient avoir pour but principal, non point de former des prêtres convaincus, vertueux et zélés,

mais plutôt d'inculquer aux ecclésiastiques une dose de rationalisme et de josphisme suffisante pour anéantir en eux toute idée surnaturelle et les arracher définitivement à l'influence romaine. C'est ainsi qu'à Wurzburg, les jeunes clercs et les futurs pasteurs luthériens assistaient ensemble aux leçons du théologien protestant Paulus. Au sortir des cours du professeur Berg, les élèves de théologie cherchaient vainement des différences entre Jésus et Socrate. Au séminaire du *Georgianum* de Lands-hut, le professeur Fingerlos étalait dans ses conférences des opinions ouvertement rationalistes. A l'Université de Fribourg, d'après le témoignage d'un ancien élève, Alban Stolz, prêtre et publiciste de valeur, on enseignait une religion naturelle, respectueuse de Dieu et admettant, à la rigueur, une âme immortelle. Mais dès qu'il s'agissait de révélation, les professeurs oubliaient que l'Eglise catholique repose sur le principe d'autorité, ils glissaient habilement sur une partie des dogmes qui sont, tout à la fois, son patrimoine et sa raison d'être. Reichlin-Meldegg présentait du Christ une image incomplète et fausse, et trouvait dans l'histoire ecclésiastique une mine inépuisable de scandales. Tandis que Schreiber, chargé de la théologie morale, émaillait ses leçons de plaisanteries de mauvais goût contre le célibat des prêtres.

Beaucoup de membres du haut clergé, élevés à pareille école donnaient à leurs ouailles de tristes exemples. Ils souriaient de pitié lorsqu'on parlait devant eux des sacrements, du culte des saints, du chapelet ou des pèlerinages. Par contre, certains évêques, en costume civil, fréquentaient les spectacles et les bals, mêlés aux officiers en résidence dans leurs villes épiscopales. Les airs les plus sautillants des vaudevilles à la mode étaient la musique que préféraient les organistes des cathédrales

pour les Bénédiction du Saint Sacrement. Un archevêque de Mayence agréait comme lecteur, Heinse, disciple de Wieland et dépositaire fidèle de l'élégant scepticisme du maître.

Jusqu'en 1823, l'*Index* fut comme pratiquement abrogé en Allemagne ; les ouvrages théologiques catholiques et protestants différaient fort peu au point de vue de la doctrine, et les évêques gardaient le silence.

Dans le sud de l'Allemagne, en particulier à Constance, on étudiait la question de la suppression du célibat ecclésiastique.

L'évêque de Breslau, Joseph-Christian de Hohenlohe-Waldenbourg (1795-1817), convoqua un synode d'archiprêtres. Dans ce synode, entre autres questions traitées, on parla de faire de l'allemand la seule langue liturgique, même pour la célébration de la Messe. Certains curés s'empressèrent d'adopter cette innovation qui ne fut formellement proscrite que par une ordonnance du successeur de Christian de Hohenlohe, l'évêque Schimonsky, originaire de Pologne.

A Cologne, l'archevêque, comte de Spiegel (1825-1835), écrivait au baron de Stein, un des conseillers du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, qu'il fallait se méfier de Rome et de ses exigences dogmatiques et disciplinaires. Il interdisait formellement toute manifestation extérieure du culte catholique, en particulier, les processions.

Mais ces princes de l'Eglise, infidèles à leur mission, courbaient bien bas leurs têtes devant les princes séculiers. Pour ne pas leur déplaire, ils enjoignaient aux curés de bannir de leurs prédications tout ce qui ressemblait à de la controverse religieuse, et par suite, tout sujet traitant d'un dogme catholique.

Aussi, la fréquentation des sacrements, celle surtout de la Pénitence et de l'Eucharistie, était-elle à peu près abandonnée. Trop souvent les églises étaient vides ou visitées seulement par quelques bonnes vieilles femmes ou par de rares paysans à la foi robuste.

D'ailleurs, qu'auraient trouvé les fidèles dans la plupart des églises d'alors ? La jeunesse ecclésiastique se montrait désespérée et dépourvue de zèle. Sortis de l'école avec plus de négations que d'affirmations, les curés allemands s'abstenaient, par loyauté autant que par prudence, de prêcher des vérités contre lesquelles s'élevaient dans leur esprit des doutes sérieux. Ils semblaient avoir résolu le délicat problème d'offrir aux âmes un catholicisme d'où le surnaturel était impitoyablement exclu.

« Le prêtre, écrira plus tard le théologien François-Antoine Stauendenmaier, professeur à l'Université de Giessen, le prêtre avait perdu l'Evangile et son œil aveuglé ne pouvait pas le retrouver. L'année ecclésiastique était, en fait, disparue. On célébrait Noël, mais nul Sauveur n'était né. On célébrait la Pentecôte, mais l'Esprit-Saint restait absent. De la chaire descendaient encore des paroles, mais ce n'était pas des paroles de vie. Le prêtre était devenu un apôtre de connaissances utiles. Les sermons traitaient de la culture des pommes de terre, des arbres, des prairies ou de l'alcool. Les fidèles, au sortir de l'église, étaient pénétrés d'histoires qui les mettaient en garde contre l'ivrognerie, qui racontaient que ce qu'ils avaient pris pour des fantômes n'était que des linges étalés au clair de lune et oubliés par quelque lavandière. Mais les catholiques étaient vides de ce dont ils avaient besoin pour la vie chrétienne, vides de ce qui mène au ciel. Les prêtres portaient sur eux la

plus grande responsabilité de l'incroyance et du malaise de l'époque, parce qu'ils éteignaient la vraie Lumière et que le sel de la terre s'était affadi. »

« Si le sel perd sa vertu, avec quoi salera-t-on ? » déclare l'Écriture. Si le clergé renonce à l'apostolat de la parole et de l'exemple, où sera le salut ? Le salut vint du clergé lui-même, de la partie la plus saine, la plus docte aussi de cet organisme vivant encore, mais bien près de s'atrophier et de périr. Les écoles théologiques imbues de rationalisme avaient causé tout le mal ; de nouvelles écoles théologiques, fidèles à la tradition catholique, s'ouvrirent presque simultanément, qui apportèrent à l'Eglise d'Allemagne un renouveau de foi et de vie. Nous avons nommé le grand Séminaire de Mayence, les écoles de théologie de Tubingue et de Munich.

Le grand séminaire de Mayence, dès 1805 et sous l'intelligente direction de Bruno-François Liebermann, se transforma en une école de théologie pastorale, pleinement orthodoxe. Ce séminaire eut pour mission de veiller sur les vocations sacerdotales, de les éprouver, de les affiner, alors que presque partout ailleurs la partie ascétique et spirituelle de la formation du clergé était soit totalement inconnue, soit grandement négligée.

Vers 1818, l'école de théologie de Tubingue acquérait un prestige scientifique dont les écoles similaires étaient dépourvues. Le plus célèbre de ses maîtres, Jean-Adam Möhler, justement inquiet au sujet du vide ou du rationalisme des manuels en usage, prit une décision qui semblerait assez étrange de nos jours. Il résolut d'aller suivre lui-même les cours les plus fameux des Facultés de théologie protestante. C'est ainsi qu'il assista aux leçons d'Histoire de Neander, à Berlin. Ces leçons lui furent une révélation. Elles le mirent pour la première fois

en contact avec les Pères de l'Eglise. C'est à ce commerce dont il ignorait les charmes et l'utilité, qu'il sentit, suivant ses propres expressions « s'éveiller en lui l'instinct catholique ». Mœhler, en reprenant possession de sa chaire de Tubingue, rapporta à ses élèves « une méthode de travail, l'habitude de remonter aux sources et de demander au passé, non seulement des documents dont le sens critique vérifiera l'authenticité et précisera la valeur, mais encore une atmosphère bienfaisante » d'où la foi sortira comme vivifiée. Plus d'une fois, dans sa magistrale Encyclique « *Immortale Dei* » consacrée à la mission surnaturelle de l'Eglise, le Pape Léon XIII s'inspirera des travaux de Mœhler.

A Munich, l'école de théologie évoluera de préférence vers la recherche, en faveur du dogme catholique, de bases philosophiques sérieuses. Et, constatation intéressante, l'un de ses maîtres les plus célèbres, Schelling, était un protestant, mais un protestant auquel Henri Heine reprochera d'avoir trahi la philosophie et de l'avoir livrée à la religion. Schelling n'osait-il pas déclarer que sans le Pape, le Christ historique serait à jamais perdu ? Mais, ni le sage libéralisme de Schelling, ni la répulsion qu'éprouvait un autre de ces maîtres, Baader, pour les descendants des encyclopédistes ne suffisaient aux exigences de la foi catholique. Si ces maîtres de talent imposaient à l'Université de Munich, devenue déjà, suivant le mot de Henri Heine « l'ancre du Jésuitisme », le respect de la foi catholique et une philosophie nullement hostile aux dogmes, cet enseignement n'était pas encore l'idéal pour de futurs prêtres. Aussi, ce fut seulement en 1825, avec les leçons érudites de Doellinger et après une trop brève apparition de Mœhler, vers 1838, que l'enseignement catholique s'orienta définitivement vers une

voie nouvelle, où la foi chrétienne, sinon toujours l'orthodoxie intégrale, s'épanouit pleinement, se préparant ainsi de nouveaux triomphes.

La ville de Munich, en même temps qu'elle devenait, par son Université, « un centre de sciences ecclésiastiques, ne tardait pas, grâce au salon de Gœrres, à se transformer en un foyer véritable d'où la vie catholique rayonnait sur toute l'Allemagne. » La « *Table Ronde* », tel était le nom donné au Cercle de Gœrres, réunit, pendant plus de vingt ans, hommes politiques, littérateurs, artistes, juristes et théologiens. D'Angleterre et de France, on saluait avec sympathie ce mouvement plein de promesses. Wiseman admirait la science et le talent des catholiques de Munich et leur demandait des articles pour la « *Dublin Review* ». Lamennais, Montalembert, Lacordaire, se rencontrèrent avec les familiers de la « *Table Ronde* ». C'est là, qu'un soir du mois d'août 1832, Lamennais causant avec Gœrres, Schelling et Baader, reçut du courrier de la nonciature l'Encyclique « *Mirari vos* » qui condamnait ses doctrines.

A Munster, les salons de la princesse Amélie de Galitzin, femme d'esprit cultivé et affiné, exerçaient aussi une influence prépondérante pour la diffusion du catholicisme. La princesse « avait promené son âme inquiète à travers toutes les confessions chrétiennes » pour se réfugier dans le catholicisme qui lui avait enfin donné la paix. Le nombre relativement considérable de conversions opérées grâce à son influence et à son esprit de prosélytisme faisait dire que son salon était comme le vestibule de l'Eglise romaine. Ce fut dans sa chapelle particulière que Stolberg, triomphant de ses doutes, s'agenouillait devant le directeur spirituel de la princesse, le docte et pieux Overberg, et passait à la foi catholique.

Tandis que chez la princesse Galitzin fréquentaient des hommes tels que François de Furstenberg, Frédéric de Stolberg, Overberg, Lavater et Jacobi, à Vienne, le rédemptoriste Clément-Marie Hoffbauer aimait à s'entourer d'une élite de littérateurs comme Frédéric Schlegel, Zacharie Werner et Adam Müller, ou de peintres comme Philippe Veit.

Pour être complet, il faudrait tout au moins mentionner encore l'influence résultant du Congrès de Vienne, les concordats conclus entre Rome et les princes allemands et les conséquences immédiates de ces traités de paix : l'épanouissement de la vie religieuse dans les couvents ouverts à nouveau, les pèlerinages, les confréries religieuses, l'exposition de la sainte Tunique de Trèves à la vénération de milliers de fidèles, etc...

Toutefois, le rationalisme n'aura pas disparu. Il laissera toujours des traces profondes dans les âmes, même dans les âmes catholiques. Ce sera donc à ce double courant opposé, celui du rationalisme qui subit une crise de déclin et celui du romantisme à tendances catholiques qui surgit triomphant à l'horizon, que la littérature catholique de la première moitié du xix^e siècle devra son caractère d'imprécision et portera ainsi les marques d'une époque de transition. De là, deux écoles plus ou moins distinctes. L'une influencée encore par les doctrines de l'*Aufklärung*, du rationalisme allemand. L'autre, qui semble inspirée par le catholicisme traditionnel que le romantisme mettra à la mode. Nombreux sont les adeptes des deux tendances.

Parmi les écrivains catholiques à tendances rationalistes nous signalerons Jean-Michel Sailer et ses amis, Ignace de Wessenberg, Frédéric de Stolberg. Ceux qui relèvent des doctrines plus foncièrement orthodoxes

et de l'Ecole romantique seront Frédéric Schlegel, Zacharie Werner, Clément Brentano et Joseph d'Eichendorff. Nous ajouterons à cette liste le nom d'Annette de Droste-Hülshoff, poétesse essentiellement éclectique. Son œuvre remarquable et fleurant bon les landes de Westphalie sera heureusement complétée plus tard par celle d'un autre poète de terroir, son compatriote Frédéric-Guillaume Weber, qui va faire l'objet de ce travail.

Jean-Michel Sailer (1751-1832) avait l'âme d'un ascète. Ancien novice des Jésuites, il entra dans le clergé séculier après la dissolution de l'ordre par Clément XIV. Théologien plutôt mystique que profond et côtoyant parfois les précipices, moraliste tolérant à l'endroit des autres et rigoriste pour lui-même, prédicateur infatigable, il rappelait un peu Fénelon « un Fénelon qui, au lieu d'être le précurseur du XVIII^e siècle, en eût été l'héritier ». Il fut un directeur de consciences hors de pair. C'est lui qui sauva du suicide le poète Melchior de Diepenbrock et orienta vers l'idéal du sacerdoce la vie de ce désespéré qui revêtit un jour la pourpre romaine. Le roi de Bavière Louis I^{er} fut un de ses fils spirituels, et monté sur le trône, le monarque resta fidèle aux sages leçons du maître. Coadjuteur, puis évêque de Ratisbonne, Sailer n'usa de son influence, prépondérante toujours, qu'en faveur d'œuvres de zèle et de charité. De l'avènement du roi Louis I^{er}, date l'attitude franchement catholique de la Bavière parmi les Etats allemands. Ce fut sur les instances de l'évêque dont les cheveux avaient blanchi au milieu d'un ministère des plus actifs, que le bon chanoine Schmid (1768-1854) écrivit ses contes si goûtés des enfants de tous les pays : Les œufs de Pâques, La guirlande de houblon, Le bon Friedolin. Les

œuvres lyriques des disciples de Sailer, des cantiques spirituels (c'est d'ailleurs le genre préféré par beaucoup de poètes catholiques de cette époque), reflètent les mêmes tendances libérales. Sailer et ses familiers, convaincus que les fidèles s'intéresseront d'autant mieux aux offices liturgiques qu'ils y auront plus de part, peut-être aussi approuvant les propositions du synode de Breslau, tentent une entreprise audacieuse pour l'époque et, pour la première fois sans doute depuis la Réforme, traduisent en langue vulgaire les prières de la Messe et les psaumes des Vêpres. Leur tentative est mal vue à Rome, parce qu'elle semble favoriser les partisans d'une Eglise nationale plus allemande que romaine. Dans leurs Cantiques spirituels, plus chrétiens que catholiques et même plus déistes que chrétiens, ces poètes recherchent les sujets qui rapprochent les fidèles des différentes confessions et non ceux qui les divisent. Ainsi chez eux point de cantiques relatifs aux pèlerinages, aux processions, à l'Eucharistie. Les saints sont réduits à la portion congrue et la Sainte Vierge, elle-même, n'est guère mieux favorisée. Par contre, nos poètes s'arrêtent avec prédilection devant la figure de Dieu. Ils nous le représentent, à la vérité, d'après Schelling, sous des traits quelque peu panthéistiques. Dieu, c'est le grand Tout, c'est Celui qui anime tout, c'est Celui qui est et Celui qui fut. Le Sermon sur la Montagne et le précepte de la Charité, voilà les idées qui constituent encore les thèmes fréquents de leurs productions poétiques. Un couplet, d'ailleurs dépourvu d'inspiration, sur saint Joseph, le citoyen modèle, pacifique, calme et content de son sort, n'importunant personne, nous donne une idée du genre de poésie religieuse cultivé par l'école de Sailer.

Der beste Bürger warest du,
Friedliebend, still, zufrieden,
Liesst jedem alles gern in Ruh
Was ihm sein Gott beschieden.

Ce qui frappe encore dans leurs vers, c'est un béat optimisme. Jamais il n'est question de fragilité humaine, de passions à combattre, de fautes à expier. A les lire, l'homme après un séjour paisible dans le plus heureux des mondes passerait doucement à une éternelle félicité. Puis, ce qui étonne, c'est la conception que ces chantres religieux ont dû se faire du peu d'étendue d'imagination de leurs fidèles. Ou, tout au moins, ils semblent avoir voulu leur épargner le plus petit effort et mettre à leur disposition des prières toutes faites pour chaque circonstance de leur vie. Ainsi, nous trouvons des *lieder* pour le jeune homme qui part à l'étranger, pour les servantes qui lavent la vaisselle ou bercent les enfants, pour le temps d'orage, pour la mort d'un enfant, et (jusqu'où ne s'étend pas la touchante sollicitude de ces poètes !) dans leurs recueils figure un lied pour le malfaiteur qu'on conduit au tribunal. Assurément, c'est là de la littérature pour le moins bizarre, mais cette littérature était goûtée par les âmes religieuses de l'époque où elle fut composée. La preuve en est que Sailer et ses disciples trouvèrent des biographes en grand nombre et chez les catholiques et chez les protestants.

Ignace-Henri de Wessenberg (1774-1860) était lui aussi un enfant du sud de l'Allemagne. Condisciple du chanoine Schmid à Dillingen, alors que Sailer y enseignait la théologie, il appartient pour l'ensemble de ses idées à la même école que son maître. Cependant, quelques traits assez caractéristiques lui donnent une physionomie un peu spéciale. Tout d'abord, il n'écrira pas

seulement des Cantiques spirituels, il composera un poème en trois chants : *Fénelon*, et fera paraître un assez grand nombre de brochures littéraires ou de polémique. Il était un fervent admirateur de l'Italie ; certaines de ses poésies comprendront des sujets et un cadre italiens. Doué du sens des beautés plastiques, il laissera une œuvre de critique littéraire et artistique : « *Die christlichen Bilder, ein Beförderungsmittel des christlichen Sinnes.* » (Constance, 1827.) En second lieu, Wessenberg semble à la fois plus près et plus éloigné du catholicisme orthodoxe. Il est plus près du vrai catholicisme, car, dans ses cantiques spirituels il chante la Vierge Marie. Il comprend tout ce que renferme de poésie touchante et naïve le *Stabat Mater* et le *Salve Regina* et il nous en donne d'heureuses adaptations en vers. Nombre de ses poésies sont consacrées aux fêtes des saints. Mais Wessenberg s'écarte davantage que Sailer de la foi traditionnelle par là-même qu'il professe un panthéisme plus ouvertement déclaré. Ainsi, pour Wessenberg influencé par Schelling, non seulement Dieu est le grand Tout, mais il est la Vie qui coule là-haut et que l'âme peut seulement pressentir ici-bas. Partout se dressent les autels de la divinité, partout fument des sacrifices. Ce Dieu a ses prêtres dans tout l'univers : les splendeurs, les mille senteurs et les harmonies de la terre sont les ministres qui lui adressent leurs hommages. Aussi, de pareilles conceptions philosophiques devaient-elles faire tenir Wessenberg pour fort suspect à Rome : élu évêque de Constance, il n'obtint jamais du Pape l'institution canonique.

Le nord de l'Allemagne a fourni comme le sud son contingent de poètes catholiques, de catholiques à tendances rationalistes bien qu'elles apparaissent déjà sin-

gulièrement atténuées. Alors que les poètes du sud semblaient marcher sur les traces de Gellert, écrivain consciencieux, mais plus moraliste que poète, les poètes du nord réservent plutôt leur admiration pour Klopstock. Les productions littéraires de ces derniers ne sont pas seulement des prétextes à des leçons de morale, mais dans leurs œuvres on retrouve une note personnelle plus accentuée, ils nous révèlent davantage les secrets de leurs âmes et comme ils témoignent d'une sympathie plus grande pour un catholicisme plus vivant, ils sont déjà moins éloignés des romantiques.

Frédéric de Stolberg (1750-1819) est le premier en date des poètes de cette école ; il en est aussi le plus marquant. L'éducation religieuse reçue de ses parents, protestants convaincus, avait été sérieuse, bien qu'émimentement éclectique. Sur la table du salon familial, saint Augustin et Luther, Fénelon et l'anglican Young voisinaient aimablement et se voyaient feuilletés tour à tour. La raison déterminante de la conversion de Stolberg, ce fut la division profonde qu'il constata avec tristesse entre les deux écoles luthériennes rivales. Les Vieux-Protestants, avec Harms, restaient fidèles à la doctrine de Luther. Les Jeunes-Protestants, sous la direction de Voss, faisaient table rase du sentiment religieux et tombaient dans le rationalisme. C'est, déclare-t-il, lui même, afin de retrouver la foi au Christ, au Christ véritable, qu'il passa au catholicisme, la religion de ses aïeux. Sa conversion, longtemps différée, lui apparut, à la fin, comme un devoir de conscience auquel il ne pouvait se soustraire. Tout le reste de sa vie, il en pratiqua les obligations, et sa mort, pour certains, sembla celle d'un prédestiné. Jusqu'à son dernier souffle, il répéta, pendant son agonie, la prière de saint Ignace :

Anima Christi sanctifica me,
 Corpus Christi salva me
 Sanguis Christi inebria me.....

Les principales œuvres de Stolberg comprennent des *Poésies* (Odes, Lieder, Elégies, Romances, Ballades), la plupart antérieures à son accession au catholicisme ; une traduction de deux *Traités de saint Augustin* (1803) et une *Histoire de la Religion chrétienne* en 15 volumes (1806). Ce dernier ouvrage reçut à Rome l'accueil le plus flatteur. La Congrégation de la Propagande ordonna tout aussitôt de le traduire en italien.

Dans ses Poésies, Stolberg ne fait point la place très large aux sujets exclusivement religieux. La nature, la patrie, la liberté, l'amitié, inspireront de préférence sa muse féconde. Toutefois, il serait injuste de ne pas constater que son œuvre poétique tout entière est comme vivifiée par un souffle religieux dont la sincérité ne fait pas de doute et dont l'intensité s'accroît à mesure que le poète avance dans la vie.

Après sa conversion, Stolberg deviendra un fils soumis et aimant de l'Eglise. Il ne brûlera pourtant pas impitoyablement ce que jadis il a adoré. Si le protestant des premières années manifesta toujours des sentiments religieux, le catholique de l'âge mûr ne deviendra ni un sectaire à rebours ni un fanatique. Sa dernière poésie, son Chant du Cygne « *Schwanengesang* » peut se résumer dans la parole de saint Jean que le poète avait faite sienne : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! « *Kindlein, liebet einander !* »

En face de l'école catholique influencée plus ou moins consciemment par le rationalisme, legs du XVIII^e siècle, se dessinait, dès les premières années du XIX^e siècle une tendance contraire, s'inspirant davantage de l'or-

thodoxie. La lutte entre les deux écoles adverses dura longtemps. Ce n'est guère qu'aux environs de 1830 que la littérature catholique connut en Allemagne quelques années de réelle prospérité. Aux causes de cette renaissance indiquées plus haut il faut ajouter une autre raison de très grande importance : c'est l'avènement du romantisme. Après une longue période de raisonnement et de discussion, pour un temps du moins, nous assistons à la victoire du sentiment et de l'imagination.

Le romantisme va protester au nom du sens artistique et de l'émotion religieuse contre l'éternelle lutte entre la raison et la foi. A une génération nouvelle correspondra un idéal nouveau qui exercera sur la jeunesse d'alors une attirance mystérieuse et presque invincible. Les adeptes des cénacles romantiques proclameront que le rationalisme, même mêlé de protestantisme ne satisfait pas pleinement toute l'âme ou du moins, toutes les âmes. A la vérité, suivant une parole très juste, les romantiques pour trouver la Vierge et les saints « remonteront au moyen âge plutôt qu'ils ne monteront au Ciel » ! Néanmoins, protestants convaincus comme Arnim et Uhland, catholiques restés toujours fidèles à leurs croyances comme Eichendorff, catholiques de naissance revenus sur le tard à la foi de leur baptême ainsi que Gœrres ou Brentano, protestants convertis comme Schlegel, Zacharie Werner, tous collaboreront loyalement, généreusement à l'œuvre commune de régénération religieuse en Allemagne.

Frédéric Schlegel (1772-1829), l'ami de Novalis dont il reçut le dernier soupir fut introduit dans l'Eglise par le romantisme. A ses débuts, Schlegel avait été un fervent de l'hellénisme. Plus tard, gagné à la philosophie de Fichte, Schlegel découvrit que la vie était un per-

pétuel subjectivisme et il perdit son bel enthousiasme pour l'objectivité si renommée de l'art grec.

Il aspira dès lors à trouver une religion pour son subjectivisme. C'est dans l'étude qu'il fit des religions orientales, à la poursuite de cette religion rêvée, qu'il rencontra le catholicisme. Ses travaux terminés, il embrassait la foi romaine, en laquelle il reconnaissait la dépositaire autorisée de la révélation primitive.

A partir de son abjuration qui eut lieu à Cologne, le 16 avril 1808, Schlegel s'occupa, jusqu'à sa mort, de son important ouvrage « La Philosophie de l'Histoire » dans lequel il reprend avec éloquence la doctrine de Bossuet sur le gouvernement du monde par la Providence.

Dès avant sa conversion au catholicisme, pendant son deuxième séjour à Iéna, Schlegel traduisit ou adapta de l'espagnol un certain nombre de poésies se rapportant soit à la Sainte Vierge, soit à sainte Catherine. Ce travail est loin d'être sans valeur. Schlegel a su rendre la couleur et l'éclat des pièces espagnoles. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est parfois le manque de netteté et la recherche dans l'expression. En outre, le sens artistique plutôt que le sentiment religieux l'incitait alors à chercher son inspiration dans le moyen âge espagnol.

Il en est tout autrement des *lieder* composés entre 1803 et 1820. La forme en est plus simple, moins tourmentée ; l'artiste s'efface pour ainsi dire devant le croyant, heureux d'ouvrir pleinement son âme de néophyte. Un de ses sujets préférés, c'est le dégoût que le monde lui inspire, ce monde où règnent l'envie, la haine, la méchanceté, fâcheuses passions qui aboutissent fatalement à la tristesse ou au remords. Ici-bas, science, honneurs, plaisirs, tout est vanité, s'écrie-t-il avec l'Ecclésiaste. L'homme ne trouve le repos que dans le

retour à Dieu, à la foi antique, à l'Eglise. C'est là, d'ailleurs, qu'à l'exemple de saint Augustin, Schlegel a recouvré la paix.

Ami de Schlegel, Zacharie Werner (1768-1828) fréquentait aussi à Vienne chez le rédemptoriste Clément Hoffbauer. C'est une nature difficile à expliquer, témoignant d'un vrai talent, mais reflétant en même temps une grande désolation morale. Il offre le contraste de graves défauts et de qualités réelles ; une de ces qualités nous fera oublier ses défauts, c'est sa sincérité. A l'exemple de Schlegel, il composa des poésies inspirées par le sentiment religieux. Mais ces premières poésies ont ceci de particulier qu'elles n'expriment ni des idées catholiques, ni des idées expressément chrétiennes. C'est ainsi que dans ses *Mélanges poétiques* (Vermischte Gedichte) nous trouvons des chants à l'usage des Loges, annonçant son drame maçonnique « Le Fils de la Vallée », qui met en scène une société religieuse secrète, destinée à remplacer les Templiers. Dans une poésie, Werner parle de la fête de la Visitation, et aussitôt après, il est question de la mort de Rousseau. Il met sur le même rang l'Edda, la Bible, le Talmud et le Coran. Il compare la Vierge Marie à Minerve et à Vénus, et le poète demande au Christ de tolérer ses excès, mais de le préserver de l'Enfer. En 1810, Zacharie Werner devient catholique ; aussitôt, il rompt avec son passé. L'homme qui divorça trois fois en douze ans et abusa de tous les plaisirs se convertit sincèrement et se condamne aux jeûnes et aux macérations de la pénitence. Devenu prêtre, il obtient à Vienne un immense succès comme prédicateur et parfois, dans ses sermons, il fait allusion à ses erreurs et à ses fautes de jadis pour s'en humilier profondément.

Ses œuvres portent, dès lors, l'empreinte de la transformation qui s'est opérée dans son âme. Pour rétracter, dans la mesure du possible, les idées exposées dans son drame protestant : *Luther, ou la Consécration de la Force* (1807) qui fut représenté jusqu'à ces dernières années, il compose un poème : *La Consécration de la Faiblesse* et il écrit, en 1820, une tragédie reflétant le zèle d'un prosélyte : *La Mère des Macchabées*. Ses dernières poésies portent comme épigraphe : « *Omnia quæ non æterna, vana sunt* » et se résument dans un acte de contrition très humble ou dans une touchante exhortation. Une de ces productions lyriques de Werner intitulée : *Exercices spirituels pour trois jours* (Geistliche Übungen auf drei Tage) nous représente la mort du pécheur. Les angoisses torturent son âme, sa main tremble quand le prêtre lui remet le cierge béni et lui adresse les suprêmes exhortations auxquelles il répond par des blasphèmes. Les assistants reculent épouvantés, tandis que tout auprès, Satan ricane de plaisir. Au point de vue poétique, ces *Exercices spirituels* sont assez médiocres, mais ils dénotent une puissance d'évocation peu commune, ils parlent à l'imagination et peuvent remplir le but visé par leur auteur : toucher les âmes et leur faire du bien. Il semble, en effet, qu'avant tout, Zacharie Werner cherche à prévenir les fidèles contre les entraînements des passions et à leur éviter des remords qui, malgré une pénitence exemplaire, ont torturé sa conscience jusqu'au dernier jour. Comme saint Paul, l'illustre converti, qui avouait humblement ses luttes intérieures contre l'ange de Satan, Werner confessera que sept démons habitent les replis de son cœur et y poussent des cris de rage :

Ich fühle sieben Teufel in mir brausen,
Die mir im tiefsten Herzensdunkel hausen.

Et alors, on est saisi d'une immense pitié pour un homme qui a tant souffert et qui déplore avec une telle sincérité ses faiblesses anciennes.

Clément Brentano (1778-1842) a souvent déconcerté les critiques. C'est en effet un esprit puissant, un noble cœur, mais une intelligence assez mal équilibrée. Il a dit de lui-même : « L'homme qui a le sens poétique perd tout espèce d'équilibre. » Les idées, les sentiments, les images abondent dans ses œuvres. Malheureusement, il ne sait pas faire un choix judicieux et on se lasse bientôt de son impétuosité. Chez lui, le calme et la pondération des peuples du Nord ne semblent pas avoir contrebalancé suffisamment la fougue italienne, résultant de l'atavisme.

Né d'une famille catholique, il abandonna de bonne heure la pratique de ses devoirs religieux. Un penchant naturel au mysticisme, le dégoût qu'il éprouva pour ses libertinages, l'influence de Sailer, et l'amour qu'il conçut pour la poétesse Louise Hensel qui s'orientait elle-même vers la foi romaine, le ramenèrent aux croyances de son enfance.

Les œuvres poétiques et religieuses de Brentano comprennent : *Les Evangiles des Dimanches*, *Les Romances du Rosaire*, des *Cantiques spirituels*, des *Lieder* et des *Légendes*. En prose, il a écrit quelques ouvrages d'apologétique et d'hagiographie, tels que : *Les Sœurs de Charité*, *La Passion et la Mort de N.-S. J.-C.*, une *Vie de la Sainte Vierge*.

Dans ses *Evangiles du Dimanche*, œuvre toute superficielle, Brentano s'est borné à mettre en vers les Evangiles et à faire suivre cette transcription de quelques réflexions morales. L'allure en est assez monotone et le style plus neutre que dans les *Romances du Rosaire*, où

se rencontrent d'heureuses envolées. L'accueil était d'ailleurs facile à prévoir. Ce n'est pas impunément que l'on tente de rivaliser avec la poésie naïve et la sublime simplicité de la Bible !

C'est dans ses *Lieder* que Brentano se révèle vraiment à nous. Beaucoup d'entre ces poésies datent de l'époque de son retour au catholicisme. Comme les pièces de Zacharie Werner, ces lieder sont les échos fidèles de ses cris d'angoisse et de ses larmes de repentir. Le poète y paraît possédé de la passion, nous allons dire de la folie de la Croix : c'est vers l'arbre sacré du Calvaire qu'il tourne sans cesse ses regards suppliants, et c'est des lèvres expirantes du divin Médiateur qu'il attend une parole de réconfort qui sauvera son âme de la désespérance.

D'autres pièces sont d'un ton plus calme. Elles traduisent la paix intérieure, la chrétienne soumission à la volonté divine de son âme rentrée en grâce auprès de Dieu. Ces poésies témoignent d'une fraîcheur, d'une sérénité qui reposent et qui édifient. Mais, en général, Brentano affectionne particulièrement les expressions imagées, les tableaux chargés en couleurs. Ses vers trahissent souvent le besoin que son âme éprouve d'une piété sensible, presque sensuelle.

Ainsi, lorsqu'il entre dans la chapelle d'un couvent, il est vivement impressionné par les nuages d'encens qui l'environnent, par les statues et les tableaux, par les supplications ou les cris de colère que pousse la grande voix des orgues, et par les moines qui, silencieux et recueillis, regagnent leurs stalles de chêne.

Les dernières années de Brentano rappellent assez la fin de ces chevaliers-poètes du moyen âge qui, à l'exemple du Minnesinger Conrad de Wurtzbourg, s'éteignaient doucement à l'ombre d'un cloître.

Lorsqu'on apercevait Brentano cheminant à travers les rues de Munich, vêtu en pénitent et égrenant un gros rosaire, on ne pouvait s'empêcher de voir en lui un symbole, « le symbole du rêve romantique étreignant enfin les réalités chrétiennes et de l'indolence romantique venant s'offrir à l'Eglise pour être disciplinée, travailler et servir ». (*Georges Goyau*, *Revue des Deux-Mondes*, 1905.)

Joseph d'Eichendorff (1788-1857) est le poète de l'ardent désir du ciel, de la *Himmelssehnsucht*. Ces aspirations ne résultent pas de la haine du monde, mais bien plutôt de la ferme conviction que la vraie patrie du chrétien est Là-Haut. Vers la Maison céleste, *nach Hause*, voilà le cri que poussent, sans exception, les personnages de ses petits poèmes : le batelier et le berger, l'ermite et le soldat.

Chez Eichendorff le sentiment de la nature est très vif et comme son âme est essentiellement lyrique, il sait exprimer ce sentiment avec une grande vérité et une exquise délicatesse.

Mais cette âme est profondément religieuse aussi et il ne sépare pas, dans ses poésies, le sentiment de la nature du sentiment religieux. Comme à son insu, il est emporté par sa foi ardente et il remonte sans effort de la créature au Créateur.

C'est ainsi qu'il décrira un paysage, le soir, au crépuscule. Le poète jouit alors d'une atmosphère de calme reposante. Debout à l'orée d'un bois, il contemple le disque empourpré du soleil qui disparaît à l'horizon derrière les grands arbres. La nuit tombe peu à peu et jette un voile sur les beautés de la nature que le jour éclatant offrait à ses regards. A ce moment, le poète fait un rapide retour sur lui-même et songe à la journée qui s'achève. Il fait le compte de ses joies et de ses tristesses,

de ses espoirs et de ses déceptions. Et de même que cette nuit qui commence sera bien vite dissipée et fera place à un matin lumineux, ainsi il voit poindre, après l'exil d'ici-bas, les splendeurs incomparables de l'éternelle patrie. Ce désir du ciel qui forme le leitmotiv de ses *Cantiques spirituels* est un thème cher aux catholiques de cette école romantique dont Eichendorff est l'un des derniers représentants. Eichendorff s'est distingué de beaucoup d'autres romantiques par la nature de son catholicisme. Sa religion n'est pas comme chez certains une fantaisie d'artiste ni un besoin d'exaltation mystique ; non, elle répond aux aspirations sincères d'une âme vraiment croyante. En ses dernières années, Eichendorff composa plusieurs ouvrages de critique et d'histoire destinés à montrer l'influence du catholicisme sur le développement de la littérature allemande. Ces ouvrages, qui, à l'encontre de ses poésies, témoignent parfois de quelque partialité au détriment des auteurs protestants, ont été réunis par son fils, sous le titre de : *Mélanges* (Vermischte Schriften. — 6 vol. Paderborn, 1866.)

Annette de Droste-Hülshoff (1797-1848) termine dignement la liste des écrivains catholiques de cette époque. Elle est née en Westphalie ; elle a vécu constamment sur ce sol antique aux glorieux souvenirs. « En Westphalie qui est la Saxe d'autrefois, écrit Heine, en 1834, dans ses *Elementargeister*, tout ce qui est enterré n'est pas mort. Si l'on chemine là-bas à travers les bois mystérieux des chênes, on entend encore les voix des temps passés, on perçoit toujours l'écho de ces profondes formules magiques d'où la vie s'échappe plus pleinement que dans la Marche de Brandebourg ». Ce qui caractérise le talent d'Annette de Droste, c'est qu'elle a su découvrir ces paysages de Westphalie jusqu'alors dédaignés des poètes.

Les senteurs de ses pâturages et de ses bruyères lui sont familières. Elle a étudié l'esprit et les mœurs de son pays ; elle a prêté l'oreille aux pensées de ses habitants, partageant leurs soucis et leurs occupations, et, dans ses poésies, elle s'est faite l'interprète de bien des sentiments de ses rudes compatriotes.

Il y a parfois dans ses vers quelque chose d'un peu âpre et d'étrange ; mais l'expression est presque toujours pleine d'originalité, de force et de couleur. Annette de Droste a apporté dans son œuvre littéraire cette sorte d'indépendance ombrageuse dont son existence solitaire, religieuse et quelque peu austère, est sans doute la cause. Elle ne se rattache, à vrai dire, à aucune école. Elle a fréquenté chez la princesse Galitzin, et à l'exemple des poètes, habitués de ce salon littéraire, elle établit solidement le Christ et la Bible à la base de ses croyances : témoins les poésies sur l'*Ascension* et sur le *Dimanche des Rameaux*. Annette est aussi une apôtre de la tolérance : ses parents priaient chaque jour pour la conversion des protestants. La religion est chez elle, tout à la fois, affaire de raison et de sentiment. De même qu'elle scrute minutieusement sa conscience, qu'elle est parfois effrayée au souvenir de ses faiblesses et des sanctions futures du Souverain Juge, elle raisonne aussi ses croyances, à un tel point que des écrivains protestants lui ont, bien à tort, croyons-nous, attribué une mentalité protestante.

Ses œuvres exclusivement religieuses sont : Les huit Cantiques spirituels (Morgenlied, Abendlied, Bettelied, etc.), œuvre de débutante en littérature (Annette les composa vers sa vingtième année), mais œuvre déjà pleine de promesses. Ces promesses furent pleinement réalisées dans son ouvrage capital : *L'Année spirituelle*

(das Geistliche Jahr). Dans ce recueil de poèmes, Annette passe en revue les Evangiles de l'année liturgique. Après le récit évangélique, elle prend occasion d'une phrase, d'une expression, d'une image qui l'ont plus particulièrement frappée, pour nous ouvrir son âme et nous faire partager ses joies, ses appréhensions, ses espérances religieuses. C'est donc du subjectivisme, mais un subjectivisme sincère, profond et non point superficiel, banal et tout de commande comme celui de certains romantiques. En somme, *das Geistliche Jahr*, c'est l'histoire d'une âme, d'une âme qui lutte, qui souffre sans doute, mais surtout d'une âme qui espère. La tâche était difficile et ne pouvait être abordée que par un vrai poète. Mais celle qui a su brosser avec tant d'art, de finesse, d'observation et de richesse de couleurs des tableaux exquis, inspirés par l'amour de la terre natale, n'a pas été inférieure à cette autre tâche. Inspirée par l'amour de son Dieu, Annette de Droste a rendu édifiante toujours et souvent captivante une œuvre qui, sous une plume moins habile, risquait de devenir froide et ennuyeuse.

Annette de Droste-Hülshoff n'était encore connue que d'un cercle très restreint de lettrés, lorsque dans l'été de 1834, un autre enfant de la Westphalie, âgé de vingt ans, Frédéric-Guillaume Weber, commençait, lui aussi, à chanter son pays natal. Dans une ébauche d'épopée, *les Chants de Teutobourg*, le jeune homme rêvait de redire les combats de Hermann avec les Romains et les luttes de Witikind contre les Francs. Le talent de Weber n'était pas encore mûr et l'auteur n'osa pas livrer ses vers au public. Mais le jeune poète avait trouvé sa voie, et son œuvre, œuvre de poète de terroir, complètera heureusement celle d'Annette de Droste. Celle-ci avait chanté

la Westphalie moderne, ses sites et ses habitants ; celui-là montrera à ses compatriotes que « tout ce qui est enterré n'est pas mort », il célébrera tout un glorieux passé de foi, de vaillance et d'honneur. Cinquante années s'écoulèrent depuis ses timides essais. En 1878, le rêve de l'adolescent s'était réalisé. L'épopée chrétienne de *Treize-Tilleuls* avait paru qui chantait la conversion des derniers Saxons païens et le fécond apostolat des moines de l'abbaye de Dreizehnlinden.

Les poètes catholiques dont nous avons esquissé à grands traits la vie et les œuvres ont, avec plus ou moins de talent, rempli consciencieusement leur tâche, contribuant à la restauration de la foi dans leur pays, après les assauts que lui avaient livrés l'impiété ou le rationalisme. A la suite de la rude épreuve du Kulturkampf, il y eut aussi en Allemagne bien des ruines matérielles et morales. Il s'agissait, avant tout, de relever les courages et d'inspirer confiance dans un avenir meilleur. L'épopée de *Treize-Tilleuls*, en rappelant les premiers âges de l'Eglise d'Allemagne, ses luttes contre le paganisme, les difficultés de toutes sortes qui s'opposaient à ses progrès, son triomphe final, est venue à point nommé. Tout autant que la valeur intrinsèque du poème, son opportunité explique son succès considérable. L'Allemagne catholique tout entière a su gré à Weber d'avoir glorifié la foi antique et d'avoir donné à ses fils de nouvelles raisons d'espérer.

L'épopée de *Treize-Tilleuls*, très répandue en Allemagne, n'est guère connue en France. Nos manuels de Littérature mentionnent à peine le nom de Weber. Il est vrai, pourtant, que M. H. Lichtenberger, dans son livre récent, *L'Allemagne moderne*, met Weber au premier rang des poètes dont l'Allemagne catholique a jus-

tement le droit d'être fière, et M. Georges Goyau, dans un article de la *Revue Hebdomadaire*, paru en 1913, consacre quelques lignes élogieuses à *Dreizehnlinden*. Mais l'œuvre elle-même de Weber reste ignorée dans notre pays.

C'est la raison qui nous a déterminé à aborder ce travail où nous étudierons la vie et l'œuvre poétique de Frédéric-Guillaume Weber, qu'en Allemagne, admirateurs et adversaires saluent avec respect.



PREMIÈRE PARTIE

L'Homme

PREMIÈRE PARTIE

L'Homme

CHAPITRE PREMIER

Weber dans sa famille

Frédéric-Guillaume Weber est né le 25 décembre 1813, la même année que Frédéric Hebbel, Otto Ludwig et Richard Wagner, au village d'Alhausen, en Westphalie. Il fut baptisé le 31 décembre en l'église de Pömbesen, paroisse de laquelle dépendait la chapelle d'Alhausen.

Le père de Frédéric-Guillaume, Jean Weber, né en 1776, avait servi comme volontaire dans l'armée prussienne du duc de Brunswick. Il combattit à Valmy et à Kaiserslautern. Après son congé définitif, il devint garde-forestier à Alhausen. Il appartenait à la confession protestante.

La mère de l'enfant, Anne-Marie Gehlen, catholique fervente, était la fille d'un modeste propriétaire.

De ce mariage naquirent trois fils : Constant, Frédéric-Guillaume, Louis, et une fille, Augusta.

Jean Weber était de haute stature et doué d'un caractère énergique et loyal. Actif, intelligent, il avait quelque penchant à découvrir et à relever le côté ridicule

ou plaisant des hommes et des choses. S'il n'eut pas les loisirs de cultiver la poésie, il posséda les qualités essentielles à tout vrai poète : l'intelligence de la nature, la joie éprouvée à son contact et des organes sains pour saisir ses mille manifestations. Ces dons, il les communiquera à son fils, chez qui ce sentiment de la nature se retrouvera très vivant.

La mère de F.-G. Weber possédait une nature douce, une sensibilité exquise, une imagination féconde et toujours en éveil.

Cette villageoise avait des habitudes naïves et charmantes. Elle parlait aux fleurs et aux bêtes, comme jadis saint François d'Assise. Devant un narcisse, une de ses fleurs préférées, elle s'écriait : « O ma fleur, que tu es belle ! »

C'est à cette innocente passion de sa mère pour les fleurs que Weber songe, sans doute, en transcrivant en allemand la poésie danoise de Claudius Rosenhoff : *Die Mutter ist tot !*

Nous y lisons cette strophe qui s'applique parfaitement à cette femme au cœur simple et droit.

« La mère est morte, elle n'a plus de soucis ; à table, sa chère place est vide ; à la fenêtre, la rose se dessèche et dépérit, car la mère ne l'a pas arrosée ! »

Die Mutter ist tot ; sie sorgt nicht mehr ;
Ihr lieber Platz am Tisch ist leer ;
Die Rose am Fenster ist welk und matt,
Weil die Mutter sie nicht begossen hat.

(*Herbstblätter*, Die Mutter ist tot.)

Si la mère de Weber ne lisait guère, son instruction étant des plus rudimentaires, en revanche elle se plaisait à réfléchir et à rêver. Mais elle ne manquait ni de courage ni d'initiative.

Une nuit que son mari était absent, un voleur s'introduisit dans la maison. Un ustensile de cuisine qu'il renversa donna l'éveil à la pauvre femme. Aussitôt, elle saisit un fusil accroché à la muraille et, tandis que le malfaiteur prend la fuite, elle lui décoche une charge de plomb qui dut le faire réfléchir avant de tenter un autre coup semblable.

Elle égayait la maison par ses chants tout en vaquant à ses occupations. Sa chanson favorite était un lied de Goethe :

« Là-haut sur la montagne, mille fois je me tiens debout, appuyé sur mon bâton et mes yeux se baissent vers la vallée. »

Frédéric devait hériter des dispositions de sa mère pour la musique.

La mère de Weber éprouvait encore un plaisir réel à conter des histoires. On retrouvait un peu chez elle la « Lust zu fabulieren » de la mère de Goethe.

Pendant les longues veillées, quand le vent faisait rage au dehors, tandis que la neige tombait en ouragan et que le grillon poussait son petit cri monotone, les enfants se réunissaient autour du foyer où les bûches s'entassaient et flambaient joyeusement.

Alors, la mère commençait un conte d'elfes ou d'ondines, l'histoire de Blanche-Neige ou de Cendrillon qui faisait ouvrir de grands yeux à ses petits espiègles, les laissant tout rêveurs.

Le père aimait, lui aussi, à raconter ses campagnes, ou d'autres fois encore, il narrait de jolies légendes sur les gnomes ou les lutins de la forêt.

Le souvenir de ces délicieuses veillées au coin de l'âtre resta profondément gravé dans la mémoire de F.-G. Weber. Témoins ces quelques vers qui y font allusion :

« Années de ma jeunesse, printemps joyeux, gracieuses légendes qui fleuraient les bois ! Je me vois encore assis sur les genoux de mon père, avide d'entendre ses belles histoires du Juif-Errant... de Hans qui avait servi en enfer : celle-là, c'était la plus belle ! » (*Gedichte*, Hans Höllenknecht.)

Le jeune Weber voua à ses parents une affection qui était presque un culte. Souvent, après que Dieu les eût rappelés à lui, le poète croyait encore les voir dans ses rêves, il les entendait lui parler des jours heureux d'autrefois.

Cette affection filiale, cet amour du foyer faisait oublier les heures parfois dures et pénibles d'une existence très modeste. Weber rappellera les difficultés de cette lutte pour la vie dans la pièce « Am Amboss » (A l'enclume), qui est comme une page autobiographique :

« De sa rude main la vie m'a saisi lorsque je n'étais qu'un enfant aux boucles frisées ; elle a rudement serré le petit garçon. » (*Gedichte*, Am Amboss.)

Mais cette mâle éducation, il la bénit. Elle a mûri son caractère, raffermi sa volonté :

« Celui qui n'a pas appris au temps de sa jeunesse, à dire : non ! à ses désirs, et qui toujours a dit : oui, à ses caprices est pour lui-même son plus redoutable ennemi. » (*Herbstblätter*, Selbsterziehung.)

La maison paternelle du poète était située à une extrémité du village, près de l'église. De nos jours, elle n'est plus habitée et sert de grange. Mais, autrefois, elle était très confortable avec son large portail par où rentraient les chars de bois, ses fenêtres bien disposées, son fronton de chêne.

Quant au village d'Alhausen, l'ancien Aldinghaus, il fait partie du district de Höxter. Il est situé à un angle

de la vallée formée par la chaîne de l' Egge. Les maisons d'un seul étage, séparées les unes des autres par un jardin, se groupent autour de la petite église, avec des prairies et des champs tout autour. Plus loin, s'étagent des collines et des bois.

Dans le fond de la vallée serpente l'Aalbach qui se jette dans la Nethe. A une demi-heure d'Alhausen se trouve la station thermale de Dribourg, dominée par les hauteurs boisées du Rosenberg d'où l'on jouit d'une vue fort étendue. De là aussi, on aperçoit le sommet à forme conique de l'Ibourg, où les Saxons païens offraient des sacrifices et qui ne présente plus aujourd'hui que les ruines de son château démantelé et une simple croix avec cette inscription : « Stat crux dum volvitur orbis ! »

Le jeune Fritz aimait à se mêler aux habitants du village, prenant part à leurs travaux champêtres, aux semailles et aux moissons, à la récolte du houblon, comme aux coupes de bois dans la forêt. Bien accueilli par tous, il se rendait compte de leur rude labeur. Pour compagnons habituels de ses jeux, il avait son frère Louis, bel enfant aux cheveux châtain et aux yeux d'un bleu transparent, et sa cousine Franziska Klein, qui rêvait d'être bergère, tandis que lui-même enviait l'existence libre et aventureuse du chasseur.

Une poésie de jeunesse, *Heimkehr*, rappelle le pays natal.

« Voilà les nuages de mon pays ; voici les collines boisées ; elles bruissent et elles susurrent bercées par les vents d'automne. Voilà encore là-bas, derrière les prairies, le petit village tendre et doux, l'unique coin de terre où mon âme ait trouvé le repos. »

La rude main de la nécessité impitoyable avait saisi le petit garçon dès les premiers pas qu'il avait faits dans

la vie ; elle ne devait plus cesser, jusqu'à l'âge d'homme, de s'appesantir sur lui.

C'est cette nécessité qui lui crie qu'il faut travailler, car bientôt il n'en sera plus temps. C'est elle qui l'arrache des bras de sa mère et, malgré ses larmes, l'oblige à prendre les tenailles et le marteau, car il faut qu'il soit lui-même l'artisan de son propre bonheur :

« Und, schaffen ! » rief's. « Die Stunde flieht ! »
Und trieb mich aus der Mutter Kammer...
Du selbst bist deines Glückes Schmied ! »
Ich weint' und fasste Zang' und Hammer.

(*Gedichte*, Am Amboss.)

Par suite de sa condition modeste, le père de Weber avait compris que l'instruction seule donnerait à ses fils une situation honorable. Constant fréquentait déjà le gymnase de Paderborn. Le frère aîné, afin de diminuer les charges fort lourdes des parents se fera, pendant un an, de 1826 à 1827, le professeur sévère parfois, mais dévoué toujours, du plus jeune.

F.-G. Weber éprouva tout d'abord des difficultés réelles dans l'étude du latin et surtout dans celle du grec, difficultés résultant peut-être, pour une large part, de l'inexpérience assez excusable du professeur plein de bonne volonté mais encore trop novice dans l'art d'enseigner. Constant Weber, qui avait toujours manifesté un attrait marqué pour le sacerdoce, ne tarda pas d'ailleurs à entrer au grand séminaire et devint prêtre.

En octobre 1827, F.-G. Weber fut admis à suivre la classe de Cinquième du « *Gymnasium Theodorianum*. » L'année scolaire commençait en automne. Les élèves restaient un an dans chacune des six classes, sauf pour la « *Sekunda* » qui exigeait deux années d'études. Bientôt les difficultés du début furent victorieusement sur-

montées et Weber prit rang parmi les meilleurs élèves. Sa bonne conduite, son heureux caractère, son application constante et intelligente au travail lui méritèrent l'estime et l'affection de ses maîtres.

A la fin de ses études classiques, seul un défaut de dispositions pour les sciences exactes lui vaudra le certificat de Maturité, N° 2, nous dirions, en France, le baccalauréat avec simplement la mention *passable*, alors qu'il réussit, sans difficultés, à triompher brillamment des autres parties du programme.

Les six années passées par F.-G. Weber au gymnase de Paderborn, le travail considérable qu'il avait fourni et, plus encore, les privations que la situation très modeste de sa famille lui avait imposées ne furent pas sans influencer sérieusement sur l'état de sa santé. Un commencement de phtisie accompagnée de crachements de sang, qui disparut seulement quelques années plus tard, l'obligea à rester tout l'hiver de 1833 à Alhausen, chez ses parents. Leurs soins dévoués joints à l'énergique volonté du jeune homme qui n'écoutait que son courage semblèrent, au printemps suivant, avoir raison de la maladie, et, en avril 1834, Weber se fit immatriculer comme étudiant en médecine à l'Université de Greifswald.

Au moment de quitter Alhausen, Weber fut pris de tristes pressentiments. Convaincu que, pour lui, l'existence sera de courte durée, et, maîtrisant avec peine son émotion, il fit à ses parents des adieux qu'il croyait définitifs. En traversant la forêt du Rosenberg, il coupa deux rameaux de noisetier et en fit une petite croix, souvenir du sol natal dont jamais plus il ne se séparera.

A cause de la distance trop considérable qui séparait Greifswald d'Alhausen et par suite du manque de ressources nécessaires pour effectuer ce voyage, Weber ne

quittait pas la ville universitaire aux vacances. D'ailleurs comme cela se pratiquait pour quelques élèves privilégiés, l'Université pourvoyait à ses dépenses de table pendant cette période de l'année.

Il suppléait aussi à l'insuffisance des quelques subsides qu'il recevait de sa famille en donnant des leçons particulières, tâche ingrate et pénible pour le jeune étudiant dont la santé laissait toujours fort à désirer. Mais Weber acceptait son sort joyeusement et jamais il ne rougit de sa position modeste : « Je suis venu pauvre en ce monde et mon unique dot ce furent ma tête et mes mains. »

Arm bin ich auf die Welt gekommen ;
Alle meine Mitgift Haupt und Hand.

Après un voyage en Suède qui lui fut offert par un camarade d'Université, Olaf Rydeberg, pendant l'été de 1836, Weber quitta Greifswald et, en novembre 1836, il se fit inscrire à Breslau au nombre des étudiants en médecine.

La fête de Noël 1836 fut l'un des jours les plus tristes de la vie de Weber. Ses amis étaient partis dans leurs familles à l'occasion de cette solennité. Il était loin de ses parents bien-aimés, malade... et il avait faim. Alors sa Muse exhala ces plaintes déchirantes qui confinent au désespoir :

« Tout est si plein de joie en cette belle nuit : Petit Enfant-Jésus, que m'as-tu apporté ?

« J'ai pleuré sur ma couche et nul ne m'a entendu : des larmes qui coulent goutte à goutte, douloureuses et brûlantes, voilà quel a été ton présent !

« Et ce qui devait être mon arbre de Noël s'élève sur la hauteur boisée : sur cet arbre ne resplendissent point des fruits dorés, mais le givre argenté et la neige.

« Le frère de cet arbre m'abritait sous son ombre pendant mon enfance ; son père fut mon berceau, lui-même il deviendra mon cercueil ! »

Sein Bruder war 's der mich als Kind
In seinem Schatten barg ;
Sein Vater war die Wiege mir,
Er selbst wird — mein Sarg !
(*Herbstblätter*, Christnacht, 1836.)

Weber séjourna une année à Breslau. Ensuite, par raison d'économie, il revint poursuivre ses études à Greifswald, où la vie était moins chère. En juin 1838, il fut repris d'une crise très grave de phtisie. Il mit longtemps à se remettre. Sans songer à ménager ses forces, Weber soutint sa thèse de Doctorat en médecine le 20 décembre 1838. Il passa plusieurs mois de l'été de 1839 dans sa famille, à Alhausen, où ses parents, sa mère surtout, l'accueillirent avec la joie la plus affectueuse et non sans quelque fierté.

Au printemps de 1844, Weber perdit sa mère. Depuis les premiers mois de 1841 et sur les conseils de cette dernière, il s'était installé comme médecin à Dribourg. Ce fut un coup des plus rudes pour lui, car le fils et la mère étaient toujours restés étroitement unis.

Une de ses pièces des « *Gedichte* », *der Wanderer*, nous est une preuve que Weber comprenait les trésors d'affection que Dieu a mis dans le cœur d'une mère.

Dans ce petit poème nous sommes témoins de la douleur poignante d'une mère penchée sur le berceau de son enfant qui vient de mourir. Les objets qui entourent la pauvre femme, un petit soulier d'enfant, une cruche brisée, un bouquet flétri et jusqu'au mouvement du balancier de la vieille horloge sculptée dont le bruit mo-

notone semble une psalmodie funèbre, tout est en harmonie avec la douleur de la mère.

Aussi, toute sa vie, Weber conservera le souvenir de la chère disparue. Le 17 mars 1876, à la mort de son frère Louis, le poète songe toujours à elle et, dans la poésie qu'il composa en cette circonstance, il fait une allusion délicate à celle qu'il n'a cessé de pleurer. Il prie son frère, en arrivant au Ciel, de saluer sa mère au nom du fils qui est encore pèlerin ici-bas et de lui dire qu'il lui garde fidèlement tout son amour :

Und bring der Mutter Gruss auf Gruss
Von Ihrem, der noch wandern muss,
Und sag ihr dass sein Lieben
Ihr treu geblieben !
(*Gedichte*, Beim Tode meines Bruders.)

Depuis la mort de sa mère, Weber se sentait triste, isolé et sa vie était comme sans but. Il éprouva dès lors le besoin de fonder lui-même un foyer.

C'est à Altenbeken, dans une maison amie, chez le directeur d'une usine métallurgique, Simmersbach, que le poète vit pour la première fois celle qui allait devenir sa femme.

Anne Gipperich était âgée de 22 ans. Elle avait une taille au-dessus de la moyenne, des cheveux châtons, des yeux vifs, un extérieur avenant.

Son père, Antoine Gipperich, remplissait les fonctions d'employé royal aux mines.

Les années d'enfance de la jeune fille s'étaient écoulées à Meschede, petite ville de la vallée de la Ruhr. Elle avait reçu une excellente éducation, elle était douée pour la musique et savait goûter les charmes d'une vraie poésie. Très jeune, elle avait été initiée aux devoirs et aux charges d'une maîtresse de maison et elle s'en acquittait

avec une grâce parfaite. Anne Gipperich apparut donc à notre poète comme l'épouse rêvée. Aussi, dès la première entrevue, Weber se sentit irrésistiblement attiré vers cette jeune fille.

Weber, en quittant la maison de son ami Simmersbach, s'aperçut qu'il y avait quelque chose de changé dans son existence. Sa mélancolie s'atténua dès ce moment et comme un rayon de soleil chaud et bienfaisant semblait illuminer sa vie.

Quelques semaines après, il revit Anne Gipperich et, lorsque celle-ci dut retourner chez ses parents à Meschede, le jeune homme et la jeune fille avaient compris qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et que leur union, dès lors décidée, était l'une de celles qui sont écrites dans le ciel.

C'est à sa fiancée que le poète dédia la poésie d'Esaias Tegnér qu'il venait de traduire à son intention. Voici la dernière strophe de cette pièce intitulée : *Renoncement* qui reflète ses propres sentiments.

« Ecoute-moi, ô Maître du monde, c'est à tes pieds que je dépose mes désirs de bonheur ; daigne les agréer, Je n'exige rien, je veux seulement souffrir, espérer, expier et te louer hautement parce que je suis.

« Pourtant, avant que je devienne la proie de la nuit du tombeau, accorde-moi une seule chose, un être qui m'aime, qui s'oublie pour moi, un cœur plein de tendresse plein de foi en les vertus humaines et en Toi ! » (*Herbstblätter, Entsagung.*)

A quelque temps de là, Weber écrivit aux parents d'Anne Gipperich pour leur demander sa main. Il fut agréé ; le 4 janvier 1849, il vint à Meschede et, le surlendemain, eurent lieu les fiançailles solennelles.

Les lettres que les fiancés s'écrivirent expriment les

sentiments de bonheur dont ils jouissent, à la pensée d'être bientôt et pour toujours l'un à l'autre.

« Je ne vis que pour toi et par toi, et je ne connais pas d'ambition plus douce que de te servir. Ta volonté est toujours la mienne. Quelle joie j'ai éprouvée, lorsque j'ai reçu ta chère lettre, la première de ta main bien-aimée ! Te rappelles-tu combien vive était ton émotion, lorsque, après un long et triste hiver, tu entendais chanter la première alouette, lorsque tu apercevais la première violette, le premier papillon. Ils étaient les doux messagers des joies printanières. Une foi nouvelle, un nouvel espoir s'épanouissaient dans ton cœur.

« Ainsi en fut-il pour moi lorsque je tins entre mes mains ta lettre chérie. Elle était la messagère sacrée de notre bonheur futur. Un long hiver, plein de tristesses et de larmes a disparu derrière moi, et voici que se lève l'aurore d'un printemps superbe, chaud et ensoleillé. — Et ce soleil, c'est mon Anna ! » (Lettre du 28 janvier 1849.)

De fait, cette époque des fiançailles de Weber qui compta parmi les mois les plus heureux de son existence vit éclore nombre de poésies portant l'empreinte de cette joie vive et profonde qui remplissait l'âme du jeune homme. C'est *der Reiter*, Ως θάλαττα, *Am Ende der Welt*, *die Küsse*, pièces qui nous sont conservées dans les « Herbstblätter ».

Der Reiter porte en suscription « A ma fiancée ! » Le poète parle des luttes si rudes parfois que, chevauchant à travers la nuit, il doit soutenir contre la vie et contre la mort. Mais elle, sa fiancée, elle est comme une rose, elle fleurira en paix. Tous les orages passeront sans lui faire de mal ; l'azur du ciel resplendira toujours pour elle d'un doux éclat, aussi bleu que ses yeux si purs, aussi limpide que son âme.

Dans Ω; θάλαττα, Weber compare son cœur à une mer profonde et agitée, à laquelle le sourire et la grâce de sa fiancée a ramené le calme. Le thème de *Am Ende der Welt* est que, s'il pouvait serrer l'Aimée dans ses bras, il aurait le courage de tout entreprendre et de tout oser, d'aller jusqu'au bout du monde. Les trois strophes de *die Küsse* sont traduites librement d'Esaias Tegnér. L'Aimée a promis un baiser par vers qu'écrira le poète. Celui-ci établit son compte d'une façon qui ne manque pas d'humour.

Le 31 janvier 1850, le frère de Weber, Constant, bénit l'union des deux fiancés dans l'église paroissiale de Meschede. Le soir même du mariage, les nouveaux époux se mirent en route, ayant hâte de s'installer dans leur coquette maison de Dribourg.

Raconter ce que fut le foyer qui venait de se fonder, ce serait retracer inutilement l'histoire de tant d'unions heureuses parce qu'elles ont pour base l'affection et l'estime mutuelles, la communauté des croyances religieuses et une fidélité égale à en remplir les obligations, le même idéal de bonté, d'abnégation, de dévouement réciproque.

La femme de Weber ne fut pas seulement pour lui la compagne aimante, la confidente discrète, la maîtresse de maison industrielle et prévenante. Le poète trouva encore en elle une âme qui vibrerait comme la sienne aux nobles sentiments et aux généreuses pensées.

La mort du père du poète, survenue à la suite d'une pneumonie, le 5 septembre 1852, affligea profondément les deux époux. Ils concentrèrent alors toute leur affection sur leur fillette, Anne-Frédérique-Elisabeth, née dix-huit mois auparavant, le 13 février 1851.

A ses heures bien rares de liberté, Weber redevenait enfant avec sa petite fille. Il jouait avec elle et, lorsqu'elle

eut quelque peu grandi, il se plaisait à lui narrer des contes composés tout exprès pour elle, ou bien à lui donner sur les plantes, les arbres, les oiseaux, les phénomènes de la nature quelques-unes de ces leçons de choses qui ouvrent si vite et si bien les jeunes intelligences aux merveilleuses beautés de la création.

Plus tard encore, Weber éveillera l'âme de cette enfant aux fraîches impressions de la poésie. Il lui proposera des sujets à traiter en vers et lorsque Phébus restera sourd et Pégase rétif, malgré les appels réitérés de la jeune fille, le père développera lui-même le thème trouvé trop ingrat. Dans la pièce : *le Sentier* (der Fusspfad), qui figure aux *Gedichte*, Weber prendra la plume et décrira pour son enfant ce rude sentier de la vie que l'homme suit péniblement avec le bâton de voyageur, mais qu'il peut embellir par l'amour, le travail, sous le regard de Dieu.

Dans le poème *Twardowski*, le héros, le docteur Twardowski rappelle à son épouse les beaux jours d'autrefois. Ces vers renferment une allusion évidente au bonheur dont Weber jouissait auprès d'Anne Gipperich.

« Nous vivions des heures si heureuses, loin du monde, joyeux, contents de notre sort, pauvres et pourtant ne manquant de rien. Notre petite ville était près de la forêt, quelle belle idylle ! Ma maison était fermée aux bruits du dehors ; tu y apportais la chaleur, la vie, un rayon de soleil. Tu en avais fait pour moi une délicieuse petite patrie !

« Le plant de giroflée au bord de la fenêtre, les ustensiles de ménage étincelants, le foyer luisant, comme tout cela m'était familier et cher ! Le cœur ouvert aux pensées sereines et rempli de courage, je montais à cheval et j'allais chez les convalescents et les malades, apportant

ici un secours, là une consolation, un breuvage qui guérit ou un mot qui fait du bien.

« Si tu me savais au milieu d'une tempête, comme tu tremblais, élevant tes mains vers le ciel, prêtant l'oreille dans la nuit, jusqu'à ce que tu entendes sur la route le pas bien connu de mon cheval. » (*Gedichte*: Twardowski.)

En 1861, Weber fut atteint de dysenterie et de fièvre typhoïde, en même temps que se déclarait une grave ophtalmie. Ces maladies, résultat du surmenage, le mirent entre la vie et la mort pendant près de onze semaines et altérèrent sérieusement sa santé pour plusieurs années. Le malade, soigné avec un dévouement admirable par sa femme, accepta patiemment, chrétiennement cette dure épreuve. « J'étais prêt à mourir. Je sais maintenant quelle est la mentalité d'un homme qui est sur le seuil de l'Eternité et qui se réjouit d'y entrer. Dieu n'a pas voulu de moi. Je l'en remercie à cause de ma femme qui a été si courageuse. » (Lettre à Emma Kern, 12 janvier 1862.)

Weber était à peine remis, qu'au mois de décembre 1861, les membres du collège électoral de Warbourg-Höxter lui offrirent le mandat de député. Notre poète, qu'on avait déjà sollicité une première fois avant son mariage, n'osa pas se dérober aux vœux pressants de ses concitoyens et il accepta. Le 14 janvier 1862, il fut élu.

Mais, à Berlin, cet enfant de la campagne, passionné pour la grande nature et pour les sites pittoresques de sa petite patrie, souffrait réellement de la nostalgie du pays. Il lui était pénible aussi d'être, pour de longs mois, séparé des siens qu'il avait dû laisser à Dribourg.

Dans une de ses lettres, Weber s'exprimait en termes non équivoques à ce sujet : « Le lieu et la date de cette

lettre vous indiquent que j'ai dû quitter mes paisibles montagnes de Westphalie. Je vis ici dans cette Babylone du Nord, remplissant mes devoirs de député, me tenant assez à l'écart des agitations et de la cohue. Je serais resté volontiers chez moi... » (Lettre à Alwine Stölting, 17 février 1862.)

Le 24 février 1867, sa femme lui donna un fils qui reçut, au baptême, les prénoms de Frédéric-Guillaume-Marie. Deux mois plus tard, toute la famille quitta Dribourg pour s'installer au vieux château de Thienhausen, mis à sa disposition par le comte Werner de Haxthausen.

L'intelligence, l'ordre et le bon goût de la nouvelle maîtresse de maison eurent tôt fait de transformer la vieille habitation en une demeure accueillante, où l'on trouvait à la fois le confort et l'agrément.

C'est dans cet ancien manoir qu'à l'époque des vacances parlementaires Weber vint, pendant dix-neuf ans, se retremper aux joies pour lui si douces de la famille. C'est là aussi qu'il écrivit son épopée de *Treize-Tilleuls*.

Au mois d'août 1886, deux incendies successifs brûlèrent une partie des dépendances du château. On crut reconnaître, à certains indices, l'œuvre de la malveillance, et pourtant le poète ne se connaissait pas d'ennemi. Bien plus tard, on apprit que le feu avait été allumé par un jeune garçon maniaque et épileptique.

Après ces deux alertes, pendant toute une semaine, les hôtes de Thienhausen n'osaient plus dormir la nuit, craignant une plus complète catastrophe. Aussi, Weber conçut le projet d'acheter une maison dans la petite ville de Nieheim, où il s'installa avec sa famille, en juillet 1887.

Au mois de mars 1892, il tomba subitement malade

à Berlin, pendant une session du Landtag : une forte fièvre et un commencement de congestion venaient de se déclarer. Le poète demanda à être aussitôt transporté à Nieheim, où des soins affectueux amenèrent une amélioration notable à son état qui avait été très inquiétant.

Néanmoins, c'était un avertissement, et dès lors, la santé de Weber resta très chancelante.

Pendant l'hiver de 1892-1893 arrivèrent les infirmités, compagnes inséparables des dernières années. « Depuis le 25 octobre [1892], je suis à moitié aveugle, et depuis le 9 février [1893], à moitié sourd. On meurt par morceaux.. et grâce à Dieu, cela fait moins souffrir ! Je ne puis désormais sortir qu'en compagnie de ma fille, comme Œdipe aveugle avec Antigone. » (Lettre au conseiller intime Sarrazin, du 7 avril 1893.)

Ce fut aussi sa fille qui devait, deux ans après sa mort, en 1896, faire paraître son dernier recueil de poésies, *les Feuilles d'Automne* (Herbstblätter), poésies qu'il avait, pour la plupart, déjà rassemblées lui-même. Quant à son fils Frédéric, il était à cette époque docteur en médecine. Le bon vieux docteur exprimait très souvent la consolation et la joie de l'avoir à ses côtés de temps à autre et de pouvoir s'entretenir avec lui des choses de la chirurgie et de la thérapeutique.

Une légère amélioration dans l'état général de Weber lui permit de célébrer, en la fête de Noël 1893, le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance.

A cette occasion, il reçut des vœux et des lettres de félicitations de toutes les parties de l'Allemagne. Ce jour-là, Weber lut à sa famille et à ses amis venus nombreux pour le fêter, dans un cadre de fleurs et de verdure, une poésie de circonstance : *Serait-ce un rêve?* (Nur Traum?)

Dans ces strophes qui peuvent se comparer aux plus fraîches et aux plus harmonieuses composées par le poète de *Treize-Tilleuls*, Weber fait un retour sur les années de sa vie. En une vision rapide, devant sa pensée, passent les jours de son enfance, de son adolescence, de sa maturité, jours de bonheur ou de souffrance, sanctifiés par la prière, embellis par la poésie. Il lui semble que ces quatre-vingts années se sont écoulées comme dans un rêve, et il demande à Dieu de lui accorder, Là-haut, un heureux réveil.

Cette amélioration ne fut que de courte durée. Peu à peu, l'état du malade empira et dans une lettre du 23 février 1894, adressée à son fils, la dernière peut-être que Weber écrivit, il eut nettement le pressentiment de sa fin prochaine.

L'agonie commença le 4 avril et dura jusqu'au lendemain, à 6 heures du soir. Weber s'éteignit doucement, entouré de sa femme, de sa fille et de son fils. Entre ses mains, sa femme déposa pieusement, symbole d'immortelles espérances, une petite croix de bois, la petite croix que, jadis, le jeune étudiant malade et ne pensant plus revoir son cher pays avait faite de deux rameaux de noisetier, dans la forêt d'Alhausen, et qui, depuis, n'avait jamais quitté celui qui venait d'expirer.



CHAPITRE II

Le Catholique

Les années d'enfance, de jeunesse et de maturité de Weber coïncident avec une ère de prospérité pour le christianisme dans les pays d'Outre-Rhin. Le catholicisme, lui-même, est appelé à y jouir, pendant de nombreuses années, d'une faveur croissante.

L'invasion française a réalisé l'union des cœurs. En même temps que la *Guerre de Délivrance* réveille le sentiment patriotique, elle exalte aussi le sentiment religieux, rapprochant des hommes de caractères opposés, d'opinions, de croyances les plus diverses, tels qu'Arndt et Uhland, Görres et Schleiermacher. La majorité des Allemands, à quelque classe qu'ils appartiennent, placent en Dieu leur plus ferme espoir.

Chacun d'entre eux est intimement convaincu, comme le proclamera plus tard le poète Büchner, dans le *Messenger Hessois*, que « le Dieu qui a réuni un peuple en un seul corps, grâce à une seule langue, punira comme des assassins, dans le temps et dans l'éternité, les puissants qui veulent le déchirer et le diviser. »

Napoléon revient-il de l'Île d'Elbe, aux Cent-Jours? Les Allemands voient dans ce retour inopiné une douloureuse épreuve de la Providence divine qui ne doit pas les abattre. « Il faut que la nation sache supporter son nouveau malheur, espérant en des temps meilleurs et

confiante en Dieu », écrit Görres, dans le *Rheinische Merkur*, au printemps de 1815.

Aussi, lorsque l'Empereur est définitivement vaincu à Waterloo, c'est un élan unanime de reconnaissance vers Dieu, vers Dieu qui « était avec les Allemands » (Gott mit uns !) Ce sont des « Te Deum » solennels et enthousiastes dans les églises catholiques, des services d'actions de grâces dans les temples protestants. Les vieilles haines, les rivalités plus ou moins déclarées entre fidèles des deux grandes Confessions chrétiennes semblent à jamais abolies.

A Vienne, l'article 16 de l'Acte de la Confédération Germanique (*Bundersakte*, 8 juin 1815) garantit à tous les citoyens, quelle que soit leur religion, la plénitude de leurs droits politiques et civils. Huit ans plus tôt, dès le 15 novembre 1807, les articles 10 et 15 de la Constitution de Westphalie assurent à tous la liberté des cultes et l'égalité devant la loi.

Ces dispositions libérales sont complétées, dans un sens plus favorable à l'Eglise catholique, par les divers Concordats conclus entre les princes allemands et le Saint-Siège.

Dès lors, peu à peu, la vie religieuse semble renaître et prendre un magnifique essor. Les offices liturgiques se célèbrent avec une pompe impressionnante, les couvents ouvrent à nouveau leurs portes, des confréries pieuses ou charitables sont établies dans les centres populeux comme dans les plus modestes campagnes. Les religieux eux-mêmes ne craignent plus d'apparaître dans les chaires et dans les rues avec la robe de leur Ordre. Le Pape Pie VII, par sa Bulle *Sollicitudo omnium*, du 7 août 1814, ne vient-il pas de rétablir les Jésuites, supprimés depuis 1773, sous Clément XIV ? Les rois de Saxe,

Frédéric-Auguste et Antoine, n'ont pas hésité à appeler à leur Cour des Pères de la Compagnie de Jésus, comme directeurs spirituels et confesseurs.

Aussi, l'on comprend que plus d'un million de pèlerins accoururent à Trèves soit en 1810, soit en 1844, pour vénérer la Sainte Tunique du Sauveur. Tous purent, en pleine liberté, satisfaire leur dévotion. Pareil concours de fidèles ne s'était pas produit aux précédentes expositions de la précieuse relique, en 1514, 1585 et 1655.

Signalons enfin l'influence du romantisme, mouvement littéraire exaltant le sentiment religieux et favorable au catholicisme. Non seulement le romantisme fit éclore toute une littérature nouvelle, mais il laissa des traces profondes dans les âmes des littérateurs et des poètes qui illustrèrent cette école. Bien plus, il détermina un certain nombre de conversions au catholicisme. Nous aurons à examiner, au cours de ce travail, dans quelle mesure Weber a pris part au mouvement romantique et ce dont il lui est redevable.

A ces raisons générales qui créaient pour le jeune Weber comme une atmosphère religieuse éminemment favorable, tout imprégnée de foi et de christianisme, viennent s'en ajouter d'autres, plus immédiates encore. Ce sont celles qui résultent des influences de sa famille et de sa première éducation.

La famille de F.-G. Weber était profondément chrétienne. La foi de la mère, catholique sincère, était celle d'une femme simple et, semble-t-il, quelque peu inclinée vers le mysticisme.

Le père était luthérien. A l'époque de son mariage, avait-il promis au prêtre catholique d'élever tous ses enfants dans la religion de sa femme? Nous l'ignorons.

Cette discipline actuelle des mariages mixtes n'était pas encore universellement adoptée en Allemagne ; plus tard même, elle devait donner lieu, entre plusieurs Etats et le Saint-Siège, aux graves difficultés connues dans l'histoire ecclésiastique sous le nom d'*Affaire de Cologne*. Peut-être, sans s'y être obligé par une promesse formelle, Jean Weber avait-il cédé aux instances pressantes de sa femme ? En tous cas, les quatre enfants reçurent une éducation catholique et le père veillait scrupuleusement à ce qu'ils pratiquassent les devoirs de leur religion. Ce fut même sur ses genoux que F.-G. Weber apprit le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*.

Les dimanches ordinaires, c'était dans l'humble chapelle du village que le jeune Weber s'acquittait de ses obligations religieuses. Mais, aux jours de grandes fêtes, il se rendait avec sa famille à l'église paroissiale de Pömbsen, heureux de voir les cérémonies mieux ordonnées et plus attrayantes, les ornements plus riches, et là, il se mêlait avec joie aux chants des fidèles. » O l'heureux temps, où les mains jointes et absorbé en Dieu, je pouvais oublier toutes mes petites peines d'enfant ! »

Deux prêtres, le curé de Pömbsen et le desservant d'Alhausen, exercèrent sur ses premières années une heureuse influence.

Le premier, Gérard Lödige, était un homme de bon conseil, pasteur zélé, autant qu'éclairé, sévère pour lui-même, indulgent et bon pour les autres. Il ne considérait la vie que comme un temps précieux accordé par Dieu pour faire ici-bas le plus de bien possible. La façon dont il accueillit la mort qui se présenta à lui inopinément montre la sérénité toute surnaturelle de son âme.

Il est en chaire, prononçant un de ces sermons que ses

ouailles accueillait avec un respectueux empressement. Tout à coup, il chancelle, sa parole devient hésitante, un brouillard passe devant ses yeux. Vite, il se recueille, lève les yeux au ciel et s'écrie avec tout ce qui lui reste de force dans la voix : « La terre se dérobe sous moi, et j'entrevois l'aurore de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il ! » Il s'affaisse alors pour ne plus se relever.

Inutile d'ajouter que ce dernier sermon et cette suprême parole du bon pasteur mort à son poste d'honneur et fidèle jusqu'au bout à sa tâche d'inlassable dévouement produisit chez tous les auditeurs une impression qui devait durer autant que la vie.

C'est ce saint prêtre qui est le héros du récit poétique intitulé : *le Gant*.

Un soir d'hiver, le vieux curé monte à cheval pour aller visiter un malade. En route, il perd un de ses gants. Lorsqu'il s'aperçoit de cette disparition, il est trop tard pour retourner sur ses pas, car, sans doute, son malade l'attend avec impatience. Pourtant son gant était si chaud, si moelleux ! Il comprend que Dieu lui demande un sacrifice, et voici qu'il retire son autre gant, le jette à terre et se console avec humour :

« Des gants sont comme des frères jumeaux ; l'un sans l'autre est un objet sans valeur pour un juif comme pour un chrétien. Je vais poursuivre ma chevauchée, les mains nues. Au moins, celui qui trouvera les gants aura la paire ! »

Weber conclut son récit par cet hommage rendu à son pasteur vénéré :

« Maintenant le bon vieillard est mort. Il s'en est allé avec l'aurore. Je l'ai connu, lorsque j'étais enfant, cet homme aimable, aux boucles d'argent. A Pömbesen, près de la porte de l'église, il dort depuis près de quarante ans,

à droite, sous le lilas en fleurs. Ses rêves sont ceux des bienheureux, et Dieu, comme parure d'honneur, dans l'autre vie, doit lui avoir donné une paire de gants bien chauds et bien moelleux ! » (*Gedichte, der Handschuh.*)

Le desservant d'Alhausen, Finet, enseigna au jeune enfant les premiers éléments de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique ainsi que le catéchisme. Cet ecclésiastique estimait grandement la famille Weber ; il l'honorait fréquemment de ses visites, heureux de signaler les progrès rapides de son petit élève. Ce dernier, parvenu aux classes supérieures du gymnase de Paderborn, obtenait régulièrement les prix de Composition allemande, de Latin et d'Instruction religieuse. Apparemment, un des premiers soins du jeune Fritz, aussitôt arrivé en vacances, c'était de faire part de ses succès scolaires à celui qui avait jeté les premières bases de son instruction et qui devait être fier de son élève.

L'élève du gymnase de Paderborn devenu l'étudiant de Greifswald ou de Breslau, n'oubliera jamais les enseignements religieux reçus au foyer familial ou au catéchisme. Parmi ces leçons morales, il en est une surtout qui restera profondément gravée en lui, c'est celle qui enseigne au jeune homme ce qui constitue tout à la fois son honneur et sa sauvegarde, la pureté du cœur.

Ainsi, quoi de plus délicat que la gracieuse poésie qui nous rappelle la circonstance où, pour la première fois, son cœur s'éveilla peut-être à l'amour.

Dans cette pièce, le poète trouve des accents émus pour pleurer une petite compagne de ses jeux dont le nom ne nous a pas été conservé.

Il était alors un petit garçon robuste et indépendant. Dans ses jeux enfantins, une petite fille ne le quittait pas.

Maintenant elle est au tombeau, pâle et décolorée et l'herbë ondule sur son tertre : aussi, il a bien pleuré !

Les cheveux de la fillette étaient d'un blond doré, ses joues semblables à des roses, sa bouche si gracieuse, ses yeux si purs et si limpides ! Beaucoup d'autres petits enfants jouaient avec lui, et pourtant, c'était seulement avec elle qu'il se plaisait surtout à jouer comme si c'eût été réellement de l'amour.

Ihre Locken waren wie gelbes Gold,
Ihre Wangen wie Rosen, ihr Mund so hold,
Ihre Augen so fromm und klar :
Viel' spielten der kleinen Kinder mit mir,
Doch spielt' ich am liebsten nur immer mit ihr —
Ob das die Liebe wohl war?

(*Herbstblätter*, Von der Liebe, 1833).

A l'encontre de beaucoup de poètes allemands, ses devanciers, ou ses contemporains, tels par exemple Goëthe ou Heine, Weber n'a pas connu ces liaisons faciles de l'étudiant sentimental et désœuvré. Son seul amour devait être celui de la compagne de sa vie.

Aussi, ses œuvres reflèteront cette fraîcheur et cette délicatesse de sentiments. Ses Recueils de poésies, les *Gedichte* et les *Herbstblätter* seront pauvres en chants d'amour. Ils ne contiendront pas de ces vers passionnés qui disent le fol espoir ou la déception amère des amours juvéniles. L'amour d'Elmar pour Hildegonde que Weber chantera dans l'épopée de *Treize-Tilleuls* est un amour toujours pur, toujours honnête. « C'est non point une rose rouge et ardente ; mais c'est une rose blanche et immaculée, une fleur du ciel dont les suaves senteurs fortifient au lieu d'amollir. » (Liebe Leiterin.)

Sans doute, pendant sa vie d'étudiant, Weber eut à combattre contre les penchants de son cœur, contre les

suggestions de son imagination. Certains passages de ses poésies lyriques font discrètement allusion à ces luttes. Mais c'est à Dieu qu'il a toujours recours en ces moments difficiles.

« Le monde est mauvais, les temps sont durs. Que d'hommes s'égarent dans ce labyrinthe qu'est la vie où l'on marche à tâtons au milieu des ténèbres. Le cœur et l'intelligence sont saisis de vertiges. Alors, on tombe, on désespère. Oh ! que la Lumière incréée m'éclaire, qu'elle ne m'abandonne pas, qu'elle ne m'abandonne jamais ! »

O leuchte mir, du ew'ges Licht,

.....verlass mich nicht,

Verlass mich nimmer. Amen !

(*Herbstblätter*, Abendgebet, 1834.)

Ce vœu si ardent et si légitime de Weber se réalisera pleinement. Le Dieu de son enfance éclairera et soutiendra le médecin, l'homme politique et le poète pendant tout le cours de sa longue existence. Il sera toujours pour lui « la Voie, la Vérité et la Vie ».

Les heureuses influences que nous venons de signaler ont contribué à faire de Weber un chrétien convaincu, un catholique pratiquant.

A la base de son catholicisme, nous trouvons d'abord, comme *substratum* indispensable, un fond de droiture et de loyauté. Il nous l'affirme dans une strophe de la pièce : *Mein Alles und Genug*, et sa vie entière constitue comme le commentaire de cette strophe.

« Mon cœur est ardent comme le feu ; il s'enflamme promptement pour le devoir et le droit ; tout noble sentiment lui est cher, tout ce qui est mal est mauvais pour lui. » (*Herbstblätter*, *Mein Alles und Genug*.)

Toutefois, il fera en sorte que, chez lui, la raison do-

mine cette sensibilité qui pourrait nuire au juste équilibre de ses facultés.

Willst du mit Fug berichtet sein,
Nimm Rat vom Herzen nicht allein :
Frag erst den Kopf, das Herz danach.
(*Gedichte*, Kopf und Herz.)

Un des effets de cette sensibilité très vive, ce sera une impressionnabilité qui va parer souvent sa Muse du voile de la mélancolie. La pauvreté de son enfance, ses débuts difficiles, l'état précaire de sa santé pendant ses années d'études, puis plus tard, la mort de sa mère, ses désillusions en politique et surtout le genre de vie inhérent à la carrière d'un médecin toujours en contact avec la souffrance, la misère et la mort, orienteront davantage encore sa pensée vers la mélancolie.

D'ailleurs, cette mélancolie parfois poussée à l'extrême, l'ennui de vivre, voire même la désespérance étaient de mode au siècle dernier. Ces états d'âme eurent leurs poètes, ils eurent même leur philosophe.

Lord Byron en Angleterre, Alfred de Musset en France, Léopardi en Italie, Puschkin et Lermontoff en Russie, Henri Heine et Lenau en Allemagne, furent les plus illustres représentants de ce pessimisme littéraire que Schopenhauer érigea en système.

Mais, disons le bien vite, il serait souverainement injuste de confondre la mélancolie de Weber avec celle de certains de ses contemporains. Notre poète ne déclarait pas à tout propos comme ces derniers que le monde est essentiellement mauvais, que la vertu, l'amitié, la charité ne sont que des mots vides de sens, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue et que, dès lors, l'homme n'a plus qu'à sortir au plus tôt de cette vie, pour aboutir à un *Nirwana* définitif.

Si son tempérament et les événements de son existence l'inclinaient à la tristesse, si sa foi lui rappelait que le monde a été vicié par la faute originelle, que tout est périssable ici-bas et que nul n'a sur la terre de demeure permanente, sa religion lui donnait aussi force et courage pour vaincre les difficultés et elle illuminait sa vie d'immortelles espérances.

Aux yeux du chrétien, le mal et les soucis sont comme la neige qui tombe au printemps et qui ne tarde pas à fondre, faisant place à un lendemain meilleur.

Überkam dich Sorg' und Weh,
Denk, es sei ein Frühlingschnee :
Morgen ist es besser.
(*Gedichte*, Morgen ist es besser.)

Ce lendemain, c'est l'autre vie, c'est le ciel, c'est le salut qu'il nous faut conquérir en marchant à la suite du divin Crucifié.

Nirgends Heil als nur im Kreuz zu finden.
(*Gedichte*, Im Kreuze Heil.)

Cet abattement de l'esprit, ces souffrances du cœur, cette sorte d'affaissement moral qui parfois envahissaient l'âme de Weber étaient donc pour lui une occasion de se retremper dans ces sentiments de foi profonde, de parfaite résignation et d'espérances surnaturelles qu'enseignait le catholicisme.

« Souvent, nous dit-il, aux heures plus tristes, je répétais avec Walther de la Vogelweide : Comment pourrait-on vivre en ce monde ?

Wie man zer werlte solte leben ?

« Alors, j'ouvrais le Livre saint, je le lisais avec attention et je le méditais. Au chapitre viii^e de saint Jean, je

trouvais ces paroles : Je suis la Lumière du monde... Mon énigme était résolue. Au nord m'apparaissait brillante l'étoile polaire et j'avais retrouvé le calme. » (*Gedichte*, Im November.)

Weber, en effet, était un lecteur fidèle de la Bible, et c'est là un trait assez caractéristique de son catholicisme. « Tout jeune, nous dit-il, j'ai prêté l'oreille aux Lamentations des Prophètes et aux versets inspirés des Psau-mes. » Dans ses poésies lyriques et dans *Treize-Tilleuls* nous retrouvons à tout moment des réminiscences des Saintes Ecritures. Certaines pièces portent même, comme titre, l'indication des passages dont elles sont le commentaire poétique. Nous citerons : *Matthäus*, VI, 10 ; *Isaias*, LXVI, 13 ; *Genesis*, I, 31 ; *Jeremias*, VIII, 22.

Comme la lecture de la Bible est généralement plus en honneur chez les protestants que chez les catholiques, peut-être faudrait-il retrouver dans cette pieuse habitude du poète l'influence du père luthérien.

En parlant de la mère de Weber, nous avons noté dans sa dévotion quelque peu de mysticisme. Cette tendance que nous retrouvons, en une certaine mesure, chez l'auteur de *Treize-Tilleuls*, nous paraît résulter principalement de l'influence des milieux. La Westphalie, du moins pour quelques-unes de ses parties les plus arriérées, pourrait fort bien se comparer à notre Bretagne. Ses populations exposées aux rudes intempéries des hivers rigoureux ou aux mille dangers de la vie des pêcheurs, demandant à un sol ingrat une misérable existence, traduisent volontiers la faiblesse et l'impuissance de l'homme en des élans mystiques, en de vagues aspirations vers un Dieu ou vers un Ciel peu en harmonie parfois avec les données des théologies positives. Outre ce penchant au mysticisme, là se trouvent encore des croyances supersti-

tieuses ou franchement païennes qui se mêlent aux pratiques religieuses, comme aussi ce goût pour les légendes pieuses du moyen âge et celles où il est question de spectres et de démons.

Une légende locale rappelle ainsi la toute puissance de l'invocation à la Croix du Calvaire. Dans l'église paroissiale de Pömbsen on voyait des chaînes de fer suspendues derrière l'autel. Un pèlerin tombé entre les mains des Turcs les aurait portées durant sa captivité. Un jour, dans une prière plus fervente, il songe à une parcelle de la vraie Croix conservée dans un crucifix de Pömbsen. Voici qu'un besoin indicible de sommeil s'empare de lui ; lorsqu'il se réveille, il se retrouve au pays natal, et il aperçoit à côté de lui ses chaînes brisées.

Ailleurs, c'est une légende relative à l'un de ces monastères mystérieusement anéantis, croyance populaire qui a servi de thème à plus d'un poète allemand. Pendant la guerre de Trente Ans, le couvent de Bathenhausen qui s'élevait non loin d'Alhausen avait été détruit, puis il aurait disparu sous terre. Sur la verte pelouse, qui occupe aujourd'hui la place de l'ancien monastère, s'élève un puits appelé le *Puits des Cloches* (Glockenbrunnen). Au soir de la Saint-Jean, si vous vous penchez sur la margelle pour regarder au fond, lorsque le soleil couchant se reflète sur l'eau, vous apercevez les tours du couvent et vous entendez le son voilé des cloches.

Sur le Rosenberg, sommet qui domine Alhausen, habite un étrange spectre portant à chacun de ses doigts un petit flocon de laine rouge. Un paysan avare apparaît aussi, toutes les nuits, dans un champ, près du moulin du village. Pour faire malice à un autre villageois dont la maison touchait la sienne, il enlève la grosse pierre qui limite les deux propriétés et l'emporte un peu plus loin.

Un certain nombre de pièces de Weber portent les traces d'un certain mysticisme religieux ou rappellent les vieilles légendes du moyen âge. Les unes, comme *Wiegenlied*, *Sei still*, *Grabschrift*, font intervenir les anges qui remplissent leur mystérieuse mission de messagers du ciel. D'autres, telles que *Kreuzfahrers Abendlied*, *Alexander*, marquent simplement cette aspiration de l'être créé et fini vers un idéal qu'il ne peut jamais pleinement réaliser. Plusieurs enfin, ainsi que *Hans Höllenknecht*, ou *Twardowski*, le Faust polonais, évoquent les pactes infernaux où l'homme cherche à ruser avec le démon.

Avec des dispositions natives telles que celles de Weber, loyauté et droiture de caractère, sensibilité très vive que la raison s'efforce de dominer, accès de mélancolie qui se résolvent toujours en un renouvellement de ferveur religieuse, penchant au mysticisme et attrait pour les légendes anciennes, résultat de l'atavisme et des milieux, voyons comment notre poète comprend le catholicisme et jusqu'où va son catholicisme.

Quelques chants de l'épopée de *Treize-Tilleuls*, en particulier le chant xvii^e, dont nous aurons à parler avec détails dans la deuxième partie de notre étude, présentent un exposé succinct mais complet de la doctrine catholique. Le Père prieur de l'Abbaye a entrepris de convertir Elmar, jeune seigneur saxon encore païen. Ses arguments reposent sur les dogmes révélés, et ils s'appuient en outre sur l'Écriture, la tradition et le culte catholiques, éléments qui constituent le catholicisme romain intégral. La lecture de ces chants témoigneraient déjà, à défaut d'autre preuve, que Weber possédait une connaissance approfondie de sa religion. Sa foi est pleinement orthodoxe. Jamais il n'a mis en doute les motifs

de crédibilité que l'Eglise proposait à sa raison ; les dogmes et la morale catholiques satisfaisaient pleinement les aspirations de son âme. Simplement, humblement, il s'inclinait et il croyait, voyant dans la demi-conviction l'œuvre du démon, tandis que seule la conviction ferme et entière mène à Dieu.

Das halbe Denken führt zum Teufel,
Das ganze Denken führt zu Gott,
(*Gedichte*, So geht es.)

Toutefois, le catholicisme de Weber revêt certaines formes. Il y a des dogmes ou des préceptes de morale qui semblent avoir plus d'attrait pour lui, qui exercent sur son âme, peut-être à son insu, une plus mystérieuse emprise.

C'est d'abord une pleine confiance en la Providence divine. Il est convaincu que Dieu aime l'homme de bonne volonté, au cœur pur, actif, qui a placé en lui toute son espérance. Cet homme-là, Dieu ne l'abandonnera jamais.

.....warte still :
Der liebe Gott gibt wann und wo
Und was er will.
(*Gedichte*, Warte nur !)

Au contraire, Dieu ne viendra pas en aide à l'homme inactif, qui attend tout du ciel, se contentant de s'agenouiller, de joindre les mains et de crier : Seigneur ! Seigneur ! (*Gedichte*, Ora und labora.)

Ce Dieu est la miséricorde infinie. Il parle à notre cœur avec une force invincible ; il ne délaisse pas l'homme dont la foi a embelli les premières années. Tel entre dans une église en curieux ou en impie qui y devient croyant et en sort converti.

Er Kam zu spotten, und er bleibt zu beten.

(*Gedichte*, In der Dorfkirche).

Ce que nous constatons encore chez Weber, c'est un ardent désir du ciel. Dans cette vallée de larmes, il n'est pour lui aucune demeure permanente. Pèlerin fatigué et las, il aspire de toute son âme vers la Jérusalem céleste. Mais il est heureux de trouver sur sa route l'humble église du village, dans laquelle il peut se reposer un instant, déposer son fardeau et prier. (*Gedichte*, Auf der Pilgerfahrt.)

Ailleurs, son âme trouve que le ciel est encore bien loin pour ses pauvres forces, et cette âme meurtrie s'adresse aux êtres qui l'entourent, leur demandant aide et réconfort.

Wer gibt mir Trost und gut Geleit?

Zum Himmelreich, wie weit, wie weit !

(*Gedichte*, Arme Seele.)

Weber est convaincu, comme Bossuet, que la connaissance qui ne se tourne pas à aimer est une connaissance stérile. Aussi, chez lui, la foi ne va pas sans la charité, charité pour l'âme, charité pour le corps, dont sa carrière de médecin nous fournira de magnifiques exemples. Plusieurs de ses poésies rendent témoignage de l'ascendant qu'exerçait sur lui la plus belle des vertus chrétiennes. Citons, entre autres, une pièce qui semble empreinte de cette immense pitié que le Christ Sauveur est venu apporter à la terre.

« Au dépôt des pompes à incendie du village est étendu le cadavre glacé d'un mendiant inconnu. Le forestier l'a trouvé, au point du jour, sur la grand'route, au-dessous du gros tilleul. Un vent froid souffle à travers le toit de briques, et plus compatissant que les humains,

il recouvre des tendres flocons de la neige qui tombe sa poitrine nue, son front livide et ses boucles grises.

Des maraudeurs montent la garde près du cadavre : la martre se presse sous la latte et un rat déshérité flaire en vain les poches vides du camarade défunt.

Qui était ce passant et d'où venait-il ?... qui lèvera la main pour lui jeter la pierre ? Qui s'érigera en juge et en vengeur ? Il était ce que tu es ; il est ce que tu deviendras. Tous nous sommes pécheurs, tous nous sommes de pauvres hères. Emportez-le sans bruit, ensevelissez-le doucement et recommandez son âme à la source de la grâce. » (*Gedichte, Zwischen Halde und Heerweg.*)

L'amour filial et si tendre que Weber témoignait à ses parents résultait non seulement d'une délicatesse naturelle de sentiments, mais il était aussi fondé sur des motifs qu'inspire la religion. Aussi, le poète a-t-il eu part aux précieuses bénédictions et à ce bonheur des familles unies promis par Dieu aux enfants qui honorent leurs parents. Cette preuve des devoirs réciproques des parents et des enfants paraît avoir fait souvent l'objet de ses méditations. Nous retrouvons dans le poème « Goliath », comme la paraphrase du IV^e Commandement de Dieu : « Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement. » Cette idylle norvégienne en quatorze chants, écrite en vers non rimés, parut au printemps de 1892 et compte actuellement, sous deux formats, 47 éditions. Elle nous raconte l'histoire triste et touchante de Goliath, le bon géant de Norvège et de Margit, sa blonde fiancée, séparés pour toujours l'un de l'autre, par respect pour la volonté d'un père opposé à cette union.

Ce conflit douloureux entre le devoir ou ce qu'une conscience profondément chrétienne croit être le devoir et qui triomphe à la fin, et le sentiment, un amour pour-

tant noble et désintéressé, présente je ne sais quoi d'âpre et presque de farouche qui fait impression. A la lecture, on sent réellement que Weber approuve une aussi sublime abnégation. Témoins les vers qui terminent le poème.

« Des fils argentés parsemaient la chevelure de Margit ; mais son regard restait limpide, son front serein et sans rides. Silencieuse et résignée, elle allait sur le chemin du devoir, soumise à la loi que le Seigneur Dieu écrivit de sa propre main sur le Sinaï. »

Weber avait conscience aussi des devoirs que ses convictions religieuses lui imposaient à l'égard de ses enfants. L'éducation religieuse de sa fille semble avoir été plus spécialement l'affaire de la mère. Quant à celle de son fils, c'est plutôt le poète lui-même qui veut s'en charger. Il n'ignore pas les dangers auxquels est exposé le jeune homme, l'étudiant surtout, et il a pris à tâche de prémunir son enfant, par ses conseils sages et affectueux, contre tout ce qui pourrait être un obstacle à une vie franchement chrétienne.

A l'occasion de la majorité de ce fils, le 2 février 1888, Weber lui écrivit une lettre où se révèle tout entier le père et le chrétien.

« Demain tu accompliras tes vingt et un ans... tu seras majeur, libre devant la loi et ton propre maître. Mais, par contre, tu deviendras responsable de tes actes. Devant le bon Dieu, tu l'es déjà depuis longtemps.

Mon cher enfant, la journée de demain te conférera des droits, mais elle t'imposera aussi des devoirs. La première partie de ta vie est passée ; tu es sur le seuil de la deuxième, décisive celle-là pour ton avenir, en ce qui concerne ton bonheur temporel et spirituel. Voilà pourquoi il te faut, par tes efforts inlassables, prétendre à la science

la plus élevée et la plus vraie, comme s'il s'agissait d'une fiancée de haute naissance... Avant tout, aie toujours Dieu présent à tes yeux; ne te laisse pas séduire par les déclamations des insensés. Les Saintes Ecritures nous disent : « Timor Domini initium sapientiæ. » Et maintenant, je me résume en trois mots : sois actif, homme d'honneur et vertueux ! Que le bon Dieu soit avec toi partout et toujours ! »

N'est-il pas aussi profondément édifiant de voir Weber chargé d'années et sentant sa fin prochaine, rassembler ses forces défaillantes pour écrire encore une fois à son fils. Tel un patriarche de l'ancienne Loi, il ne veut pas quitter ce monde sans le bénir et il demande à Dieu, du fond de son âme, de ratifier la bénédiction paternelle. (Lettre du 2 février 1894.)

D'après ce qui précède, si Weber a vécu en catholique, son catholicisme, tel du moins qu'il nous apparaît dans ses écrits et dans ses poésies, revêt un caractère un peu général et nous donne l'impression de croyances orthodoxes sans doute, mais plus chrétiennes encore que catholiques.

D'autres considérations nous confirmeraient dans cette manière de voir.

Tout d'abord, la dévotion de Weber pour la Sainte Vierge n'apparaît pas avec évidence dans ses œuvres. A l'encontre des autres poètes catholiques, ses contemporains, de protestants convaincus tels qu'Uhland ou même de déistes intermittents comme Henri Heine, nous ne trouvons dans ses recueils aucune poésie consacrée spécialement à la Sainte Vierge, aucune pièce relatant un miracle de sa puissance, aucune légende traduisant la dévotion populaire envers la Mère de Dieu.

Et pourtant quel thème fécond en gracieux dévelop-

pements, pour un poète catholique, que la Vierge incomparable à laquelle conviennent si bien les tendres appellations et les lyriques effusions du *Cantique des Cantiques* !

Pas même une strophe à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception !

Dans quelques poésies, et celles-là très rares encore, la Sainte Vierge est nommée, mais comme en passant.

Nous ne croyons pas, en effet, avoir le droit de faire état du recueil *Les Fleurs de Marie*.

Outre que ces petits poèmes, paraphrases de la *Salutation angélique*, ne datent que de 1883, ils ont été demandés à Weber par l'éditeur Albert Ahn, de Cologne, pour servir de texte à une série de peintures mariales exécutées d'après les dessins originaux d'Ittenbach. Ces poésies ne proviennent donc pas d'un besoin spontané de piété, de la part de leur auteur, à l'égard de la Vierge Marie.

En outre, pendant la vie de Weber, des événements importants se sont déroulés en Italie qui intéressaient au plus haut point la papauté et la chrétienté tout entière, événements qui aboutirent à la confiscation du domaine temporel du Souverain Pontife, chef suprême et respecté de l'Eglise catholique. Or, tandis qu'en Allemagne, en Autriche et surtout en France, maintes strophes enflammées, de nombreux cantiques populaires ou d'éloquents articles de journaux, traduisent la tristesse du monde catholique, ni dans les poésies de Weber, dont certaines renferment pourtant des allusions aux grands événements de la politique, ni dans les notes que nous ont laissées ses biographes, nous ne rencontrons la moindre indication nous permettant de constater jusqu'à quel point le poète a pris part au deuil de l'Eglise.

Déjà, en 1840, à la suite d'un voyage de quelques jours effectué en Italie, Weber avait composé une poésie d'un caractère nettement religieux, l'*Obélisque*. C'est la seule d'ailleurs, que lui inspira ce voyage trop rapide et attristé par des incidents pénibles, en un mot, voyage manqué au point de vue du profit artistique. Or, dans cette pièce, il est vaguement question de Sixte-Quint, à titre purement documentaire, mais nullement de Grégoire XVI, alors régnant.

Est-ce à dire que Weber n'éprouvait pas au fond de son âme une dévotion sincère envers la Sainte Vierge et qu'il ne vénérât pas dans le pape, le Vicaire de Jésus-Christ? Loin de nous cette pensée, car nous savons que pratiquement Weber vivait en bon et fidèle catholique, et par là même, il priait la Vierge Marie et il reconnaissait l'autorité suprême du Pontife romain.

Toutefois, il nous est permis de nous demander si cette omission, dans ses œuvres, de deux des croyances plus exclusivement catholiques n'a pas été de la part de Weber une omission voulue.

Un point est certain, c'est que Weber était fils d'un luthérien. De plus, il eut pour intimes amis de nombreux protestants, entre autres, l'auteur dramatique et le romancier Gustave Freytag et le député et journaliste conservateur Eugène-Henri Marcard.

Nous pouvons en conclure qu'au foyer paternel on devait éviter avec soin d'insister sur des croyances qui auraient risqué de diviser les membres d'une famille si unie.

A l'égard de ses amis, Weber faisait preuve de trop de prudence, de trop de délicatesse, disons le mot, de trop de charité, pour ne pas éviter de froisser les convictions respectables de ceux qui fréquentaient habituelle-

ment chez lui, d'amis qui lisaient et goûtaient ses poésies.

Ces raisons devaient incliner le poète vers un libéralisme charitable plutôt que vers des professions de foi plus nettes qu'il jugeait, sans doute, inopportunes. C'est ce qui nous explique aussi que Weber, impitoyable à l'égard des athées et des rationalistes (quelques courtes épigrammes de ses *Gedichte* sont dirigées contre eux) n'eut jamais que des procédés empreints de bienveillance pour les chrétiens qui ne partageaient pas sa foi catholique.

Irions-nous jusqu'à affirmer que Weber aurait été favorable à une fusion des confessions chrétiennes? Ce projet fut en effet envisagé, à un moment donné, en Allemagne, et cette initiative intéressante, venue du protestantisme, trouva des encouragements dans certains milieux catholiques.

De la part des protestants, nous pouvons apporter les faits suivants.

Au Congrès de Vienne, on agita sérieusement la question d'établir une seule Eglise, désignée sous le nom d'Eglise catholique allemande nationale. Cette proposition se heurta à l'opposition irréductible de la Bavière et du Wurtemberg et le projet resta en suspens. Il fut porté à nouveau devant les princes et les députés allemands réunis quelques mois après, à Francfort. Mais, finalement, l'Assemblée de la Confédération germanique (Bundesversammlung), à la date du 12 juin 1817, déclina toute compétence dans le domaine des affaires religieuses.

Plus tard, sous Frédéric-Guillaume III (1797-1840), une ordonnance royale rendue en 1838, et restée longtemps en vigueur, prescrivait à tous les soldats prussiens,

même protestants, de fléchir le genou devant le Saint Sacrement.

Frédéric-Guillaume IV (1840-1861) songea à placer l'Eglise protestante sous l'autorité immédiate d'évêques qu'il aurait créés à l'instar des évêques anglicans.

Guillaume I^{er} (1861-1888), à l'occasion de la Confirmation du Kronprinz, ordonna d'adopter un nouveau catéchisme dont la doctrine différerait moins que l'ancien des catéchismes catholiques.

Cette fusion des Confessions chrétiennes paraît avoir intéressé même les étudiants des Universités allemandes.

Dans une assemblée qui eut lieu à Wurzburg, en 1818, des étudiants catholiques et protestants, après avoir discuté avec feu sur les questions religieuses qui les divisaient choquèrent fraternellement leurs verres en l'honneur du Pape et de Luther, et ils déclarèrent s'incliner tous avec respect devant cette Vérité qui plane au-dessus de toutes les confessions religieuses.

A ces avances plus ou moins avouées du protestantisme, correspondait, du côté du catholicisme, précisons davantage, venant d'un certain milieu catholique, un mouvement analogue et parallèle, ou plutôt un espoir très vif de rapprochement. Mais chez ces catholiques, cet espoir était fondé sur des raisons d'ordre intellectuel plutôt que sur des considérations inspirées par la politique.

Nous voulons parler de l'école de Tubingue, chargée de l'éducation ecclésiastique des prêtres de Souabe et placée sous la direction de Jean-Adam Möhler. Nous savons déjà que les patients efforts de ce savant théologien, un des principaux artisans de la rénovation du catholicisme en Allemagne, de 1815 à 1840, furent pleinement couronnés de succès.

En opposition au rationalisme français, Herder, puis

Goethe avaient conçu l'idée d'organisme, d'un organisme soumis comme la plante et l'animal aux phénomènes successifs de la croissance, du plein développement et du déclin. Cette théorie qui a exercé une influence si grande sur la philosophie et l'histoire, Möhler l'appliqua à la théologie.

La doctrine des théologiens de Tubingue (1) se fonde sur la dualité du divin et de l'humain. Le péché est la puissance dissociatrice qui sépare ces deux natures en cet organisme vivant qu'est la conscience religieuse. A lui s'oppose l'ordre du salut qui s'appuie sur le miracle. L'Eglise est une tradition, c'est-à-dire un organisme complet qui se transforme, un *moi* qui se saisit de plus en plus pleinement, à travers tous ses états changeants. La doctrine évolue ainsi qu'un être vivant. Dès lors, ne serait-il pas possible et désirable de faire une synthèse de toutes les croyances contemporaines et d'opérer une fusion du sentimentalisme luthérien, de l'individualisme calviniste et de l'esprit catholique considéré en son essence?

Ajoutons que Möhler ne fut jamais sérieusement inquiété par Rome. Sa doctrine que nous venons d'exposer succinctement et que répandait la revue *Die theologische Quartalschrift*, semble avoir été reprise, de nos jours, par le Modernisme, qui, lui, a été récemment et formellement condamné par le Pape Pie X.

En présence de ces tentatives réciproques de fusion entre le catholicisme et le protestantisme, tentatives que Weber ne pouvait pas ignorer, il serait intéressant de connaître son opinion à ce sujet. Nous n'avons, malheu-

(1) *Revue de métaphysique, et de morale*, septembre 1913. Article de M. Ed. VERMEIL.

reusement, aucune donnée précise, nous permettant de répondre sûrement à cette question. Mais, d'après ce que nous savons de son éducation religieuse, de ses amitiés, des tendances de son catholicisme, nous ne sommes pas éloignés de croire que, patriote fervent autant que catholique sincère, il appelait de toute son âme un pareil rapprochement.

De nos jours, à l'époque où Léon XIII examinait l'important problème de la validité des Ordinations anglicanes, n'avons-nous pas vu des catholiques et des protestants de tous rangs, de toutes nationalités, faire des vœux ardents, adresser au ciel des prières touchantes pour que soit enfin consommée l'union des fidèles, cette union si désirée par le Christ dans la sublime prière qu'il prononça avant sa Passion : « Ego pro eis rogo... ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti. » (*Joan.*, xvii, 9, 21.)

Quoi qu'il en soit de la solution de ce point particulier, c'est en catholique orthodoxe que Weber a vécu, c'est en catholique orthodoxe aussi qu'il est mort.

Au milieu des cruelles souffrances qui brisaient son pauvre corps, son âme conservait une inaltérable sérénité. Weber priait beaucoup, demandant la patience pour lui-même et la résignation pour les siens. Sa Bible ne quittait pas son chevet, et comme un illustre catholique dont le nom est d'actualité, Frédéric Ozanam, les Psau-
mes surtout offraient au poète des sujets de pieuse méditation appropriés à tous ses besoins spirituels. Souvent aussi, Weber était réconforté par les sacrements qui lui apportaient cette force et ce courage qui adoucissent la lutte suprême où tout l'être de l'homme se débat contre la mort.

Aujourd'hui, une croix modeste s'élève au-dessus de la tombe de Weber, dans le cimetière de Nieheim. Sur le socle de cette croix, une main pieuse a fait graver ces vers qui résument bien les aspirations profondément chrétiennes de celui qui les avait composés :

« Alors que je reposerai depuis longtemps sous les tilleuls du cimetière, garde-toi d'oublier, car c'est le legs le plus cher de mon amour, que seule la Croix assurera ton salut ! » (*Gedichte, Im Kreuze Heil.*)



CHAPITRE III

Le Médecin

Au sortir du gymnase, le choix d'une carrière avait été, pour le jeune Weber, l'objet de sérieuses préoccupations. S'il n'eût écouté que ses goûts personnels, tenant compte aussi de l'orientation reçue vers l'étude des Lettres, il eût opté pour la philologie et se serait probablement spécialisé dans le moyen haut-allemand.

Mais, outre que l'examen officiel pour le grade de docteur en Philologie comportait des questions de mathématiques, et nous savons que Weber avait des dispositions très médiocres pour les sciences, le professorat lui parut une carrière dont l'accès lui deviendrait difficile, à cause du labeur considérable qu'elle exigerait de lui, labeur qui serait peut-être excessif pour une santé aussi délicate que la sienne. Cédant, non sans regret, à cette grave raison, Weber se décida pour la médecine. En avril 1834, il se fit immatriculer à l'Université de Greifswald.

Annexée à la Prusse avec la Poméranie suédoise, en 1815, l'Université de Greifswald était parvenue à un haut degré de prospérité, lorsque Weber prit rang parmi ses étudiants. Les salles de conférences, les amphithéâtres et les laboratoires avaient été aménagés ou nouvellement construits d'après les plans les plus pratiquement combinés de l'époque.

Certains professeurs de la Faculté de Médecine avaient acquis un véritable renom par leur valeur personnelle et les travaux qu'ils avaient publiés. De ce nombre était le professeur Frédéric-Auguste Berndt, né en 1793. Ce dernier distingua bien vite Weber parmi les autres étudiants, l'honora de son amitié et le suivit de près dans ses études. Il le recevait fréquemment chez lui, l'invitant à la table de famille. « Il m'a inculqué ses principes, dira plus tard Weber ; c'est à lui que je dois d'avoir pris au sérieux ma carrière de médecin. »

A l'occasion de la mort d'un de ses amis des années d'Université, le Dr Behring, le poète évoquera ainsi le souvenir du maître préféré dont le portrait ornait son cabinet de travail :

« J'aime à me rappeler avec quelle attention silencieuse nous écoutions notre vieux maître qui, si souvent, par ses exemples et ses préceptes, enthousiasmait notre tête ardente et notre jeune cœur pour la vraie science, pour le devoir et pour l'honneur. »

Ich denke dran.....

Wie wir dem alten Meister stumm gelauscht

Der uns so oft mit Beispiel und mit Lehre

Für echte Wissenschaft, für Pflicht und Ehre

Den heißen Kopf, das junge Herz berauscht.

(*Herbstblätter*, Beim Tode meines Jugendfreundes).

Dr F. Behring, 1888.)

D'ailleurs, cette sorte de culte, fait de vénération et de reconnaissance de la part de Weber envers le professeur Berndt était, à tous égards, pleinement justifié.

Dans une circonstance particulièrement grave, le maître de Weber avait témoigné hautement à son élève l'estime et la sympathie qu'il éprouvait pour lui. Ce fut en 1838. Le jeune étudiant touchait au terme de ses

études médicales, lorsqu'une violente crise de phtisie menaça de l'emporter. Plusieurs médecins désespéraient de sauver le malade. Le professeur Berndt, mis au courant de son état, fit appel au concours d'un de ses collègues de la Faculté de Médecine, le professeur Kneip, et tous deux ne cessèrent de prodiguer leurs soins au jeune homme jusqu'au jour où ils l'eurent mis définitivement hors de danger.

Pendant ses premiers mois d'Université, Weber suivit assidûment les cours, mais vivait assez isolé, ne frayant guère qu'avec Guillaume Danneil, fils du Directeur du gymnase de Salzwedel. L'année suivante, Danneil et lui s'affilièrent à la corporation d'étudiants, la « Pomerania » et arborèrent fièrement l'écharpe bleue et blanche. La nature droite et loyale de Weber, son talent poétique et musical le firent bien accueillir de ses compagnons. Dans une « Mensur », dans un de ces duels si fréquents, presque obligatoires, parmi les étudiants, son épée, paraît-il, était redoutée :

.....ein farbig Band
 Auf offner Brust ; Wettstreit und reges Ringen,
 Mit frommer Wissenschaft, mit blanken Klingen...
 Gesang und Wein in edler Sitte Schranken...
 (*Herbstblätter*, Nur Traum.)

De nos jours, les catholiques pratiquants et les élèves en Théologie protestante font partie de corporations spéciales, où l'on ne se bat pas. Peut-être, vers 1830, le danger de pareils duels étant des plus problématiques, la règle qui les interdit aux étudiants catholiques n'était-elle pas encore portée, ou du moins, n'était-elle pas observée aussi strictement qu'à l'époque actuelle. Peut-être aussi, Weber, entraîné par l'exemple, avait enfreint la défense. Toujours est-il qu'il se battit plu-

sieurs fois, et les vers qui précèdent rendent témoignage qu'il tira quelque vanité, plus tard, des coups habiles de son épée.

Ces mêmes vers nous indiquent aussi qu'il assista à plus d'un « Kommers », à ces réunions fameuses d'étudiants qui, parfois, dégénèrent en véritables beuveries. Weber apportait toujours à ces réunions des sentiments d'une exquise camaraderie. Il y buvait très peu, se multipliait, allait de l'un à l'autre, disant à chacun un mot aimable, cherchant à faire plaisir à tous.

A l'époque où Weber fréquentait l'Université, le gouvernement prussien surveillait étroitement ces corporations d'étudiants qu'il considérait, à tort ou à raison, comme des foyers révolutionnaires. Quelques membres de la « Pomerania » furent accusés de fomenter secrètement une émeute et déférés au Sénat universitaire. Notre poète, on ne sait trop pour quelle raison, était du nombre des prévenus. A la suite de cette inculpation, il perdit pour plusieurs mois le bénéfice du « Freitisch », c'est-à-dire, la gratuité de ses repas qui lui avait été récemment accordée. Dans ces tristes circonstances, son intime et fidèle ami Danneil partagea tous les jours son repas de midi avec lui.

En 1836, de nouvelles difficultés avec l'Université, décidèrent Weber à quitter Greifswald. Il se rendit à Breslau, où le professeur Bernstein, recteur de l'Université de cette ville, l'immatricula, en novembre, au nombre des étudiants en médecine.

C'est à Breslau que Weber se lia avec Freytag d'une amitié qui résista à l'épreuve du temps. De tempérament, de tournure d'esprit différents, et n'appartenant pas à la même confession religieuse, l'un et l'autre pourtant avaient un même idéal de foncière loyauté, d'amour

passionné pour leur pays, d'attrait invincible pour la belle et saine littérature.

Tous deux avaient fort peu d'estime pour l'un des maîtres de l'Université de Breslau, Henri Hoffmann de Fallersleben, qui professait un cours de Littérature allemande, auquel Weber assistait parfois, lorsque la médecine lui laissait des loisirs. Les deux amis reprochaient à Hoffmann d'être un homme sans grand caractère, qui, en public, flétrissait ce qu'il appelait « le vertige des décorations » et qui, en secret, intriguait auprès de l'Autriche, de la Belgique et des Pays-Bas pour être lui-même décoré. C'était lui encore qui, devant les foules, traitait les Universités de casernes pour l'élite de la bureaucratie d'Etat, tandis que, dans les brasseries d'étudiants, il fulminait contre les *Philistins* et déclarait que la question sociale n'existait pas.

Weber n'aurait-il pas songé à l'une des manies d'Hoffmann de Fallersleben, lorsqu'il écrivit plus tard ces vers : « La plus belle décoration que je connaisse, c'est une main bien calleuse? »

Der beste Orden, den ich weiss,
Ist eine Hand voll Schwieben.
(*Gedichte, Frühlingstrauer.*)

Après un séjour d'un an à Breslau, période pendant laquelle Weber semble avoir quelque peu sacrifié ses études de médecine à son goût pour la littérature et la poésie, il résolut, par raison d'économie, de retourner à Greifswald, où la vie était moins chère. Le 12 mai 1837, nous le retrouvons de nouveau inscrit à l'Université de cette ville.

A Greifswald, notre poète renoua connaissance avec quelques-uns de ses camarades d'autrefois ; mais Dan-

neil n'était plus là. Danneil et Freytag, alors tous deux à Berlin, avaient gardé le meilleur de son affection. Entre les trois amis c'était un échange presque ininterrompu de correspondances.

Le 22 août 1837, parce qu'il avait servi de témoin dans un duel d'étudiants, Weber fut condamné à huit jours de cachot, et le 12 février 1838, pour avoir prêté son concours, comme médecin, à des étudiants qui se battaient encore, il eut à subir la même peine. Décidément, à cette époque, Weber semblait jouer à l'enfant terrible, narguant, comme à plaisir, l'Université qui, d'ailleurs, ne justifiait guère, à ses yeux, l'appellation consacrée d'*Alma Mater* !

C'est pendant le dernier semestre de 1838 que Weber, à peine remis de la grave crise de phtisie dont il a été question plus haut, s'occupa de sa thèse, ou plutôt, comme on dit en Allemagne, de sa *dissertation* de docteur en médecine.

Ce travail, rédigé en latin, avait pour sujet le Goître, « De Strumâ ». A la suite d'une brillante soutenance devant un jury dont faisaient partie les professeurs Berndt et Kneip, le doyen de la Faculté de Médecine conféra au jeune candidat le grade de docteur, le 20 décembre 1838, moins de cinq ans après son immatriculation.

En février 1839, Weber se rendit à Berlin pour compléter ses études en vue de l'obtention du diplôme d'Etat, nécessaire pour exercer la médecine. Le 20 mai 1840, il subit avec succès cet examen définitif, témoignant de connaissances très étendues en médecine et en chirurgie, comme l'atteste son « Approbation » officielle.

Une circonstance toute fortuite décida de la localité où Weber devait, pendant 26 ans, exercer sa carrière

de médecin. Au printemps de 1841, une épidémie de typhus éclate à Dribourg, station balnéaire voisine d'Alhausen. Sur les conseils de sa mère qui, peut-être, voyait là pour son fils une occasion de se faire plus rapidement connaître et apprécier, le jeune docteur décide d'aller s'installer à Dribourg.

Les préparatifs de départ furent bien vite terminés. Dans une vieille malle familiale, Weber rassemble ses vêtements, son linge, ses livres, sa trousse de chirurgien, et le voilà parti pour sa nouvelle résidence, petite ville d'environ 1500 habitants.

A cette époque, il n'y avait à Dribourg qu'un vieux médecin peu au courant des nouvelles méthodes employées avec succès pour combattre l'épidémie et auquel les moyens prophylactiques et même les mesures dictées par la plus élémentaire prudence étaient choses tout à fait inconnues.

Weber mit à profit l'expérience qu'il avait acquise dans les cliniques de Berlin. Au retour de son voyage d'Italie, il avait aussi visité plusieurs des hôpitaux de Paris, assisté à quelques conférences des professeurs Andral et Gendrin et suivi certaines opérations du chirurgien Velpeau.

Il songea, tout d'abord, à circonscrire le foyer de l'épidémie. Dans ce but, il obligea les familles chez lesquelles se trouvait un malade de mettre une indication à leur maison pour signaler le cas et enrayer ainsi le danger de contagion.

Les premiers jours, les habitants, excités par le vieux docteur qui était jaloux de son nouveau confrère, n'acceptèrent pas sans récriminer de se soumettre à cette sage mesure. Mais bientôt, le savoir-faire, la compétence et le dévouement de Weber lui gagnèrent les sym-

pathies unanimes de la population. Vers la fin de décembre, le fléau avait complètement disparu.

A Dribourg, le jeune docteur s'était tracé un règlement de vie dont il ne s'écartait guère. Très matinal en toute saison, il se levait habituellement à 3 heures, en été. Puis, il montait à cheval et visitait ses malades des villages voisins.

C'était plaisir de le voir ralentir l'allure de son cheval lorsqu'il croisait quelque robuste paysan ou quelque brave fermière auxquels il adressait la parole dans leur dialecte westphalien qu'il possédait à fond.

Le milieu de la journée, il le passait dans son cabinet, toujours prêt à recevoir ceux qui venaient le consulter. Vers le soir, il reprenait ses courses auprès des malades. A tous, il se prodiguait sans compter ; mais les pauvres étaient ses privilégiés, car, disait-il, c'est seulement dans les cas pressants qu'ils ont recours au médecin. Les dimanches et jours de fêtes, il assistait à une messe matinale et occupait à l'église toujours la même place, afin que, dans un cas urgent, on pût aisément le trouver.

Malgré des journées très pleines, Weber consacrait encore beaucoup de ses veillées à perfectionner ses connaissances médicales. Aucun ouvrage de valeur se rapportant à la médecine, aucune découverte de quelque portée ne le laissaient indifférent. Aussi, Weber acquit vite la réputation d'un médecin expert et dévoué, et on venait de loin le consulter.

En 1856, il fut nommé médecin de la source d'Arminius, à Lippspringe, petite ville comprenant alors un peu plus de 2.000 habitants. Ces nouvelles fonctions l'obligèrent à se séparer de sa famille, chaque année, depuis le 15 mai jusqu'au milieu de septembre.

C'est pendant son séjour à Lippspringe que Weber

publia une brochure historique : « La source d'Arminius. » Cette étude qui présentait un intérêt purement local fut accueillie avec faveur, elle eut même une deuxième édition.

Weber traitait annuellement de 1800 à 2000 malades, fréquentant cette station thermale.

En avril 1865, à cause de l'état assez précaire de sa santé, par crainte encore de ne pouvoir remplir pleinement son mandat de député, mandat qui lui avait été confié en 1862, afin aussi de se réserver quelques heures pour la poésie, il crut devoir donner sa démission de médecin des sources de Lippspringe. Il avait occupé pendant neuf ans ces fonctions importantes, et depuis le mois de mars 1863, il avait reçu, en récompense de ses services, le titre de Conseiller sanitaire (Sanitätsrat).

Lorsqu'en 1887, Weber s'installa définitivement à Nieheim, il consacra à ses compatriotes, comme médecin, tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions de député. Au printemps de 1894, bien qu'il eût dépassé 80 ans et que la maladie et les infirmités l'eussent grandement affaibli, il fit plus de 300 visites en quelques semaines.

Infatigable à remplir jusqu'au bout ses devoirs d'état, la veille même de sa mort, et de son lit, il donna encore une consultation à un paysan des environs. Ce dernier effort l'avait épuisé et il congédia le brave homme en murmurant d'une voix éteinte : « Cette fois, je n'en puis plus ! » Le lendemain, il rendait le dernier soupir.

On reproche parfois aux médecins de rester indifférents et froids en présence de la douleur et de la mort. Tel n'était pas le cas de Weber. Avec son cœur sensible et tendre, il s'intéressait sincèrement à ses malades, compatissait à leurs maux et lorsque la mort les frappait, leur disparition produisait comme un vide dans son âme.

La pièce suivante traduit, en termes émus, cette exquise sensibilité du poète :

« Mon cœur est oppressé et mélancolique parce qu'aujourd'hui tant d'êtres vont mourir, parce qu'en ce printemps qui renaît, tant d'êtres doivent descendre au tombeau.

« Au dehors, un jour ensoleillé s'étend sur les bois et les champs, sur les halliers et sur les bosquets ; au dedans, la sueur de la mort perle sur un front glacé et brûlant.

« Au dehors, l'oiseau fait entendre son chant joyeux, la prairie respplendit, le jardin se couvre de fleurs, le violon appelle à la danse et aux jeux folâtres ; au dedans, le cœur d'un être humain interrompt ses battements.

« O Nature, notre maîtresse souveraine, ne saurais-tu édifier et créer qu'avec des ruines ? Détruis-tu le fruit pour t'en faire un bouquet qui pare ta poitrine ?

« Tisses-tu le chêne superbe et robuste avec les aspirations de l'adolescent, avec la moelle de l'homme fait ? Les violettes et les myosotis avec les yeux purs et clairs de la jeune fille ?

« Te faut-il les cris de douleur d'une mère pour apprendre au rossignol à chanter ? Te faut-il les gémissements du jeune orphelin pour que tes sources bruissent et s'écoulent ?

« Plus tard, lorsque la dernière ombelle fleurira, lorsque la dernière hirondelle partira vers le midi, alors, prends-nous avec toi, emmène-nous vers un nouveau et plus doux printemps. Mais épargne cette jeunesse pleine de force qui lutte et brave les dangers, cette jeunesse qui pense et agit ! » (*Gedichte : Frühlingstrauer.*)

Cette pitié touchante pour tous ceux qui souffrent, cette tristesse vivement ressentie pour les victimes que

l'implacable moisonneuse fauchait autour de lui, inspiraient la conduite de Weber. Il n'était pas seulement un théoricien de la charité, mais, cette vertu, il la mettait tous les jours en pratique dans sa vie de médecin. Nombreux étaient les malades qu'il assistait gratuitement ; plus nombreuses encore étaient les visites pour lesquelles il refusait les honoraires à une femme de condition modeste, lorsque le mari était décédé.

Parfois, cette charité, il la pratiquait à un degré éminent qui ressemblait fort à de l'héroïsme. Qu'on en juge par le trait suivant.

Un soir, il est appelé auprès d'une jeune femme qui va être mère. On l'introduit dans une chaumière délabrée, basse, mal éclairée, noircie par la fumée, ouverte à tous les vents. Dans un coin de ce taudis, sur un amas de paille et recouverte de haillons est étendue la pauvre femme. Weber lui prodigue ses soins, et à sa profonde stupéfaction, il s'aperçoit qu'il n'y a pas dans la misérable demeure un seul linge pour recevoir le nouveau-né. Inspiré, sans doute, par l'exemple du bon saint Martin, le docteur quitte un instant l'unique pièce de la chaumière, se dépouille de sa propre chemise, en enveloppe l'enfant et le remet à sa mère.

Ces sentiments et cette pratique de la charité, nous savons qu'ils étaient inspirés à Weber par des raisons plus hautes que par une pitié purement humaine. Chez lui, bien loin qu'il y ait eu jamais conflit entre la science et la foi, toutes deux allaient d'accord et conspiraient ensemble pour le bien.

Weber était convaincu que le médecin consciencieux exerce un véritable sacerdoce et il se considérait lui-même comme un simple instrument entre les mains de Dieu.

A la première et à la dernière page de son livre de consultations, il avait coutume d'écrire cette chrétienne devise : « *Soli Deo laus et gloria !* », simple variante de l'humble formule employée au xvi^e siècle par l'illustre praticien, Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guarist ».

Jamais Weber n'entreprenait une opération délicate sans demander le secours d'En-Haut. Lorsqu'il avait épuisé tous les moyens humains auprès d'un malade, il exhortait le patient à avoir confiance en Dieu, à se remettre entre ses mains paternelles, et cela avec une telle conviction intérieure, avec une chaleur si persuasive qu'il était impossible de résister.

Il avait compris le rôle sublime du médecin dans la société chrétienne, alors même qu'il reste parfois impuissant devant la maladie. Il rassérène les dernières heures de la vie, il atténue les affres de la mort, il demeure l'auxiliaire précieux, presque indispensable du prêtre.

Envers ceux-même qui ne partageaient pas ses croyances ou qui ne pratiquaient aucune religion, Weber s'efforçait de se rendre utile, à tous il voulait faire quelque bien. Que de leçons de morale discrètes, que de conseils précieux relatifs aux corps mais visant surtout les âmes, le médecin a donnés dans les familles à l'occasion d'une visite ! Il savait faire entendre que pour le corps lui-même la vertu est une hygiène et que les vices engendrent, par l'habitude, les tares constitutionnelles indéfiniment perpétuées par l'hérédité. Et ces leçons-là rarement manquaient le but que se proposait le charitable docteur.

CHAPITRE IV

L'Homme politique et le Patriote

Vers la fin de décembre 1838, Weber, nouvellement reçu docteur en médecine, se promenait aux environs de Greifswald. Dans cette excursion, il fit connaissance d'un jeune homme de haute stature, au regard perçant, au caractère décidé. Il étudiait l'Economie rurale à l'Académie d'Eldena et, en même temps, accomplissait son service militaire dans les Chasseurs poméraniens.

Une conversation animée et intéressante s'engagea vite entre les deux jeunes gens sur la Westphalie, ses ressources, ses besoins, les espérances qu'elle autorisait pour l'avenir. L'intelligence prompte, la profondeur de vues, la justesse d'observations de l'inconnu produisirent sur l'esprit de Weber une impression qui ne s'effaça jamais. Il pressentit dans son interlocuteur un esprit d'élite et un caractère fortement trempé.

Mais notre jeune docteur ne pouvait prévoir alors qu'il avait devant lui l'homme qui, quelque trente ans plus tard, devait jouer dans son pays un rôle prépondérant, constituer l'unité allemande et faire trembler l'Europe. Il ne supposait pas non plus se trouver en présence de celui qui serait pour lui et pour ses idées un adversaire politique acharné : car, le jeune étudiant en Economie

rurale, le causeur agréable et avisé n'était autre qu'Otto de Bismarck, le futur Chancelier de Fer et le promoteur du Kulturkampf.

De bonne heure, Weber s'intéressa aux choses de la politique. Malgré son rude labeur de médecin de petite ville et les heures consacrées à la poésie, il suivait avec une attention soutenue les grands événements qui se passaient en Allemagne, vers les années *quarante*. L'idéal politique de notre poète était déjà un empire allemand indépendant, uni et fort.

Frédéric-Guillaume IV qui monta sur le trône en 1840, lui semblait le prince le plus apte à réaliser cet idéal. Il comptait que ce monarque défendrait la dignité nationale devant l'étranger, comprendrait les besoins de son peuple et lui accorderait une constitution libérale. L'espérance de Weber fut bientôt déçue, et sa nature impressionnable en éprouva une profonde amertume qui détermina une première évolution en politique. De conservateur libéral, il devint démocrate convaincu.

A l'exemple d'Uhland, il lutta désormais pour les droits du peuple. Il soutint les revendications de son nouveau parti en toutes circonstances, et il lui resta fidèle tant que la victoire n'eut pas couronné les efforts de tant de bonnes volontés et de tant de talents.

Weber accueillit avec joie les chants enflammés de Herwegh et d'Anastasius Grün en l'honneur de la liberté, les coups de clairon de Franz Dingelstedt, les épigrammes ailées et sarcastiques de Hoffmann, les hymnes de guerre de Karl Beck, de Robert Prutz et surtout de son ami Ferdinand Freiligrath. Il saluait avec une reconnaissance émue tous ces hardis précurseurs d'une Révolution qu'il appelait de ses vœux.

Un jour, Weber, qui se défendit toujours d'être un

poète politique, ne put s'empêcher de saisir sa lyre et il composa la pièce *Nachtwolke* (Nuage de nuit).

Ces strophes ardentes, pénétrées de réminiscences bibliques et rappelant, par endroits, les appels suprêmes des prophètes d'Israël, s'adressent à la noble et fière cité de ses rêves, à l'Allemagne qu'il voudrait unie et consciente de sa force.

« C'est mon Seigneur et le tien qui m'a envoyé. J'appelle, j'exhorte, j'avertis. Réveille-toi ! C'est ma foudre qui a consumé Sodome, c'est mon tonnerre qui s'est fait entendre à Gomorrhe.

« Malheur à tes juges qui trafiquent de la justice ! Leur cœur est lâche, leur bouche est pleine de sarcasmes et de fourberie. Malheur à tes sbires, à tes bandes de mercenaires ; malheur à toi, Caïn, qui as frappé Abel !

« Malheur à tes pontifes ! Leurs filets s'étendent d'un pôle à l'autre. Dans le nid de la colombe les noires vipères réchauffent leur couvée, le loup a été préposé à la garde des agneaux.

« Malheur à tes princes qui sur les crânes de leurs sujets s'édifient une place dans le Temple de la Renommée et qui osent enduire leur trône vermoulu du sang de nos nobles Martyrs !

« Malheur à tes débauchés que le dégoût épie dans leurs palais dorés, auprès d'un riche festin, tandis que, devant leur portail, un majordome obèse chasse à coups de fouet le mendiant en haillons.

« Voici qu'arrive un vengeur terrible qui châtiara tous les forfaits dont tu es responsable ; à cause de tes vices, il ne t'épargnera pas, comme le disent les lamentations d'Amos, le père de Thékoa. » (*Nachtwolke*.)

Ce vengeur annoncé par les strophes brûlantes de

notre poète ne devait pas tarder à paraître. En 1848, la Révolution éclata en Allemagne aussi bien qu'en Italie, en France et en Hongrie. Le peuple accueillit cette Révolution comme l'aurore d'une ère nouvelle, comme la revanche de la liberté sur l'absolutisme. L'enthousiasme était général.

Si dans les moindres villages de France on planta l'arbre de Liberté, partout en Allemagne s'organisèrent des clubs démocratiques, des *demokratische Volksvereine*. Dribourg eut le sien et Weber en fit partie. Non seulement il y prenait souvent la parole, mais il y exerça une influence modératrice, grâce à son instruction, à son jugement sain, à l'ascendant qu'il avait acquis comme médecin parmi le peuple.

Un soir, quelques énergumènes s'attroupent et ameuvent la foule contre la demeure d'un marchand juif. On décide de brûler la maison après l'avoir pillée. Weber est prévenu à temps, il accourt et réussit à convaincre tous ces gens surexcités de l'horreur et de l'injustice d'un acte pareil.

Dès janvier 1849, les compatriotes de Weber songent à l'envoyer siéger à l'Assemblée Nationale de Berlin, à titre de Représentant du peuple. Il aurait peut-être ratifié ce choix qui l'honorait grandement ; mais, à cette époque, notre poète était sur le point de s'unir à celle qui devait être la compagne fidèle de sa vie.

Dans les années qui suivirent, l'ardeur exubérante de Weber s'est assagie, car beaucoup de ses illusions sont tombées. Les excès commis au nom de la Révolution lui avaient ouvert les yeux. Il comprit que la vraie liberté doit s'abriter sous l'égide du droit et que les justes revendications peuvent se formuler autrement que par la violence et dans le sang. De même qu'il s'était dé-

claré contre la tyrannie d'en haut, il se révolta contre la tyrannie d'en bas.

L'histoire de son pays lui semblait une chaîne merveilleuse, forgée anneau par anneau, reliant les siècles du passé aux âges futurs. Il était permis de consolider ces anneaux, de les embellir, mais non point de les briser. Comme Gambetta plus tard, il croyait à cette *Justice immanente* qui régit les nations comme elle gouverne les individus, et il était convaincu que le sang appelle le sang.

Alors, il réclama de tous ses vœux un souverain assez juste pour réaliser les légitimes aspirations de son peuple, assez fort pour en réprimer les excès. Mais la déception que Weber éprouva à constater que ses idées politiques d'autrefois n'étaient que de généreuses illusions et que ses conceptions actuelles plus modérées rencontraient dans le pays et au parlement des adversaires passionnés le détermina à ne plus s'occuper du tout des questions politiques pendant une dizaine d'années, de 1852 à 1861.

Au mois de décembre 1861, les membres du collège électoral de Warbourg-Höxter offrirent de nouveau à Weber le mandat de député. Cette fois, notre poète n'osa pas se dérober aux vœux pressants de ses concitoyens et il accepta, bien que sans enthousiasme. Le 14 janvier 1862, il fut élu député ; il devait, pendant plus de trente ans, exercer son mandat.

Les partis politiques prirent naissance, en Allemagne, après 1816, à la suite des réformes apportées par l'occupation française dans les divers Etats. Les essais d'organisation de ces différentes fractions du Parlement furent d'abord timides ; puis, leur situation respective devint mieux tranchée. Néanmoins, ce n'est guère que

vers 1830 qu'on voit apparaître quatre partis politiques : Les socialistes, les conservateurs, les libéraux, le parti catholique.

Les socialistes s'inspirèrent, tout d'abord, des idées communistes de Saint-Simon, de Fourier, de Louis Blanc, de Proudhon, jusqu'à ce que Karl Marx, vers 1842, imprimât à la doctrine socialiste une impulsion plus moderne et plus modérée.

Marx organisa le prolétariat « en vue de la lutte des classes et de la conquête pacifique de la puissance à l'aide du bulletin de vote et de la propagande des idées. »

Au Parlement de 1859, les socialistes ne comptaient que quelques députés et n'exerçaient presque aucune influence sur l'orientation politique de l'Assemblée. Rien ne faisait alors prévoir le développement extraordinaire que ce parti social-démocrate devait atteindre de nos jours où il compte 110 députés, devenant ainsi, pour le nombre, le plus important du Reichstag.

Les conservateurs, représentants de la noblesse protestante et des grands propriétaires fonciers, ont occupé, dès l'origine, une situation privilégiée, à la cour, à l'armée, dans les hautes charges de l'Etat. Ils se sont donné pour mission de défendre les principes d'autorité et de légitimité, les prérogatives royales, les avantages de la noblesse, en même temps que l'idée religieuse, se proclamant volontiers les champions de l'alliance du Trône et de l'Autel. Vers 1860, les conservateurs sont résolument particularistes ; ils n'acceptent pas facilement la conception de l'unité allemande qui doit amener fatalement l'absorption des petites Principautés dans le puissant Etat, rêvé par les unitaires. Plus tard, contraints par les grands bouleversements politiques, ils renoncèrent peu à peu à leurs idées légitimistes et séparatistes.

Ils se rallieront, en fin de compte, à l'Allemagne unie et réconciliée sous l'hégémonie de la Prusse.

Les libéraux étaient, au début, fortement entraînés vers un radicalisme intransigeant. Ennemis implacables du principe monarchique et du droit divin, on les vit, à Hambach, le 27 mai 1832, réclamer la déchéance de tous les souverains, l'établissement des Etats-Unis d'Allemagne, puis se séparer aux cris répétés de : A bas les Princes ! (Nieder mit den Fürsten !)

A l'époque où Weber entrait au Parlement, les libéraux s'étaient assagis ; ils formaient déjà un parti d'opposition constitutionnelle. Sous le nom de progressistes, ils composaient alors la majorité et dictaient leur volonté à une minorité qui jouissait pourtant de la faveur royale. Le programme progressiste renfermait, entre autres articles, des réformes importantes en matière de législation et d'administration, la responsabilité ministérielle, la réduction des dépenses militaires, la diminution des prérogatives de la Chambre des Seigneurs, la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Ils affirmaient partout leurs principes libéraux, tant en politique qu'en économie sociale et leurs préférences allaient déjà vers une Allemagne unifiée. C'est à ce groupe important de progressistes qu'après la victoire prussienne de Sadowa, en 1867, succédèrent les nationaux-libéraux, parti formé d'anciens progressistes, d'amis particuliers du prince royal ou de représentants des provinces récemment annexées et des petites principautés. Pendant douze ans, ce nouveau groupement collabora avec docilité, pour ne pas dire servilement, à la politique résolument nationaliste et anticatholique de Bismarck. Libre-penseurs, pour la plupart, certains nationaux libéraux, tels par exemple l'historien Treitschke,

évoluèrent plus tard dans le sens du protestantisme.

Le parti catholique, devenu le Centre, est celui qui intéresse le plus notre étude, puisque Weber fut membre de ce groupe politique ; nous aurons à y revenir dans le cours de ce chapitre. Jamais le Centre n'a subi de transformation vraiment importante ; il est resté fidèle à sa tâche qui était de combattre pour les intérêts spirituels et matériels du catholicisme. Ses adhérents, il les a recrutés et il les recrute encore dans toutes les classes sociales : grands seigneurs de la Silésie, nobles bavaois, magnats polonais, industriels et ouvriers de la vallée rhénane, braves curés de campagne.

Avant 1870, ses membres étaient peu nombreux, rarement plus de trente, souvent moins encore. Aux élections de 1871, la défense de la cause catholique, menacée déjà par les nationaux-libéraux, lui amena de nouvelles et précieuses adhésions, venues parfois des rangs conservateurs et libéraux, ou résultant de sièges gagnés sur ces deux fractions. Depuis lors, sauf à la dernière consultation électorale, le nombre des députés du Centre n'a cessé de croître ; jusqu'en 1912, le président de l'Assemblée était un catholique.

A l'époque de Weber, comme de nos jours, le Centre a justifié le mot qui court à son sujet : « Katholisch ist Trumpf ! » (Le parti catholique est un atout !) Il joue le rôle de modérateur, rôle généralement apprécié en haut lieu, entre l'élément conservateur et l'élément libéral ou démocratique. Ne visant qu'à conserver ou à recouvrer les libertés religieuses nécessaires ou profitables à l'Eglise catholique, il prêterait son concours à ceux qui servent le plus utilement ses desseins. C'est ainsi qu'en ces dernières années, en matière de législation scolaire et religieuse, il s'alliait en 1889 aux conservateurs ; tan-

dis qu'en 1893, au sujet de la question agraire, il faisait cause commune avec l'élément démocrate.

Pendant sa longue carrière d'homme politique, Weber fut témoin de bien des changements soit dans l'esprit des groupes de l'Assemblée, soit dans le Parlement lui-même, soit encore parmi les ministres investis de la confiance royale.

A l'origine, le lien qui unissait les membres d'une même fraction, c'était avant tout une idée, un principe. Les principes d'autorité et de légitimité inspiraient les conservateurs, celui de liberté les libéraux, l'idéal collectiviste poussait les socialistes à formuler leurs revendications. Mais, particulièrement depuis 1870, sauf peut-être pour les membres du Centre qui demeurent fidèles à leur programme idéaliste, aux conflits d'idées et de principes ont succédé les conflits d'intérêts. C'est ainsi que le conservatisme devient le parti de la noblesse et de l'agriculture, le libéralisme celui de la bourgeoisie et de l'industrie, le socialisme celui des revendications sociales et ouvrières.

Lorsque Weber débuta comme député, le niveau intellectuel des Assemblées était plus élevé que vers la fin de sa vie politique. Le Parlement comptait davantage de personnalités vraiment marquantes et d'orateurs d'un réel talent. On y trouvait plus d'hommes convaincus qu'ils accomplissaient une mission en remplissant leur mandat. Rarement un député manquait aux séances ; ceux qui parlaient exerçaient plus d'autorité parce qu'ils avaient plus de compétence et de prestige. En un mot, on faisait alors au Parlement davantage de bonne et utile besogne. Il faut dire, pour excuser certaines défaillances de l'heure actuelle, que les questions discutées en séance passionnaient l'opinion,

car elles touchaient souvent aux destinées mêmes du pays.

Malgré les mouvements populaires de 1848, année appelée parfois en Allemagne « *l'année de folie* » (das tolle Jahr), de 1848 à 1859, les idées conservatrices de Metternich et du Congrès de Vienne restèrent en honneur dans les divers Etats allemands et inspirèrent la politique de la plupart de leurs gouvernements.

En novembre 1858 eurent lieu de nouvelles élections en Prusse et, lorsque la Chambre des Députés se réunit le 21 janvier 1859, le groupe des libéraux modérés forma, à lui seul, les trois cinquièmes de l'Assemblée.

Weber ne connut ce Parlement que quelques semaines, de janvier à mars 1862 ; car, à la suite de divergences de vues avec le gouvernement, au sujet de la réorganisation de l'armée, la dissolution de l'Assemblée eut lieu le 11 mars 1862. Peu après, les ministres libéraux furent congédiés et remplacés par des hommes avec lesquels leur chef Roon était décidé à combattre les tendances libérales.

Emile de Roon avait été choisi par le prince-régent, plus tard l'empereur Guillaume I^{er}, comme ministre de la guerre, dès le 5 décembre 1859. Personnalité de valeur, orateur habile, administrateur prévoyant, il a contribué pour une large part aux victoires de l'armée allemande remportées contre le Danemark, l'Autriche et la France.

Toutefois, caractère fier et énergique, imbu de toutes les idées d'un parfait *Junker*, comme premier ministre il se fit des ennemis irréconciliables dans le camp libéral.

Guillaume, devenu roi en 1861, subissait, outre l'influence de ce ministre qui n'avait pas su se rendre po-

pulaire, celle de la reine qui s'occupait volontiers de politique et dont les salons, au dire de Bismarck, passaient pour *le camp retranché des Jésuites* (das Lager der Jesuiten).

Roon comprit bientôt lui-même que son maintien au pouvoir affaiblissait la situation personnelle du roi et, en septembre 1862, sur ses instances réitérées, Guillaume I^{er} se résigna à faire appel à Bismarck, en ce moment ambassadeur à Paris. Bismarck, autrefois partisan enthousiaste de la politique de Metternich s'en déclarait alors l'adversaire acharné. Il promit au monarque de se mettre aussitôt à l'œuvre. Réconcilier toutes les forces vives du pays, satisfaire les aspirations patriotiques de ses concitoyens, réaliser dans un jour prochain l'unité allemande, voilà le but auquel désormais il aspire de toute l'ardeur de son âme.

C'est ainsi que, la même année où Bismarck prenait le pouvoir, Weber inaugurait sa carrière de député. Ce dernier, malgré lui sans doute, ne put s'empêcher de songer à leur rencontre fortuite et à leur longue et amicale causerie, en 1838, aux environs de Greifswald.

C'est avec la conviction intime de remplir un devoir de conscience que Weber avait accepté son mandat de député. C'est par devoir aussi, malgré ses répugnances personnelles, malgré le poids des ans et les infirmités, qu'il resta fidèle à ses concitoyens de si longues années, toujours prêt à soutenir leurs justes revendications, se faisant l'homme de tous, consentant à faire les concessions raisonnables exigées par les circonstances, mais restant le champion inébranlable de ses croyances, lorsque les intérêts de la religion étaient en jeu. Une lettre de Weber datée du 17 février 1862 et adressée à une amie de sa famille, Alwine Stölting, fait allusion au sacrifice

méritoire que le poète avait consenti en devenant député : « Je serais resté volontiers chez moi... Mais c'était ma mission de partir [comme député] et je suis parti. »

Weber était plutôt un causeur aimable qu'un véritable orateur. C'était aussi un modeste. Il éprouvait toujours une certaine timidité à se produire devant le grand public, préférant de beaucoup les réunions restreintes, les petits cercles d'amis ou d'adversaires avec lesquels on peut causer ou discuter plus à l'aise. Il remplissait un rôle précieux dans les commissions ; mais, rarement, il intervenait dans les débats publics. Néanmoins, cet homme de la plus scrupuleuse honnêteté, travailleur infatigable, défenseur courageux de ses idées, devait acquérir et conserver l'estime de tous ses collègues, amis ou opposants.

Le nouveau député passa les premières semaines de son séjour à Berlin, dans le calme et le recueillement. Il assistait exactement aux séances, observant beaucoup mais gardant pour lui-même ou confiant à ses seuls intimes les impressions que lui suggérait sa vie nouvelle. Puis, il fréquenta les cercles politiques volontiers accueillants pour les députés d'opinions les plus diverses. La question religieuse, la plus irritante de toutes, n'avait pas encore jeté une division profonde et suscité des inimitiés irréconciliables entre les différents partis. On pouvait, sans risquer de se compromettre aux yeux de ses amis, frayer chez des gens de la fraction opposée et causer aimablement avec des adversaires aimables, sans leur paraître trahir la cause que l'on défendait. Vers 1860, régnait dans les salons politiques de Berlin une urbanité charmante, un éclectisme de bon aloi qui rapprochait les distances et rendait, entre gens bien élevés, le commerce facile et agréable.

Aux élections générales qui survinrent pendant l'été de 1862, Weber déclina, pour l'instant, toute candidature. Ce refus causa une peine très vive aux députés du parti catholique qui comptait seulement alors 27 membres. Ils regrettaient sa retraite prématurée.

L'un des membres de la fraction catholique, l'avocat Plassmann, s'est fait l'interprète de ses collègues et, dans une lettre affectueuse mais attristée qu'il adressa à Weber, il montre en quelle vénération, en quelle haute estime le docteur d'Ibourg était tenu par les députés du Landtag. Cette lettre jette aussi quelque lumière sur l'histoire du parti catholique en Allemagne, soulignant les divisions qui régnaient dans l'Assemblée et, parfois, parmi les membres du Centre, eux-mêmes.

« Nous avons tous été profondément peiné de ne pas vous avoir à nos côtés pendant cette session très mouvementée et fertile en incidents. Il existait parmi nous de nombreuses et de sérieuses divergences d'opinions, souvent même des tempêtes intérieures. Toutefois, les grosses difficultés sont aplanies ; notre cohésion est actuellement parfaite. Nous conservons notre pleine liberté dans les questions controversées et, plus qu'en hiver, nous obtenons aisément que les autres partis comptent avec nous. Nous en avons d'autant plus regretté votre absence, vous l'un de nos plus fidèles et de nos plus aimés compagnons d'armes dans cette lutte si grave.

« C'est qu'en effet, pendant les jours de combat, on tourne toujours ses regards vers des amis dont la sûreté du jugement et la fermeté de la décision sont pour nous une aide et un secours. Ceux-là sont habiles à reconforter, à ranimer la confiance et à découvrir, à travers les étroits sentiers de la politique où l'on se perd, la voie large de l'Histoire...

« Que de fois nous avons parlé de Weber ! Que de fois nous avons désiré votre présence ! Néanmoins, j'espère fermement vous revoir cet hiver, car Larenz (le député qui avait succédé à Weber) veut renoncer à son mandat. Je fais de votre réélection une question de conscience pour vous et vos amis. » (Lettre du 15 août 1862.)

Ce n'était pas en vain qu'on faisait appel à la conscience de Weber. Le 28 octobre 1862, il fut réélu député de Warbourg-Höxter et, dignement, simplement, il remplit sans interruption, presque jusqu'à sa mort, ce second mandat qu'il n'avait aucunement brigué.

Les années qui vont de 1864 à 1871 furent témoins, en Europe, de bouleversements politiques considérables. La rivalité entre la Prusse et l'Autriche s'était déjà manifestée au XVIII^e siècle, pendant la guerre de Sept ans. Les relations entre les deux pays s'améliorèrent ensuite, car leurs souverains professaient une haine égale pour la Révolution française et, en 1848, ils avaient uni leurs efforts pour résister au mouvement révolutionnaire qui menaçait d'emporter leur trône. L'entente ne devait pas durer longtemps. L'antagonisme de la Prusse et de l'Autriche se réveilla au moment de notre guerre d'Italie. Puis, les événements se précipitèrent. Sous le règne de Guillaume I^{er}, Bismarck réalisa les promesses qu'il avait faites naguère au Prince-Régent. A la suite du traité de Vienne (1864) qui consacre le démembrement du Danemark, surtout après celui de Prague (1866) où l'Autriche subit les conséquences de sa défaite de Sadowa et celui de Francfort (1871) qui arrache à la France l'Alsace et une partie de la Lorraine, le but du Chancelier de Fer est atteint : Bismarck est parvenu à donner l'unité à l'Allemagne et, dans l'Allemagne, l'hégémonie à la Prusse.

Comme beaucoup d'Allemands, comme l'un de ses maîtres préférés en poésie, Louis Uhland, Weber n'avait pas désiré la guerre contre l'Autriche, dans laquelle il voyait une lutte fratricide entre deux peuples de même race et parlant la même langue. En outre, l'Autriche était catholique et, pour ce motif, des sentiments de vive sympathie unissaient notre poète à ses coreligionnaires de la monarchie voisine.

La pièce, *les deux Trompettes* (Zwei Trompeter), composée précédemment, exprimait déjà les aspirations de Weber vers l'union de toutes les nations d'origine germanique. Cette poésie déplore la triste destinée de deux peuples frères, les Saxons et les Souabes, que la guerre impitoyable contraint de s'entr'égorger, au temps de Tilly et de Gustave-Adolphe.

« Sur les bords de la rivière du Lech, un cavalier saxon de l'armée de Tilly se livre à ses rêveries, tandis que les aunes et les sureaux s'agitent au-dessus de sa tête. Tout à l'heure, il sonnait des fanfares éclatantes qui enflammaient la fureur. Maintenant, il joue les airs de son pays. En même temps que les sons s'élèvent et s'animent, semblables à des colombes qui portent le rameau d'olivier, tels une demande plus émue, un appel plus pressant, voici qu'arrive de la rive opposée comme une réponse sonore.

« L'ennemi qui rend le salut, c'est un enfant de la Souabe, et les chants de l'Alémanie que l'on entend dans la forêt d'Oden et sous les sapins du Spessart, il les adresse amicalement à l'autre Trompette, en retour. Soudain, le tambour bat, les cuivres résonnent, intimant à tous l'ordre de se préparer au combat, à l'œuvre de Caïn, et, bientôt, la bataille fait rage.

« Sans doute, les anges pleurent lorsque deux hom-

mes se haïssent qui devraient s'aimer ! » (Zwei Trompeter, 1842.)

Néanmoins, le patriote qu'était Weber ne fut pas insensible au triomphe de son pays, à Sadowa, et puisque de la Prusse ou de l'Autriche l'une devait être victorieuse et l'autre vaincue, tous ses vœux allèrent à sa patrie.

Constatons-le seulement, la lyre de notre poète ne chanta pas les victoires qui couronnèrent une guerre qu'il n'avait pas souhaitée.

Tout autres furent les sentiments de Weber à l'égard de la guerre franco-allemande.

Pour Weber, comme pour l'Allemand en général, le Français était l'ennemi héréditaire, l'*Erbfeind* qu'il fallait abattre et écraser. Le souvenir toujours cuisant des ruines amoncelées par Turenne et Louvois dans le Palatinat, la blessure mal fermée d'Iéna et du traité de Tilsitt qui réduisit le territoire prussien de moitié et transforma la Westphalie en royaume français, la dernière humiliation que Napoléon III pensait imposer à la Prusse en interdisant pour toujours aux princes allemands de régner sur l'Espagne, tous ces motifs auxquels s'ajoutaient l'antagonisme des races et une culture différente, inclinaient Weber et ses compatriotes à voir, dans cette guerre, une entreprise sacrée et comme une occasion de revanche.

Les sentiments anti-français de Weber s'étaient déjà manifestés dans la poésie : *Le Roi Jérôme*, composée à Lippspringe.

Le château de Cassel est en fête. Jérôme, que le poète appelle « roi de Westphalie, par la grâce de l'empereur », et auquel il ne peut pardonner d'avoir régné sur sa province natale, offre un grand bal à sa cour. Il est accom-

pagné de ses compagnons de fortune, de femmes du peuple et d'orgueilleux parvenus. C'est le comte Escroc, le vicomte Larron, le marquis de la Fourberie, d'anciens colporteurs ou de vulgaires boutiquiers. Plus loin, les Dames de la Halle, les filles de tailleurs et les grisettes se pavanent en magnifiques atours, parées d'énormes bijoux.

Le roi, au bras de la comtesse Hélène, danse, se livre au jeu de l'amour et rit, tandis que ses courtisans, eux aussi, rient et se livrent au jeu de l'amour.

Soudain, un importun vient troubler la fête. C'est un courrier de Napoléon, botté et éperonné, qui annonce la défaite de l'invincible empereur, à Leipzig. Que le roi se hâte de prendre une décision, car les Prussiens et les Russes suivent de près le fâcheux messenger !

Aussitôt, Jérôme rassemble son argenterie la plus précieuse, sur laquelle le vicomte Larron et le comte Escroc mettaient déjà la main, et demande un carrosse pour prendre la fuite. Les lâches courtisans, frappés de stupeur et convaincus qu'ils n'ont plus aucun intérêt à servir ce monarque d'un jour, s'empressent de l'imiter. Seul un vieux laquais reste dans la salle des fêtes et répète le mot fameux : « La farce est terminée, le rideau tombe ! »

Cette pièce est pleine de verve, mais d'une verve un peu grosse. Sans doute, dans l'entourage des rois et des princes éphémères créés par Napoléon, se trouvaient des intrigants et des aventuriers. Mais, parmi les parvenus devenus courtisans et appelés aux honneurs, il y avait bon nombre de cœurs généreux et dévoués. L'histoire des Cent-Jours et celle de Sainte-Hélène en font foi.

Ici Weber manie l'ironie à la façon allemande, c'est-

à-dire d'une manière lourde. Son patriotisme l'égare ; il se montre injuste, et il ne témoigne pas de cette pitié qui s'impose toujours en présence des grandes infortunes. *Le Roi Jérôme* peut plaire aux exaltés d'Outre-Rhin ; chez nous, le caractère français, fait de loyauté chevaleresque et d'atticisme, se refuse à trouver dans cette pièce de la vraie poésie, ni même simplement de l'esprit.

Weber sortait de la messe lorsqu'il apprit, à Thienhausen, l'ouverture des hostilités entre la Prusse et la France. Réuni avec plusieurs de ses concitoyens, il laissa éclater sa joie enthousiaste, confiant dans une victoire éclatante et définitive. La nouvelle de l'alliance du Sud et du Nord, qui allaient désormais combattre côte à côte, ajouta encore à l'émotion patriotique du petit groupe. Sur l'initiative de Weber, on entonna les vieux airs nationaux, la *Wacht am Rhein* et le *Heil dir, im Siegerkranz*.

Quelques jours après, notre poète composa les paroles et la musique d'une chanson de route qui devint, pendant la campagne, le chant favori des hussards de Bonn. A l'annonce des premières victoires allemandes de Woerth et de Saarbrück, il pleura de joie, se mit à genoux, joignit les mains et remercia Dieu de lui avoir donné de vivre ces jours de triomphe.

Malgré l'enthousiasme que provoqua chez Weber la guerre franco-allemande et les succès de ses compatriotes, il n'a pas composé des strophes animées d'un ardent patriotisme, comme Geibel et Freiligrath. A la réflexion, prévoyait-il qu'après l'écrasement de l'Autriche et de la France, toutes deux nations catholiques, l'Allemagne protestante attribuerait, en partie, ses éclatantes victoires à la supériorité de la religion réformée et serait

amenée à lutter ouvertement contre le catholicisme? C'est possible.

Quoi qu'il en soit, nous ne trouvons dans les œuvres poétiques de Weber que deux pièces relatives à cette guerre. L'une, *le Grand et le Petit* (der Grosse und der Kleine) parut dans un recueil de chants patriotiques : *Pour l'attaque et la défense* (Lieder zu Schutz und Trutz) L'autre, figure dans les *Herbstblätter* et porte le titre : *Dans un village français* (Im welschen Dorfe).

La première pièce rappelle le ton sarcastique et haïeux du *Roi Jérôme*. Elle est dirigée moins contre la France que contre Napoléon III, appelé *le Petit*, par opposition à Napoléon I^{er}, *le Grand*. Elle semble refléter des idées assez couramment répandues alors en Allemagne et commenter la parole prêtée à Bismarck : « Nous faisons la guerre à l'Empereur et non point aux Français ! »

« On nous disait [en parlant de Napoléon I^{er}], cet homme est trop grand, tout à fait trop grand pour vous ! Nous nous sommes levés et nous l'avons abattu.

« Maintenant, allons-nous craindre le Petit, qui n'est grand que par le mensonge et la fourberie? Nous avons encore en main la bonne épée qui a jadis abattu le Grand.

« En nous brûlent encore et la vieille haine qui rendit tranchantes les lames des épées, et la colère farouche, et le courage devant la mort de la bataille de Waterloo.

« Qu'est-ce que le Nord? Qu'est-ce que le Sud? Nous sommes un peuple uni, un peuple opiniâtre à l'attaque comme à la défense.

« Tu n'es qu'un petit homme, un Corse plein d'astuce. Tu tires le poignard à la façon des Corses. Est-ce une *ven-detta*? Nous t'écraserons comme saint Georges écrasa le Dragon !

« Nous t'abattrons et nous te chasserons, petit homme

présomptueux ; nous y emploierons notre dernier pfennig et notre dernier gars.....

« Parole de poète, parole de prophète ! O mon doux peuple, frappe de rudes coups et, après ton œuvre sanglante, va laver tes mains dans le Rhin allemand ! »

La seconde pièce, *Dans un village français*, est d'un ton plus calme et aussi d'une facture plus achevée. Ce n'est pas une diatribe violente ; c'est un tableau d'un réalisme saisissant des calamités de la guerre. Nous savons, d'ailleurs, que le poète apporta certaines retouches à ces strophes qui ont vraiment belle allure. Nous y trouvons du pittoresque dans l'expression, une émotion sincère, de la sobriété dans la peinture des scènes qui se succèdent.

« Voilà un village français ! Ici la guerre s'est déchaînée avec ses horreurs. Le Franc est en fuite. Partout des mares de sang, du charbon, des décombres, des charpentes et des murs écroulés sous le poids des projectiles incendiaires. Les jardins sont dévastés, les parterres de fleurs piétinés, la frondaison des arbres est roussie, et leur tronc mis en pièces. C'est un farouche Moissonneur qui a fauché par ici ; c'est lui qui réclame au nom du Palatinat une expiation que l'on croyait périmée!.....

« Dans une grange où l'air souffle, botte de paille contre botte de paille, gisent les blessés, angoissés, hébétés. Là, ce sont les malédictions, les prières, le délire des fiévreux qui rêvent aux heures fortunées passées à la maison paternelle, vers la lande. Voici des hommes graves, aux figures recueillies, des moines pâles sous le froc grossier de leur ordre ; ils prodiguent les consolations et, à côté d'eux, les doux Anges de la Charité.....

« Soudain, un obus éclate, la trompette retentit. Alerte ! c'est une surprise... La foule des soldats monte à

cheval, elle est en armes. On commande : En avant !..... Puis tout redevient silencieux... »

En Allemagne, de graves événements à la fois religieux et politiques suivirent la guerre de 1870-71 et attristèrent profondément notre poète. Au moment où il s'était agi d'établir une Constitution, la fraction catholique avait observé une attitude digne, impartiale, et bien des fois, elle était devenue l'arbitre entre le gouvernement et l'opposition. Puis, ce fut chez les membres du parti catholique une situation parlementaire plus effacée, une activité moins grande, une certaine incohérence dans les votes, et tout laissait craindre une diminution d'influence plus complète, lorsque fondit sur l'Eglise d'Allemagne une épreuve terrible, épreuve dont elle devait sortir victorieuse, en même temps que le Centre deviendrait plus fort que jamais : nous avons nommé le *Kulturkampf*.

Le *Kulturkampf*, c'est l'évolution de la philosophie et de la politique germanique, caractérisée par la guerre de l'Etat prussien, aux ordres de Bismarck, contre le catholicisme, guerre qui dura de 1871 à 1883. L'expression de *Kulturkampf*, lutte pour la culture, pour la civilisation, avait été employée accidentellement par le député Virchow ; elle fit fortune et elle demeura.

En 1871, le Centre était intervenu assez vivement dans la discussion de l'adresse à l'Empereur et à propos de certains articles de la Constitution. Quelques-uns des points de la politique du Chancelier de Fer, se heurtèrent à l'hostilité irréductible de cette fraction du Reichstag. Dès lors, Bismarck, pour briser la résistance de ses adversaires politiques et pour se venger, s'attaqua à l'influence du clergé catholique et forma le projet de frapper sans merci l'Eglise elle-même.

Depuis la Constitution de 1850, le clergé allemand était indépendant de l'Etat, libre de tout contrôle, maître de l'administration de ses affaires intérieures. Il avait la haute main sur l'enseignement religieux primaire et sur les actes de l'Etat civil. Bismarck mit tout en œuvre pour lui arracher une à une toutes ces prérogatives consacrées par la loi.

La question de l'Infaillibilité pontificale donna le signal du combat. Certains professeurs de Collèges et d'Universités, entre autres le Dr Wollmann et le professeur Michelis, qui refusèrent de reconnaître le dogme nouvellement proclamé, furent excommuniés par les évêques, mais soutenus par le gouvernement. Parfois le clergé attaqua le ministre en chaire et s'éleva contre les Vieux-Catholiques ouvertement hostiles aux décisions du dernier Concile.

Bismarck laïcisa alors l'inspection des écoles primaires; dans les collèges, il remplaça les professeurs de Religion — fonction réservée alors à des prêtres à la fois aumôniers et catéchistes — par des laïques nullement agréés par l'autorité épiscopale. Il fit voter une loi d'expulsion contre les Jésuites et les Ordres censés affiliés aux Jésuites, tels que les Lazaristes, les Rédemptoristes, les Pères du Saint-Esprit, etc... Enfin l'ambassade auprès du Saint-Siège fut supprimée.

En 1873, 1874, 1875, le Parlement vota successivement les *lois de Mai*. Ces lois supprimaient les petits séminaires, exigeaient de tout prêtre trois ans de présence dans une Université et soumettaient à l'approbation gouvernementale les nominations ecclésiastiques.

L'introduction du mariage civil (1874), l'état civil obligatoire, l'abolition des articles de la Constitution de 1850 favorables à l'Eglise, complétèrent les lois de Mai.

Pour s'être élevés contre cette nouvelle législation, plusieurs évêques furent traduits devant les tribunaux, condamnés à l'amende et à la prison. Ce fut le cas de l'archevêque de Gnesen-Posen, Mgr Ledochowski (7 février 1874), de Mgr Eberhard, évêque de Trèves (6 mars), de Mgr Melchers, archevêque de Cologne (31 mars) et de quelques autres.

Durant cette période de crise aiguë du Kulturkampf, les évêques, les membres du Centre et les catholiques allemands recevaient des lettres d'adhésion et de chaleureux encouragements de toutes les parties du monde. D'autre part, des attentats commis contre l'empereur Guillaume I^{er}, en particulier celui du 2 juin 1878, étaient un avertissement pour les gouvernants et devaient leur conseiller de ne pas affaiblir davantage, de ne pas paralyser entièrement dans son action l'une des plus grandes forces conservatrices qui soit au monde, l'Eglise catholique. Enfin, les nécessités de la politique intérieure, les réformes économiques qu'il projetait, obligèrent Bismarck à faire des concessions aux catholiques.

L'avènement de Léon XIII en 1878 lui facilita cette évolution. L'arbitrage pontifical sollicité, en 1883, par Bismarck, au moment de l'affaire des Carolines, scella la réconciliation définitive entre la Papauté et l'Allemagne.

Pendant ces douze années de Kulturkampf, le Chancelier allemand avait eu à compter, au Reichstag, avec de rudes lutteurs. Les députés du Centre, de Mallinckrodt, de Ketteler, Auguste et Pierre Reichensperger et surtout Windthorst, firent preuve d'autant de talent que de dévouement à l'Eglise. A ces vaillants champions du droit et de la liberté, en communauté de foi et d'aspirations, sinon toujours de tactique, avec le pape et les

évêques, reviennent, dans une large mesure, le mérite et les honneurs de la victoire.

Louis Windthorst était né à Kaldendorf, près d'Osnabrück, en 1812. D'abord membre de la seconde Chambre hanovrienne, il devint ministre de la Justice. Après l'annexion du Hanovre à la Prusse, il siégea au Reichstag de l'Allemagne du Nord et bientôt fut acclamé comme le chef incontesté du Centre catholique.

Weber avait fait la connaissance de Windthorst à Berlin, pendant l'hiver de 1867. Dès lors, ils restèrent intimement liés.

Weber savait apprécier en lui un caractère à la fois souple et inflexible, l'orateur incisif à la logique lumineuse, le tacticien parlementaire hors ligne, le négociateur avisé. Dans plusieurs lettres de notre poète, datées de Berlin et adressées à son ami de Haxthausen ou à d'autres personnes, il est question de Windthorst, de son beau talent et des éclatants services qu'il rendait à la cause catholique.

Lorsque le grand orateur mourut à Berlin, le 14 mars 1891, Weber éprouva une peine très vive de la disparition de cet homme qui allait laisser un grand vide dans son parti et dans le cercle de ses amis. Il composa quelques vers de circonstance pour rendre hommage aux brillantes qualités, aux sentiments de foi profonde de celui qui s'en est allé emportant avec lui la reconnaissance et l'admiration des siens. Il conjure ses amis de serrer leurs rangs, de se tendre la main auprès de la tombe du chef disparu, de lui rester fidèles, de rester fidèles à la cause sainte à laquelle Windthorst consacra sa vie.

Weber, peu orateur, n'intervint guère personnellement pendant les longues luttes qu'eut à soutenir son parti dans la douloureuse période du Kulturkampf.

Soldat discipliné, il votait avec ses chefs et s'éleva ainsi contre toutes les propositions, contre toutes les lois restrictives de la liberté des catholiques.

Il souffrait profondément de ces déchirements qui se produisaient entre citoyens d'un même pays, d'un pays pour lequel il avait tant souhaité l'unité et la grandeur. Il appelait le Kulturkampf *un malheur national* (ein nationales Unglück).

Certes, Weber n'était pas un intransigeant. C'était un esprit largement ouvert et un cœur toujours accueillant; il était disposé à s'entendre avec tous les gens de bien.

.....die Zeloten liebe ich nicht,
Ich liebe nur die Guten.
(*Herbstblätter*, den Scheinheiligen.)

Notre poète ne pouvait s'expliquer ces dissensions profondes, cette guerre haineuse, entre ceux qui se proclament les disciples du Christ. Il semble avoir prévu ces années de discordes dès la guerre avec l'Autriche ; quelque temps après, ses sombres pressentiments se dessinent plus nettement, comme en fait foi une lettre adressée le 19 décembre 1869 à Guido de Haxthausen.

« On dirait que nous sommes en plein dans l'ère de l'Antéchrist. La rage contre toute croyance positive, surtout contre la foi catholique, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Il y a des contagions de l'âme qui sont plus funestes et qui se propagent plus vite que les contagions qui menacent notre corps... Que Dieu vienne en aide aux siens !... Nous allons cesser d'être un peuple chrétien ! »

La pensée de l'Antéchrist symbolisant actuellement la soif immodérée des richesses et des plaisirs, l'invasion du naturalisme à la place des anciennes croyances, forme

également l'idée maîtresse de la pièce intitulée l'*Antéchrist* :

« Pourquoi tardes-tu à venir, Antéchrist, alors que le monde entier est affamé d'or? Donne-lui ton or, et le monde se livrera à toi... Si le Christ revenait maintenant sur la terre, plus d'un drôle trahirait le Fils de Dieu pour moins de trente pièces d'argent ! »

Was zögerst du zu kommen, Antichrist,
Da alle Welt nach Gold so hungrig ist?....
Gib ihr dein Gold, die Welt ergibt sich dir..
Und wenn der Heiland jetzt auf Erden ginge,
Verriete mancher Bube Gottes Sohn
Für weniger als dreissig Silberlinge !
(*Gedichte, Antichrist.*)

A l'époque même du Kulturkampf, entre deux de ces séances du Reichstag, auxquelles les membres du Centre, désormais unis par la commune épreuve étaient des plus assidus, Weber composait quelques épigrammes parfois assez mordantes, mais qui, il faut l'avouer, au point de vue poétique, n'ajoutent guère à sa gloire. Du moins, elles reflètent sincèrement et sa tristesse pour le présent, et ses angoisses pour l'avenir.

Le poète gémit de voir les églises désertes, l'herbe croître devant leurs portes, la poussière s'accumuler dans la chaire chrétienne devenue muette. Un souffle de libre pensée pénètre jusque dans les écoles d'enfants, tandis que l'épicurisme envahit les masses et semble justifier l'origine simienne de l'homme.

Vor unsern Kirchen grünt das Gras !
(*Gedichte, Mahnung.*)

Ein Freigeist faucht in der Kinderschule,
Dick liegt der Staub auf dem Kirchenstuhle.
(*Gedichte, Schwere Zeit.*)

Vertierter wird die Welt mit jedem Tag...
 Der Satz von unserer Affendeszendenz
 Bewährt sich jetzt durch seine Konsequenz.
 (*Gedichte*, Immer rückwärts.)

Weber s'est élevé avec indignation contre l'expulsion des religieux, ces malfaiteurs d'une catégorie toute spéciale, dont les prières, dont le silence même paraissaient dangereux à l'Etat. On les chasse, tandis que les banquiers véreux, les équarisseurs, les femmes galantes restent dans le pays..

L'Eglise est une haute école de morale ; c'est le grain de senevé de l'Evangile devenu un grand arbre. On veut cueillir les fruits qui mûrissent sur cet arbre, on ne peut s'en passer, et pourtant on s'y attaque avec la pioche et la scie.

Fort aus dem Lande die stillen Beter,
 Die Staatsgefährlichen Übeltäter ;
 Die Gründer, die Schinder, die Buhlerinnen,
 Die bleiben drinnen !
 (*Gedichte*, Musterwirtschaft.)

Ihr seid der Frucht benötigt und begehrllich,
 Und hackt und sägt am Baum, auf dem sie reift.
 (*Gedichte*, Baum und Frucht.)

Que de ruines matérielles, que de ruines morales amoncelées depuis le commencement de ces hostilités ! Les mâles et nobles vertus de la race risquent de bientôt disparaître. La loyauté allemande n'est plus inviolée et la simplicité du cœur elle-même a été bannie du pays par le Kulturkampf. Mais le poète ne désespère pas de l'avenir de sa patrie C'est en vain que les impies tentent de renverser Dieu de son trône. Ils peuvent proférer leurs blasphèmes : leurs petits-fils reviendront prier dans la Basilique de Saint-Pierre.

Krank ward indess die deutsche Treu'...
Zuletzt ward die Gemütlichkeit
Uns vom Kulturkampf ausgetrieben.
(*Gedichte, Was blieb übrig.*)

Wähnt ihr Gott vom Thron zu stürzen?....
Flucht nur, eure Enkel beten
In Sankt Peters Dome wieder.
(*Gedichte, Gott und Götter.*)

Après cette période si triste et si agitée du Kulturkampf, Weber put enfin saluer avec joie la fin des hostilités religieuses et chanter au fond de son cœur un hymne triomphal à la Concorde et à la Paix. Ses biographies ne relatent depuis cette époque aucun événement politique auquel il ait été directement mêlé. Pourtant Weber continua, presque jusqu'à sa mort, à remplir sa tâche de député, puisqu'il ne résigna son mandat que pendant l'automne de 1893.

Le 14 janvier 1887, les membres du Centre avaient voulu fêter solennellement, dans un banquet populaire, les vingt-cinq années de présence de Weber dans les rangs des députés catholiques. A cette réunion, le député Alfred Hüffer prit la parole et, au cours d'une allocution émue, il rendit hautement hommage au vénérable jubilaire.

« Quant à nous qui, avec bonheur et fierté, te comptons parmi les nôtres, avant tout, nous aimons et nous vénérons dans le poète éminemment doué, l'homme noble, généreux, dévoué, l'ami fidèle et éprouvé, membre de notre parti politique... »

Eloge mérité et précieux couronnement d'une existence parlementaire sans reproche.

Mais depuis 1878, l'épopée de *Treize-Tilleuls* a paru. L'œuvre poétique du député du Centre, généralement

accueillie avec faveur en Allemagne, excite l'enthousiasme des catholiques. Le poète, naguère encore à peu près ignoré, désormais célèbre et partout fêté, va maintenant passer au premier plan.



DEUXIÈME PARTIE

Le Poète

DEUXIÈME PARTIE

Le Poète

CHAPITRE PREMIER

La formation littéraire

Le développement et l'évolution du talent poétique de Weber ne fut pas l'œuvre de quelques années. Sa formation littéraire, commencée au gymnase, devait durer presque toute sa vie, puisque c'est seulement en plein âge mûr, presque au seuil de la vieillesse qu'il a composé *Treize-Tilleuls*, épopée dans laquelle le littérateur et le poète se révèlent plus pleinement à nous.

Au gymnase de Paderborn, le directeur Henri Gundolf, exerça sur le jeune Frédéric une profonde influence. Dans l'explication des textes grecs, latins ou allemands, ce professeur à la longue expérience réussissait à intéresser ses élèves. Son commentaire ne se réduisait pas à une sèche interprétation philologique ; mais il savait, par d'heureuses digressions, par une réminiscence arrivant à propos, par des remarques judicieuses sur la beauté des périodes ou l'harmonie des vers, faire goûter les textes qu'il expliquait.

Non seulement il s'entendait à situer le passage dans l'ensemble de l'œuvre, montrant qu'il était comme un chaînon de la trame tissée artistiquement par l'auteur, mais encore l'habile humaniste présentait cet extrait comme reflétant la vie, les mœurs des individus, les grands événements de l'époque.

Par là, son enseignement toujours sûr devenait très vivant, et le maître laissa dans l'esprit de l'élève un souvenir ineffaçable.

Certains jours, le poète parvenu à l'âge d'homme, se plaisait à se remémorer les classiques étudiés au gymnase. Les héros d'Homère, les Péans et les Dithyrambes de Pindare, les personnages si nobles et si vrais de Sophocle, comme aussi la verve du bon Horace le hantaient encore après bien des années :

Dem Lied Homers lauscht' ich im Frühlingsalter...

Den Sprüchen gern, die Flaccus Mund entflossen.

(*Herbstblätter*, Ein Sonett.)

Comme tout élève d'Humanités qui connaît les égards qu'il doit à la Muse, Weber, timidement d'abord, avec plus d'assurance ensuite, composa alors ses premiers vers. Sans doute, ces juvéniles essais de poésie sont encore hésitants, malhabiles, ils abondent en lieux communs, la note personnelle y fait presque totalement défaut, ce sont des vers comme en composent les bons élèves de nos collèges, des vers qui ne révèlent pas encore un maître, mais qui fournissent déjà une précieuse indication.

Bien que Weber ne jugeât pas ces poésies dignes de figurer dans ses recueils imprimés, les *Gedichte* ou les *Herbstblätter* [Poésies, Feuilles d'automne] nous croyons intéressant de reproduire la pièce suivante.

« Dors ton doux sommeil dans le sein de l'hiver ! Le

vent du Nord bat des ailes au-dessus des bosquets et des guérets, pendant que tu te reposes, ô divine Nature !

« Le silence enveloppe et les bois et les ruisseaux des prairies ; l'étang paisible sommeille sous son vêtement funèbre ; les petites fleurs, les blanches et les rouges, toutes elles sont mortes ! (Chant d'hiver).

Peu à peu, le goût de Weber se forme et, tout d'abord, ses préférences semblent aller au style noble, imagé et parfois grandiloquent de Schiller.

Ainsi, cette pièce : « La séduction du Chant », est comme un écho de la poésie de Schiller : « La puissance du Chant. »

« Lorsque, avec un bruit formidable de tonnerre s'écroula le trône d'or de Saturne et que tous les dieux morts s'enfuirent de cette triste terre, toi seule tu nous es restée, déesse au regard serein, toi qui par la puissance des chants sublimes nous fais éprouver de la joie au milieu même de la douleur...

« Heureux celui que la faveur céleste a gratifié de l'art du Chant ! Ses sentiers sont embellis par des plaisirs délicieux, ses palmes ne se flétriront jamais ! » (Gesangeszauber.)

A l'encontre de la plupart des élèves, le jeune Weber ne se livrait pas à ses inspirations poétiques en cachette, dissimulant entre les pages hospitalières d'un dictionnaire ses premières rimes. Non, ses maîtres n'ignoraient pas l'attrait qui portait Frédéric vers la poésie ; eux-mêmes encourageaient ses essais. Sans prévoir assurément le succès futur de celui qui écrira plus tard *Treize Tilleuls*, déjà ils lui reconnaissent des dispositions évidentes et ils se gardent d'entraver son essor poétique. Ils se plaisent à saluer en lui comme le poète officiel du gymnase.

Sur l'invitation de l'un de ses professeurs, Ahlmayer, Weber compose et déclame ensuite devant ses condisciples une poésie allégorique : « Les plaintes de Thuis-kona. » Le sujet est emprunté au passé germanique. Thuis-kona, la fougueuse poétesse à l'âme guerrière, gémit sur la dévastation sacrilège du bois sacré des Bardes.

Peu familiarisé encore avec les choses du passé, l'auteur du poème trahit ici son inexpérience, surtout en fait de couleur locale. Aussi, Weber, comme embarrassé d'une héroïne qui est pour lui une illustre inconnue, la quitte-t-il bien vite et, prenant prétexte des Bardes, représentants de la poésie primitive, il célèbre avec enthousiasme les maîtres de la poésie allemande : Klopstock, Schiller, Goethe. Le nom de Thuis-kona et plusieurs détails de cette pièce nous permettent de constater que Klopstock fut un des maîtres de la jeunesse du poète. Visiblement il s'est inspiré ici de l'ode *Thuiskon* (1774). La dernière strophe rend témoignage qu'il goûte désormais aussi la poésie si limpide, si vraie, si humaine de Goethe.

« Les Esprits célèbres accordèrent leur lyre aussitôt que Klopstock entonna son hymne au Rédempteur. Les Séraphins écoutèrent en silence ce chant de fête quand retentit la parole du voyant sacré. Par centaines, ils suivirent ses pas audacieux ; et la vie et la joie reparurent dans le bois sacré, les Bardes édifièrent des huttes de chêne, l'âge d'or était revenu !

Himmlische besaiteten die Leier,
 Als er [Klopstock] die Erlösungshymne sang,
 Und Seraphen lauschten still der Feier,
 Wenn des heil'gen Sehers Stimme klang.
 Hundert folgten seinen kühnen Schritten,
 Und lebendig ward's im frohen Hain,
 Und die Barden bauten Eichenhütten,
 Und die goldnen Tage zogen ein !

« Voici que deux personnages auréolés de lumière s'avancent, le luth en main. Leur chant exerce un attrait profond et irrésistible, les cœurs se réchauffent et battent bien fort. Des aspirations vers l'Infini, qu'il cherche à exprimer, voilent le regard de l'un d'entre eux (Schiller) et dilatent son âme. Ses accords puissants soulèvent vers le Ciel ce monde où règnent les ténèbres.

« Les chants du second (Goethe), tels de doux murmures, portés sur les ailes d'or des joies les plus tendres, descendent du Ciel sur la terre. Sa sage sérénité relève les âmes...

« Et leur chant à tous deux ne cessera jamais de retentir !

Aber zwei gekrönte Lichtgestalten
Schreiten her, die Laute in dem Arm,
Und des Liedes tiefste Zauber walten,
Und der Busen schlägt so hoch, so warm !
Ein unendlich, namenloses Sehnen
Trübt des einen Blick, und schwellt sein Herz.
Und er trägt auf allgewalt'gen Tönen
Dieses Reich der Schatten himmelwärts...

Und des andern zarte Flüsterlieder
Ziehn mit goldnen Fittichen der Lust
Sanft den Himmel zu der Erde nieder ;
Seine helle Weisheit hebt die Brust...

Und ihr Lied verklingt auf ewig nie !

(Thuiskonas Klage.)

Quelques condisciples de Weber, eux aussi, s'essayaient à rimer, et déjà ils avaient pleine confiance dans le jugement impartial du jeune Aristarque.

L'un des plus intimes amis du poète, Rodolphe Rochs, neveu et fils adoptif de Louise Hensel, avait composé une ballade intitulée *Augusta*. L'héroïne malheureuse du poème se livre à des accès de désespoir d'un tragi-

comique assez banal : « Enfer, viens, car ce poignard va me tuer. C'est dans l'enfer que fleurira pour moi la félicité, c'est là que s'enflammera un nouvel amour. Enfer, enfer, viens, je suis prête ! »

Weber se montra impitoyable pour « l'infortunée » Augusta. Il écrivit au-dessous du manuscrit : « Il était une fois un animal qui avait un corps d'éléphant, un cou de cygne et une tête de grenouille... Ce monstre avait nom : Augusta ! »

Ajoutons que cette critique peu tendre n'altéra d'aucune façon l'amitié des deux jeunes gens. L'auteur de la ballade ajouta lui-même à la suite de l'appréciation moins qu'indulgente de son ami : « Vu... et approuvé, après un plus mûr examen. »

En dehors des heures de classes, le jeune Weber lisait beaucoup et il lisait avec la préoccupation de tirer profit, plus tard, de ses lectures. De fait, son heureuse mémoire lui permettait de retenir par cœur des passages entiers des ouvrages qui lui plaisaient. Ses livres préférés, c'était alors, outre les œuvres de Goethe et de Schiller, les fables de Gellert, les poésies de Bürger, celles de G. Schlegel, les drames de Körner, et surtout les œuvres pleines de verve satirique de Hans Sachs. D'autres fois, son imagination se délectait dans les traductions allemandes des romans de Walter Scott : *Ivanhoë*, *Quentin Durward*, *Waverley*, *l'Antiquaire*. Ce qui plaisait au futur poète du passé saxon, dans les ouvrages du grand romancier anglais, c'était principalement l'évocation très vivante du moyen âge et de l'époque fameuse de la chevalerie. Nul doute qu'en décrivant plus tard le château de *Habichtshof*, dans *Treize-Tilleuls*, Weber n'ait tout naturellement songé aux vieux manoirs féodaux si merveilleusement dépeints par le châtelain d'Abbotsford.

Quelques années après, à l'Université de Greifswald, les dispositions de Weber pour la poésie et son érudition lui conquièrent l'admiration de son ami Guillaume Danneil. Dans deux lettres adressées à son père, Danneil ne peut s'empêcher de vanter, avec cet enthousiasme propre à la jeunesse, les mérites littéraires de son camarade d'Université.

« A Pâques sont arrivés (à l'Université) un grand nombre d'étudiants westphaliens. Le plus intéressant, le plus cultivé est, sans conteste, Weber, un vrai poète... Il ne compose des poésies qu'à de rares intervalles, seulement quand ses sentiments les lui inspirent et alors encore, elles sont courtes, mais de réelle valeur... Il a lu presque tous les classiques ; il est très versé dans l'histoire de la littérature et comprend parfaitement le latin, le grec et le français. » (Lettre du 30 mai 1834).

«...D'autres fois, nous avançons jusqu'à Eldena pour gravir les ruines et contempler, de là, l'immensité de la mer. Un jour que Weber avait sur lui une petite poésie, je lui demandai s'il en possédait d'autres. Après bien des circonlocutions, il avoua finalement que oui, et le matin suivant, il lui a fallu me les apporter. Je les ai toutes copiées... J'en joins seulement quelques-unes à ma lettre... J'ai rougi de ne pas connaître les œuvres de nos poètes allemands qu'il était à même de réciter par cœur et je me suis efforcé de le prendre pour modèle.

« Il a acheté Shakespeare, traduit par Schlegel et Tieck, et moi Schiller et Mathisson ; nous en avons expliqué ensemble les passages obscurs. Heures délicieuses et fort utiles à la fois pour l'esprit et pour le cœur ! » (Lettre du 22 août 1834).

Pendant son séjour à Greifswald, Weber suivit les cours de métrique et d'esthétique de J. Erichson. Tou-

tefois, il retira peu de profit des leçons de ce professeur qui aimait à étaler devant ses élèves son fatras de pédantisme ennuyeux. Les premières poésies que le jeune étudiant composa alors dénotent l'influence de classiques de second ordre, déjà moins éloignés du romantisme, tels que Hölty et Matthisson.

Dans Hölty, Weber admire une certaine exubérance juvénile unie à une résignation mélancolique.

L'ami de Voss composa de délicieuses chansons aux fraîches images et au rythme sonore ; mais il semble tout préoccupé, comme Weber à cette époque, de la pensée d'une mort prochaine.

« Sur moi aussi, ô délices ! sur moi aussi la jeune fille versera des pleurs. Avec reconnaissance, elle baisera ma tendre chanson, la pressera contre sa poitrine et dira en soupirant : « O noble jeune homme, pourquoi la tombe s'est-elle si tôt fermée sur toi ! » (Ode à Voss.)

A Matthisson, Weber emprunte certains traits de ses descriptions d'aurores, de crépuscules, de printemps ou d'automne. Dans les *Herbstblätter* et surtout dans les *Gedichte* nous relevons, en effet, bon nombre de poésies ayant pour thèmes les saisons, les mois et les jours :

Frühlingsfreude (La joie du printemps) ; Frühlings-trauer (La tristesse du printemps) ; Früher Lenz (Printemps hâtif) ; Frühlingsjubiläum (L'Allégresse du printemps) ; Frühlingsklage (La plainte du printemps) ; Im Lenz (Au printemps) ; Frühlingsnacht (Nuit de printemps) ; Sommerabend (Soir d'été) ; Im Juni (En juin) ; Herbstabend (Soir d'automne) ; Herbst (L'automne) ; Im Herbst (En automne) ; Im November (En novembre) ; Schon Winter (Déjà l'hiver) ; Abend (Le soir) ; Fastnacht und Aschermittwoch (Mardi gras et mercredi des Cendres).

Vers la fin de ses années d'études médicales, Weber lut, non sans plaisir, les poètes de la jeune Allemagne : Boerne, Laube, Gutzkow et Henri Heine. Une foule de poètes sans grand talent, jaloux des lauriers de Heine, s'essayaient alors d'imiter celui qu'ils proclamaient leur dieu. Les gazettes de l'époque étaient remplies de leurs fadaïses et de leurs épigrammes où ils maniaient lourdement une ironie méchante. Pour Freytag, ces gens-là ressemblent à ces pommes de terre lourdes et mal venues qui boursofflent seulement le ventre.

Weber, à son tour, publia, dans une feuille berlinoise, quelques poésies où il parodiait de façon amusante ces poètes, plagiaires prétentieux et sans art, qui déclaraient vouloir sauver la poésie allemande.

Les comparant ailleurs aux grands classiques que ces jeunes poètes traitaient avec mépris, il déclare que leur poésie sans inspiration, de forme imprécise et faite de clinquant, lui produit l'effet d'un jouet de Nuremberg. « Jene Dichtung sieht aus wie ein Nürnberger Kinderspielzeug. »

Une légende de la Mer Baltique (Ostseesage), composée vers la même époque trahit encore l'influence de Schiller et de Goethe sur notre poète.

En progrès sur ses compositions antérieures, Weber établit un contraste saisissant entre le calme profond qui règne, par une nuit étoilée et à la clarté de la lune, dans le port, sur le pont des navires, et les vagues grises qui déferlent au large en chantant leurs sauvages mélodies. La grande voix des flots rappelle les temps héroïques de jadis, lorsque le Viking, porté sur son dragon ailé plus rapide que la flèche, répandait la terreur dans le pays des Goths. Elle évoque Sigurd, le tueur de serpents et les héros des Nibelungen. Elle parle enfin des

Sirènes, à la voix perfide et enchanteresse qui, un jour, attirèrent au fond des abîmes le petit pâtre aux boucles blondes :

.....Meerjungfrauen
Die in ihre stillen Tiefen
Einst den blonden Fischerknaben
Schmeichlerisch herunterriefen.

Nous retrouvons, dans cette dernière strophe, comme une allusion à la chanson du garçon pêcheur, placée au début de *Guillaume Tell* : « Une voix s'élève du fond des abîmes : Cher enfant, tu m'appartiens ; j'attire le dormeur et je l'entraîne au fond des eaux. » (G. Tell, Acte I, scène 1). Ce couplet pourrait aussi être un souvenir de la ballade de Goethe, *der Fischer*, car il rappelle ces vers :

Aus dem bewegten Wasser rauscht
Ein feuchtes Weib hervor.
Sie sang zu ihm, sie sprach zu ihm...
Halb zog sie ihn, halb sank er hin .
Und ward nicht mehr geseh'n.

(Goethe, *der Fischer*.)

Nous avons vu, jusqu'à présent, Weber goûter les beautés des classiques allemands, s'inspirer de leurs œuvres et, au besoin prendre leur défense. Toutefois, notre poète n'avait rien des merveilleuses qualités de psychologue d'un Goethe ni de la puissance d'évocation d'un Schiller. Peu à peu, par tempérament, par conviction religieuse, à la suite de nouvelles lectures et de ses travaux sur le moyen âge, plus encore qu'en raison de la vogue dont les romantiques jouissent alors, Weber va cesser de chercher ses modèles auprès des auteurs classiques et, dorénavant, il les trouvera dans le romantisme.

Les classiques allemands avaient, pour la plupart, évoqué dans leurs œuvres l'antiquité grecque ou latine ; ils s'étaient surtout attachés à analyser des caractères et à mettre en lumière le conflit des passions.

Le romantisme dépeint généralement des impressions passagères , des aspirations plus ou moins vagues. S'inspirant du moyen âge et de préférence du moyen âge allemand, il ramène l'attention vers les vieilles épopées germaniques, vers les *Lieder* ou les *Sprüche* des Minnesinger. Il comprend le charme naïf des contes et des chants populaires d'autrefois et, comme conséquence, il encourage les travaux d'érudition, de traductions, de commentaires.

L'école romantique, tout en manifestant des tendances au mysticisme, aux élans parfois imprécis de l'âme vers l'idéal, remet en honneur dans la poésie et la littérature les sujets chrétiens, depuis longtemps passés de mode. Bien plus, elle ne cache point sa sympathie pour le catholicisme et détermine ainsi des conversions.

Sous l'influence du romantisme, des poètes et des écrivains comme Frédéric Schlegel, Brentano, Zacharie Werner, Louise Hensel ; des hommes de science ou d'étude tels que l'esthéticien Rumohr, l'économiste Adam Müller ; des artistes ainsi que les deux Veit, Overbeck et les deux Schadow ; des hommes d'Etat de la valeur de Platner et d'Edouard de Schenk ; des publicistes comme Jarcke ; des princes même, tels Frédéric de Hesse-Darmstadt et Adolphe de Mecklembourg-Schwerin, abandonnent le protestantisme ou renoncent à l'indifférentisme religieux pour devenir catholiques.

Enfin, les romantiques cherchent une langue harmonieuse et belle, ils visent au tour ingénieux, au mot à effet, à la richesse des rimes.

Chez Weber, nous retrouvons la plupart de ces traits généraux qui caractérisent le romantisme allemand : admiration pour le moyen âge, prédilection pour la poésie populaire et les vieilles légendes, attrait pour les littératures septentrionales dont il traduira plusieurs ouvrages, inspiration religieuse puisée dans la foi catholique, et parfois, imitation de quelques romantiques dans la recherche de la forme.

Au gymnase, Weber manifestait déjà un goût très prononcé pour l'histoire de son pays. La conquête de la Germanie par les légions romaines, l'invasion des Barbares, les expéditions de Charlemagne et les hauts faits de Witikind, les rivalités politiques et les luttes religieuses du moyen âge, la politique habile du grand Frédéric, voilà les sujets qui l'intéressaient le plus.

La ville de Paderborn elle-même, avec son cachet médiéval, avec les souvenirs historiques qu'elle évoquait, contribua grandement à porter l'esprit de Weber vers les choses du passé.

Au temps des Romains, tout près de Paderborn, le *Castellum Aliso*, situé sur la Lippe, joua un rôle important dans leurs guerres avec les Saxons.

A l'époque des Carolingiens, c'est aux environs de Paderborn que les Saxons vaincus durent déposer les armes devant les Francs de Charlemagne. C'est dans les eaux de la Lippe et de la Pader qu'ils reçurent le baptême. C'est à Paderborn même que le nouvel empereur d'Occident tint plusieurs assemblées plénières auxquelles assistèrent les grands chefs de la Saxe et qu'il rédigea la Charte du pays, *Capitula Saxonix*. En 799, le pape Léon III vint, en personne, dans l'antique cité, implorer le secours du grand empereur contre la noblesse de Rome qui s'était révoltée. A la suite de cette heureuse inter-

vention, le Souverain Pontife devait couronner Charlemagne empereur d'Occident, le jour de Noël de l'an 800.

C'est là, enfin, que Hathumar, le premier évêque des provinces nouvellement conquises à la religion chrétienne établit son siège épiscopal, envoyant partout des apôtres de l'Evangile, fondant des monastères qui, à l'exemple de l'abbaye de Corvey, devenue dans l'épopée de Weber celle de Treize-Tilleuls, devaient répandre dans toute la contrée, avec la foi au Christ-Sauveur, un magnifique rayonnement de civilisation et de culture intellectuelle.

Ces souvenirs attachés à l'ancienne cité des rives de la Pader, firent une profonde impression sur le jeune homme et développèrent cette curiosité innée en lui pour l'histoire, la langue, les usages de l'époque saxonne et des siècles du moyen âge.

Après son examen de Maturité, pendant un séjour au foyer familial exigé par le mauvais état de sa santé, et surtout durant ses années d'Université, Weber trouvait un réel plaisir aux épopées et aux poésies populaires du moyen âge. Il lisait et relisait dans le texte original : *Heliand*, ou le récit des actions du Sauveur, consolateur des pauvres et des opprimés ; les *Nibelungen* qui racontent l'histoire du Trésor fatal qui passe de main en main et porte malheur à tous ceux qui le possèdent ; les aventures de *Gudrun*, semblables à un conte de fées, où les sentiments d'humanité et de courtoisie se mêlent discrètement à la fureur guerrière ; *Tristan*, de Gotfrit de Strasbourg, dont le héros boit un philtre magique qui l'oblige à avoir avec Iseult « vie et mort communes », Le *Parzival*, de Wolfram d'Eschenbach, où sont narrés la légende mystique du Graal et les exploits de Parzival pour posséder la coupe sacrée dont le Christ se servit

•

pendant la Cène; enfin et surtout les œuvres de Walther de la Vogelweide.

Au début, pour se guider dans l'étude du moyen haut-allemand, ses instruments de travail avaient été des plus modestes puisqu'ils consistaient presque exclusivement dans la Chrestomathie de Budde. Mais, pendant son séjour à Breslau, il consulta des ouvrages plus importants : la Grammaire allemande et la Mythologie de Grimm, l'Edda et la Mythologie de Simrock. Ses lectures d'auteurs de moyen âge et les travaux personnels qu'il leur consacra lui seront particulièrement utiles, un jour, pour la composition de *Treize-Tilleuls*.

Plus tard et durant toute sa vie, Weber ne cessera de s'intéresser à la littérature allemande du moyen âge. Les tendances manifestées, pendant la première moitié du xix^e siècle par la philologie et l'exemple donné par l'école critique de Lachmann, ne rencontrèrent pas l'approbation de Weber. On prétendait réserver aux seuls savants l'étude et l'intelligence des chefs-d'œuvre de l'époque médiévale.

Notre poète était plutôt de l'opinion de J. Grimm et d'Uhland. Le peuple a le droit de s'initier à ces poèmes écrits pour lui ; il est à même d'y trouver des jouissances. Bien plus, c'est pour tout Allemand un devoir patriotique de connaître ces documents anciens, témoins d'un glorieux passé, qui racontent simplement les croyances, les usages des ancêtres, les luttes qu'ils eurent à soutenir pour défendre la patrie allemande.

A leur lecture, on ne se sent plus isolé dans un siècle de réalisme. L'idéal de quelques-uns de ces héros, idéal parfois chimérique, élève et ennoblit l'âme; on se prend à rêver d'un tel passé et on éprouve soi-même le besoin de devenir meilleur.

Ce fut avec enthousiasme que Weber salua la campagne menée par le journal catholique, la *Germania*, dès l'année 1856, pour faire connaître au peuple les poètes d'autrefois. L'un de ses plus chers désirs fut satisfait, lorsque, en 1864, la librairie Brockhaus, de Leipzig, songea à éditer les « Classiques allemands du moyen âge ». Les poésies de Walther de la Vogelweide furent publiées les premières. A Franz Pfeiffer, à Karl Bartsch et à E. Bezzenberger, revint l'honneur de cette entreprise littéraire et patriotique.

Bezzenberger était l'ami de Weber qui l'avait rencontré pour la première fois à Lippspringe. Depuis, ils s'étaient revus souvent, soit à Lippspringe, soit à Thienhausen, et ensemble ils avaient maintes fois causé de ces auteurs du moyen âge, longtemps trop négligés.

En 1872, Bezzenberger dédia à Weber *Le livre de la Sagesse* (*Bescheidenheit*), de Freidank, qu'il venait de publier.

C'est un recueil de maximes, de proverbes, d'épigrammes et même de fables, qui traite les questions les plus diverses de la morale, de la politique et de la religion.

Dans ses attaques, Freidank ne ménage personne. Les princes ont tout conquis par la force. S'ils pouvaient mettre un droit sur le soleil, sur le vent et sur la pluie, ils nous les feraient acheter. Ils ont pourtant même vermine que le pauvre !

Le clergé n'est pas non plus à l'abri de ses invectives. « Dieu confia ses brebis à saint Pierre pour les garder, et non pour les tondre... Peu importe à la cour de Rome par qui la brebis est tondue, pourvu que la laine lui revienne ». (Traduction Bossert). Le poète a sans doute en vue ici quelque acte de simonie, faute toujours grave et condamnée par différents conciles. Ajoutons qu'à

l'époque de Freidank, il n'est pas rare de voir des poètes, bons chrétiens par ailleurs, lancer quelques pointes contre la Cour de Rome.

De fait, malgré ses diatribes, Freidank n'est pas un incrédule. Peut-être a-t-il eu des doutes sur certaines vérités de la religion ; mais, en définitive, il garda la foi. Ainsi, après avoir déclaré comprendre difficilement le rôle du démon ici-bas et s'être demandé si le nombre des élus est vraiment aussi petit qu'on veut bien le dire, il ajoute : « Qui veut savoir cela, désire trop savoir ; le plus sûr est d'observer les commandements de Dieu. »

Weber avait lui-même commencé une traduction du *Livre de la Sagesse*, comme en témoigne un fragment de 88 vers retrouvé dans ses manuscrits, après sa mort. Cette sorte de scepticisme qui enveloppe la poésie de Freidank fut-elle cause que notre poète, croyant et respectueux du principe d'autorité, abandonna l'œuvre commencée ? On ne sait. Plus probablement il a dû renoncer à son projet de traduction parce qu'il était plus fortement attiré par Walther de la Vogelweide.

Déjà, dans une de ses poésies de jeunesse, composée en 1837, il proclame son admiration pour le poète qui mérite une place à part dans le groupe des *Minnesinger*, et il lui associe son plus fidèle disciple, Louis Uhland.

« Aucune bouche n'a jamais chanté comme une bouche allemande, aucun accent étranger n'a jamais pénétré aussi profondément dans les cœurs. Pourtant, parmi ces chantres, deux me sont familiers et chers ; eux surtout m'ont plu par leurs chants qui viennent du cœur.

« L'un est jeune, l'autre vieux ; ils sont célèbres sur la terre allemande. L'un est Maître Walther...

« Dans le cloître du couvent de Wurzburg, il repose

depuis longtemps... Mais, des marches de sa tombe, il ressuscite rajeuni.

« C'est un héraut des temps passés qui chante encore aujourd'hui. Les cordes de sa lyre nous émeuvent jusqu'au fond de l'âme. Walther porte le titre de *Maître* au royaume des cieux, tandis qu'Uhland est ainsi appelé dans la patrie allemande ! » (*Herbstblätter*, Zwei Sängers.)

Weber témoignera encore son admiration pour l'illustre Minnesinger du XIII^e siècle en le traduisant. Souvent aussi il y cherchera son inspiration et il interviendra un jour en sa faveur.

En collaboration avec Bezzenberger, Weber projeta une édition de poésies de Walther de la Vogelweide, accompagnée d'une traduction en allemand moderne. Malheureusement, d'autres soucis ne lui permirent pas de poursuivre cette entreprise. Nous savons néanmoins que notre poète avait déjà mis au point certaines pièces, entre autres : *Bin ich dir unmaere* ; *Owê êren sich ellendet iuschen landen* ; *Sô die bluomen âz dem grase dringent* ; *Ich hân gesehen in der werlte ein michel wunder*.

Il est certain que dans plusieurs de ses pièces de vers Weber s'est inspiré plus ou moins de Walther de la Vogelweide. Ainsi, les poésies : « J'ai cheminé à travers le vaste monde » (*Gewandert bin ich durch die weite Welt*) ; « La vie est une grande détresse » (*Das Leben ist eine grosse Not*) ; En novembre » (*Im November*), font songer aux pièces de Walther : « Ich hân gemerket von der Seine unz an die muore » ; Ich saz ûf eime steine ». « *No-biskrug* » (un des noms de l'enfer), « le Chant du soir du Croisé » (*Kreuzfahrers Abendlied*), rappellent cette pensée souvent exprimée par le Minnesinger que le monde est une immense hôtellerie. Tout aussi évidente est l'in-

fluence du dialogue de Walther : « Frô werlt, dû solt dem wirte sagen » (Dame Mondanité tu diras à ton hôte), sur la poésie de Weber : « Frau Welt und der Klausner » (Dame Mondanité et l'Ermite). Remarquons à ce propos, que l'Ermite, der Klôsenære, joue un rôle important chez Walter ; ce personnage y est souvent opposé à Frô Werlt.

Le respect admiratif de Weber à l'égard du célèbre Minnesinger nous explique avec quelle ardeur il prit sa défense dans la querelle littéraire engagée à son sujet par J. Grimm et par Wackernagel. Tous deux, se fondant sur des analogies de pensées et de style, émirent l'hypothèse qu'on pouvait identifier Walther de la Vogelweide avec Freidank. Weber, comme d'ailleurs son ami Bezzenberger, s'éleva vivement contre cette prétention qui ne reposait sur aucune base sérieuse. Il se refusait à croire qu'il y ait parité entre la personnalité assez ondoyante de l'auteur du *Livre de la Sagesse* et celle si fortement marquée de son poète favori.

Dans une lettre du 14 mars 1870, adressée à Bezzenberger, Weber affirme que le nom de Walther de la Vogelweide n'est pas un pseudonyme qui puisse s'appliquer à Freidank.

Pendant la guerre franco-allemande, avant l'investissement de Paris, Weber avait publié, dans la *Gazette de la Croix*, une requête en vers, adressée au comte de Bismarck.

Au nom des Chanteurs d'Amour du moyen âge, au nom des Minnesinger, il suppliait le Chancelier de Fer « *Du, Mann von Stahl* », de réclamer aux Français, après la prise de la capitale, le recueil des Chants des Trouvères allemands, conservé ou plutôt détenu à Paris depuis bientôt neuf générations,

.....wir sind gefangen
 In welscher Haft neun Menschenalter schier !
 (*Gedichte*, die Minnesinger an den Grafen von Bismarck.)

C'est dans ce précieux manuscrit, faussement attribué autrefois à Roger Manesse, Conseiller de Zurich, que Guillaume Schlegel a abondamment puisé pour son ouvrage sur les *Chants d'Amour en Souabe*, au moyen âge. (Die Minnelieder aus dem schwäbischen Zeitalter, 1803). Tieck, Brentano l'avaient consulté. J. Grimm, en 1805, Uhland, en 1810, Heine en 1831 et d'autres écrivains allemands ne venaient pas à Paris sans demander à le voir à la Bibliothèque nationale.

Malgré que notre poète ait évoqué l'œuvre patriotique et bienfaisante de ces chantres d'autrefois, déclarant même qu'il y allait, en quelque sorte, de l'honneur de l'Allemagne de ne point laisser ce manuscrit aux mains des vaincus,

Der deutschen Ehre sind auch wir ein Teil...
 (*Gedichte*, die Minnesinger an den Grafen von Bismarck.)

il est probable que les événements ne laissèrent pas à Bismarck les loisirs de lire la poésie de la *Gazette de la Croix*, ou que d'autres soucis plus pressants détournèrent alors son attention de cette supplique, car le précieux Codex resta plusieurs années encore à Paris. La France consentit à le rendre à l'Allemagne longtemps après la paix de Francfort, en 1888. De nos jours, il est retourné à Heidelberg où il se trouvait avant la guerre de Trente ans.

Comme pour beaucoup de poètes de son époque, les trois volumes du *Cor merveilleux du petit garçon* (Des Knaben Wunderhorn) publiés par Arnim et Brentano

en 1806 et 1808, avaient révélé à Weber les charmes de la poésie populaire, du *Volkslied*.

Pendant son premier séjour à Berlin, comme député, en 1862, Weber composa une de ses pièces les mieux venues et l'une des plus importantes de ses *Gedichte*, consacrée à glorifier la poésie populaire : *An die Volks-poesie*.

Ces strophes lui furent inspirées par une poésie de Maurice Bachmann, intitulée : *Dame Légende* (Frau Sage).

D'après ce poète westphalien à peu près oublié de nos jours, Dame Légende entra, par une veillée d'hiver, dans la grande salle d'un manoir, à l'heure où chevaliers et nobles dames, varlets et servantes devisaient joyeusement autour du feu qui pétillait dans la vaste cheminée.

Voici que la mystérieuse étrangère excite au plus haut point l'admiration des hôtes du château en leur narrant les merveilleuses légendes et en leur chantant les chansons joyeuses ou tristes du bon vieux temps. Tour à tour, elle évoque les Paladins du roi Charles et la mort de Roland à Roncevaux, les Chevaliers de la Table Ronde, ou ceux du Graal, le Roi des Aunes ou les Palais enchantés habités par les bonnes Fées. Ou bien encore, c'étaient les tournois, les défis en champ clos, les guerres lointaines où l'on bataillait fort, mais aussi où l'on se couvrait de gloire.

Dans la pièce de Weber, la Muse de la Poésie populaire s'introduit auprès du foyer solitaire du poète, tandis qu'au dehors la rafale d'hiver fait rage.

La Muse de ses rêves est avenante et gracieuse, les boucles brunes de sa chevelure couverte de frimas retombent sur son cou et sur ses joues et ses doigts caressent amoureusement les cordes d'une lyre.

Simplement parée, elle s'en va court vêtue, car elle est fille du peuple. Le poète l'aime telle qu'elle est, ni trop effrontée, ni trop prude. Elle ressent les joies et les douleurs du peuple ; elle n'ignore ni ses soucis ni ses labeurs ; elle partage ses plaisirs et ses peines, riant et pleurant avec lui. Sa chanson que rien ne peut arrêter, s'échappe de son cœur qui déborde de sentiments divers, comme le torrent s'échappe de sa source. Elle sait trouver le ton qui convient et au bonheur et à la tristesse ; elle s'entend à faire accepter, sous une agréable plaisanterie, une sérieuse leçon.

Elle a chanté, la Muse de la Poésie populaire, au temps des patriarches et des prophètes ; elle a chanté à l'époque où se célébraient les Jeux Olympiques et alors que tombaient les héros de Marathon et des Thermopyles. Elle a chanté sous la Rome des Césars, pendant que le sort de l'univers se décidait au milieu des hennissements des coursiers fougueux et du cliquetis des armes.

Plus près de nous, elle a chanté les exploits de Hermann, vainqueur des légions de Varus et elle a révélé au monde charmé les strophes mystérieuses des Nibelungen. Puis, elle s'en est allée avec les Croisés vers les eaux saintes du Jourdain et, revenue chrétienne, elle veut faire entendre au peuple allemand des chants et plus hardis et plus beaux.

Elle a vu voler de pays en pays le fier étendard de l'Empire, elle l'a vu aussi s'incliner abattu et humilié. Qu'elle chante encore, qu'elle chante toujours ! Son chant ranime le courage défaillant des faibles. Qu'elle chante nos gloires ! Qu'elle chante aussi nos défaillances, car la honte attise la colère et la colère entraîne à l'action. A notre peuple, il manque un pasteur pour l'unifier ; à notre empire unifié, il manque un empereur. Oh ! quand

donc se réveillera-t-il celui qui dort depuis si longtemps dans le Kyffhäuser?

Mais voici que ce chef si désiré entend la voix enchantée de la Muse populaire. Il sort de son sommeil, sa colère se ranime, il court aux armes : c'est le salut ! Les cloches de Pâques sonnent claires et triomphantes le réveil de l'Allemagne ! (*Gedichte*, An die Volkspoesie).

Ce poème de plus de 200 vers de 8 syllabes, à rimes alternées, groupés en strophes de 8 vers, forme une sorte de ballade épique avec des éléments lyriques. Cette pièce reflète les sentiments qui animaient son auteur : l'amour de la religion, une pitié sincère pour ceux qui peinent et qui souffrent, une prédilection marquée pour les hauts faits de l'Histoire, un dévouement passionné pour le relèvement, l'unité et la gloire de sa patrie.

Weber avait des idées assez arrêtées sur la forme que doit revêtir ce *Volkslied* qu'il aime tant.

Selon lui, la poésie populaire n'est pas faite pour développer un thème quelconque, elle doit provoquer un état d'âme, exciter un sentiment.

Pour réaliser ce but, la mélodie lui est aussi nécessaire que les paroles ; la combinaison de l'élément musical avec l'élément poétique reste indispensable. Le *Volkslied* qui n'est pas chanté est, suivant la comparaison empruntée à Eichendorff et à Heine, comme un être mort ou anémié, comme une plante dans un herbier.

Weber connaissait une foule de mélodies populaires. Celles qu'il préférait, c'était toujours les plus simples, celles qui exprimaient les sentiments les plus vrais. Néanmoins, en un point, il se séparait de la plupart de ses devanciers. Ceux-ci se bornaient généralement à recueillir les productions indigènes. Notre poète était plus éclectique. A son avis, tout chant composé simplement

reflétant les sentiments populaires, compris par le peuple, qu'il vint d'Allemagne ou d'ailleurs, avait droit de cité dans une anthologie de *Volkslieder*. S'il a recueilli, entre les années 1880 et 1881, des anciennes chansons populaires de la bouche même des paysans de Thienhausen, telles que : *Dédaigné* (*Verschmäht*), *Séparation* (*Scheiden*), *Volage !* (*Sausewind*) ! etc..., il avait fait paraître dès 1872, trente chansons suédoises très connues, avec leur musique et un accompagnement de piano dont il était l'auteur.

Weber avait, en effet, hérité des dispositions de sa mère pour la musique. Il possédait un organe clair et souple. Alors qu'il était encore élève du gymnase de Paderborn, ses parents mirent le comble à ses vœux en lui achetant une guitare. Et le jeune homme, de sa belle voix de ténor, chantait des romances populaires en s'accompagnant de l'un des instruments chers aux romantiques. Nous n'ignorons pas que Brentano et Eichendorff jouaient aussi de la guitare, tandis que Jean-Paul préférait la harpe.

La femme de Weber était habile pianiste et pendant les longues veillées d'hiver, tous deux passaient d'agréables moments à chanter et à jouer de vieilles chansons ou à interpréter les meilleures œuvres de Mozart et de Beethoven.

Les *burgs* hantés, les différentes manifestations du satanisme n'avaient pas de secrets pour la plupart des romantiques allemands. Ils affectionnaient les légendes du moyen âge qui traitaient de pactes avec le démon, conclus dans un décor infernal tandis que Satan se plaisait à revêtir des formes plastiques plus ou moins bizarres. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler plusieurs poésies de Weber relatives à semblables sujets.

Dans cet ordre d'idées, il nous reste à parler d'un poème de Weber, de plus de 600 vers, intitulé *Twardowski*.

Une des sources principales que notre poète utilisa fut un volume, le onzième de toute une collection publiée par J. Scheible : *Le Couvent* (Das Kloster). Cet ouvrage narre en détail la légende populaire de Twardowski, le Faust polonais.

Twardowski était né à Lublin, de noble famille. Vers la fin du xvii^e siècle, il exerçait la médecine à Cracovie, écrivait des livres de magie, qu'on fixa par des chaînes à la bibliothèque de cette ville pour empêcher de les emporter, et afin d'arrêter par là-même leurs fâcheux effets.

Le docteur avait conclu un pacte avec le démon, mais ce dernier n'avait le droit de se saisir de lui qu'à Rome. Naturellement, Twardowski avait garde de se laisser entraîner dans la ville fatale. Mais le diable a plus d'un tour dans sa besace. Il découvre dans un vieux grimoire qu'il existe en Pologne un petit village appelé Rome. Le Faust polonais, sans méfiance, est mandé dans cette localité, sous prétexte de donner ses soins à un riche seigneur, et il va loger dans une auberge tenue par un juif.

Presque aussitôt, Messire Satan lui apparaît : « Tu es à moi, Twardowski, lui cria-t-il, car nous sommes à Rome ! » Le docteur, furieux d'être ainsi joué, s'empare du jeune enfant de son hôtesse et veut s'en faire une arme contre son infernal agresseur.

Le diable, décidément le plus rusé des deux, fait appel aux sentiments chevaleresques de sa victime, et c'est en latin qu'il lui rappelle le respect dû à la parole donnée : « Quid cogitas, domine Dwardowski? An nescis pacta nostra? Verbum nobile debet esse stabile ! »

L'infortuné docteur est trop galant homme pour ré-

sister à cette invite. Il rend l'enfant à sa mère et aussitôt Satan emporte cet autre Faust en enfer.

Cette légende fut remaniée et amplifiée par Adam Mickiewicz (1798-1855), délicat poète, né en Lithuanie et devenu professeur de Littérature slave, à notre Collège de France. Cette adaptation de la légende populaire est intitulée « Pani Twardowska », c'est-à-dire, *Dame Twardowska*.

Sept ans après son pacte avec le démon, Twardowski est attablé dans une auberge polonaise, *A la ville de Rome*. Insouciant, il fait bonne chère avec ses compagnons de débauche.

Soudain, l'eau-de-vie renfermée dans son verre fait place à Satan qui apparaît avec des pattes de coq et un nez crochu. Toutefois, à l'exemple du Méphistophélès allemand, le diable se montre expert en belles manières, est vêtu avec élégance, salue fort congrument et déclare se nommer aussi Méphistophélès.

Le fâcheux visiteur rappelle à Twardowski le pacte conclu, il y a quelques années. Le docteur se trouve à *la ville de Rome*, par conséquent, il doit le suivre. Twardowski, après quelques instants d'une terreur bien légitime, a recours à certains stratagèmes de l'invention de Mickiewicz. En vertu du traité passé entre eux, le Docteur a le droit d'exiger de Satan qu'il accomplisse trois travaux. Après leur exécution, mais seulement après cette exécution, il consentira à descendre en enfer.

Un cheval, peint sur la toile, figure à l'enseigne de l'auberge ; Satan doit lui donner la vie. Ce premier travail est bien vite terminé. En second lieu, Twardowski fait apporter dans la salle commune de l'auberge un immense baquet d'eau bénite : il faut que Satan s'y précipite la tête la première et prenne un bain sérieux.

L'épreuve était dure, cette fois ; pourtant, non sans avoir maugréé et s'être agité dans son eau bénite, suivant la formule consacrée, le diable vient à bout de cette seconde épreuve. Quant à la troisième, elle est inspirée à Twardowski par la dernière clause du contrat. Le Faust polonais a la faculté de passer une année chez Belzébuth, avant de suivre Méphistophélès. Mais, il ne peut laisser sans protecteur sa femme si bonne, si soumise, si fidèle ! Assurément, Satan sera trop heureux de vivre une année en si agréable compagnie et il ne trouvera pas le temps long avec cette Dame, en tous points, accomplie ! D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser, si cette clause n'est pas exécutée, le pacte lui-même est rompu.

A peine le docteur a-t-il formulé sa proposition, que Méphistophélès, peu soucieux de demeurer un an aux côtés d'une femme orgueilleuse, d'humeur acariâtre et avide de plaisirs, cherche une issue pour s'échapper au plus vite. Twardowski, pour mieux jouir de sa vengeance, barricade portes et fenêtres, si bien que le diable est réduit à s'enfuir par le trou de la serrure.

Weber s'inspire à la fois de la légende populaire répandue en Pologne et de la version de Mickiewicz. Néanmoins, dans son poème, il apporte une note personnelle. Son héros n'est pas le viveur querelleur et assoiffé de plaisirs incarné dans le Twardowski polonais. Pour notre poète, Twardowski personnifie l'homme naturellement bon, secourable à son prochain, mais faible de caractère et entraîné au mal par la voix séductrice de la passion, victime de son amour pour celle dont il avait fait sa compagne. Car, dans l'adaptation de Weber, c'est la femme du docteur, digne fille de la première Eve, qui porte son mari à conclure un pacte avec le démon. Il

faut à cette femme, coquette et sans cœur, de l'or, des bijoux ; il lui en faut encore, il lui en faut toujours. Twardowski a peiné longtemps pour satisfaire ses caprices ; il a épuisé toutes ses ressources et, en fin de compte, il a dû livrer son âme au démon. Pour rendre sa femme riche et heureuse, il a sacrifié son éternité. Quelques passages très caractéristiques du poème nous montrent que cette femme, le mauvais génie de Twardowski, était incapable d'amour sincère.

C'est le jour des Trépassés. Ce même soir, le docteur, désespéré et accablé de remords, attend son infernal visiteur qui vient réclamer l'exécution du pacte conclu jadis avec lui. Pendant cette veillée suprême, que fait Dame Twardowska ? Quels sentiments agitent son âme en cet instant décisif ? Assise derrière le poêle, à une place bien chaude, elle caresse son chat, joue avec son chien, elle bâille, elle rit sans se soucier de son mari qui se débat ; elle lisse ses cheveux, elle lace sa robe pour plaire, peut-être, au beau seigneur qui va arriver.

Und hinter dem Ofen, am warmen Platze,
Sitzt Frau Twardowska ; sie streichelt die Katze,
Sie tritt nach dem Hunde, sie gähnt und lacht,
Sie hat des ringenden Manns nicht Acht ;
Sie glättet ihr Haar, sie nestelt am Kleide,
Vielleicht dem Junker zur Augenweide.

Même indifférence révoltante et même coquetterie insensée en présence de Satan. Aussi mérite-t-elle que le pauvre docteur, enfin désabusé, exige du démon qu'il la prenne pour femme pendant un an, puisque, d'après le pacte, il a la faculté de formuler un dernier vœu.

Du nimmst sie zum Weib !....

Du nimmst ein Jahr sie zum Weib, nicht mehr !

Mais ici, Satan a sa réplique : « Cette femme-là n'est pas même bonne pour l'enfer ; le dernier de mes valets n'en voudrait pas ! Tu la garderas ; ce sera ma vengeance ! »

.....für den untersten Knecht
Am Schwefelfeuhl ist dies Weib zu schlecht !
Du sollst sie behalten : das sei meine Rache !

Ajoutons bien vite que Weber est un croyant.

Le dénouement chrétien du poème nous rappelle qu'à tout péché il est fait miséricorde. Les dures paroles de Satan ont brisé l'orgueil de cette femme. Elle comprend enfin l'énormité de son crime, elle se jette aux pieds de son mari, elle implore son pardon. « Cette même nuit (et c'est par là que se terminent ces strophes), cette même nuit, un homme chemine sur la lande, à travers la campagne désolée. Une femme le suit, en habit de mendiante, elle baisse la tête humblement, elle a les pieds nus. Ne la condamnez pas, elle va expier et faire pénitence. »

Peut-être, dans la pensée de Weber, Twardowski devait rappeler le Faust de Goethe avec une note plus chrétienne. Mais quelle différence entre les deux œuvres ! Le Faust de Goethe nous apparaît comme le hardi champion de la pensée humaine qui poursuit sa route malgré les obstacles ; il personnifie la grandeur et la noblesse de l'homme qui aspire vers la Vérité et vers la Beauté. Quant à Méphistophélès, en voulant le mal, il fait le bien. Son ironie négative et blasphématoire n'est pas déprimante, mais stimulante. En promenant Faust, symbole de l'Humanité, le long des abîmes de corruption et de perdition, il l'empêche de s'endormir dans la mollesse et l'inertie.

Le Twardowski de Weber est loin de représenter un

symbole. C'est un médecin de campagne, brave homme, mais sans grand caractère et même un peu niais. Certains iraient jusqu'à dire qu'il mérite presque d'être joué ainsi par sa femme. Dans la peinture que le poète nous fait de Dame Twardowska, nous relevons des détails absolument invraisemblables même pour le romantique le moins difficile. Il n'y a rien dans cette figure commune et, par endroits, ridicule, qui éveille, à un degré quelconque, le souvenir du personnage d'une beauté si classique d'Hélène. Quant au démon, il se borne à jouer un rôle purement épisodique et apparaît comme le « deus ex machinâ » des contes du moyen âge.

Sans doute, Weber a eu d'excellentes intentions en écrivant ce long poème. Il a voulu montrer le prix infini d'une âme, en regard duquel tous les trésors et tous les plaisirs d'ici-bas ne sont que néant et poussière ; il a témoigné d'une immense pitié pour la faiblesse humaine et il a rappelé que la réhabilitation morale était toujours possible, grâce à un repentir sincère.

Malheureusement, les meilleures intentions du monde ne suffisent pas pour créer un chef-d'œuvre, et Weber, dans son Twardowski, n'a abouti qu'à composer une œuvre édifiante.

La façon toute chrétienne dont Weber a traité ce sujet nous donne l'occasion de constater, une fois de plus, qu'au point de vue religieux son catholicisme était sincère, qu'il n'avait rien d'un dilettantisme littéraire et rejetait cette forme quelque peu malade qu'il a revêtue chez certains romantiques.

Jamais, en effet, Weber ne présente les idées religieuses d'une façon plus humoristique que convaincue, comme Tieck dans « La vie et la mort de sainte Geneviève. » Il n'a rien de l'illuminisme d'un Novalis qui voyait mourir

Sophie de Kühn, sa fiancée et se figurait que c'était elle qui vivait tandis que lui-même avait quitté cette terre.

Il n'était nullement enclin à enregistrer les nouvelles de l'autre monde, apportées par une visionnaire, comme le faisait Kerner, lorsqu'il recueillait scrupuleusement les divagations de la jeune cataleptique de Prévorst, Frédéric Hauffe.

Non, Weber avait l'esprit plus sain, plus positif et, à cet égard, sa poésie reflète son catholicisme qui était très vivant et pleinement conforme aux vraies traditions et aux croyances séculaires de l'Eglise.

Vers 1840, lorsque Weber quitta l'Université quelques romantiques du premier groupe avaient déjà disparu : Novalis (1772-1801), Wackenroder (1773-1798), Schleiermacher (1768-1834), Frédéric Schlegel (1772-1829).

D'autres, comme Tieck (1773-1853) ne composaient plus guère d'ouvrages importants, ou comme Guillaume Schlegel (1767-1845), avaient à peu près renoncé à la littérature proprement dite, pour se livrer à des travaux d'érudition.

L'école de Heidelberg, avec Brentano, Arnim, Bettina et Görres semblait évoluer vers son déclin.

Au contraire, l'un des derniers romantiques, Eichendorff, et les poètes de l'Ecole souabe, Uhland et Kerner, honoraient encore grandement les Lettres allemandes. Les *Lieder* de Heine étaient déjà connus, Freiligrath (1838) et Annette de Droste-Hülshoff (1838) venaient de faire paraître leurs premiers recueils de *Poésies*.

Pendant le cours de sa longue existence, Weber ne fréquenta aucun cercle littéraire et, à part Gustave Freytag, il n'entra en relation personnelle avec aucun poète ou littérateur de son époque.

L'influence que les poètes romantiques allemands exercèrent sur la formation littéraire de Weber provient donc exclusivement des lectures faites par notre poète.

Entre Weber et Uhland nous constatons d'abord certaines affinités de tempérament et quelques points communs dans leur existence. Il ne leur a pas été donné d'embrasser la carrière qu'ils avaient rêvée. Tous deux voulaient se consacrer à la littérature : l'un étudia le droit, l'autre la médecine, et l'un et l'autre devinrent députés presque malgré eux. Leur vie s'est écoulée paisible, profondément chrétienne, sans passion violente, et n'a été traversée par aucun événement extraordinaire, ils ont étudié avec enthousiasme le passé germanique et les vieilles poésies populaires. Tous deux enfin ont cultivé de préférence le genre épique.

Aussi, l'influence évidente d'Uhland sur Weber se manifeste dans plusieurs de ses poésies.

La pièce *Lied* évoque le *Chant dominical du Pâtre* d'Uhland, composé en 1805. Mêmes sentiments exprimés, même simplicité de forme, mêmes aspirations à s'élever des contingences terrestres vers l'infini. Uhland fournit le thème :

« Le ciel est près de moi et au loin. Qu'il est serein et majestueux ! On croirait vraiment qu'il va s'ouvrir. C'est le jour du Seigneur ! »

Der Himmel nah und fern,
Er ist so klar und feierlich,
So ganz, als wollt' er öffnen sich,
Das ist der Tag des Herrn !

Et Weber, sur ce thème idéaliste, module ces variations : « Aujourd'hui est dimanche, c'est le cri de mon âme ; mes sentiments d'enfant se réveillent. O mon âme,

prends ton essor, quitte ta caverne, prends ton essor
vers le Ciel...

« Heut' ist Sonntag ! » tönt's in meiner Seele ;
Kindliche Gefühle werden wach.
Schwing dich auf, mein Geist, aus dieser Höhle,
Schwing dich auf.....

(*Herbstblätter*, Lied.)

Les poésies *der Wallfahrer*, de Weber et *der Waller*, d'Uhland traduisent ce besoin naturel à l'homme de venir chercher force et consolation auprès d'un sanctuaire béni afin de poursuivre, réconforté, la route pleine d'aspérités de la vie.

Le Chant du soir du Croisé (Kreuzfahrers Abendlied) rappelle les aspirations vers l'idéal de la ballade d'Uhland, *le Pèlerin* (der Pilger). Mêmes sentiments relevant d'un mysticisme un peu vague, exprimés chez les deux poètes en termes presque identiques.

Le Pèlerin d'Uhland animé d'une ferveur sublime, s'achemine vers la Cité bénie de Dieu, vers la Ville du chant divin que l'Esprit-Saint lui a promise. Cédant à ses chères fatigues, il s'est couché parmi les fleurs... Alors, le Ciel s'entr'ouvre et un ange lumineux incline son regard vers lui et lui donne force et courage.

Le Croisé de Weber est animé d'une ferveur toute semblable; c'est elle qui le conduit en Orient. Il est en route pour cette sublime Cité de Dieu que son rêve lui fait entrevoir ; il parviendra au but ardemment désiré après de rudes fatigues. Abattu et las, il va se reposer à l'ombre des verts feuillages et fera de doux songes pendant que les anges veilleront sur lui.

Le personnage de *Pechvogel* ressemble étrangement à celui d'*Unstern* d'Uhland. Pour l'un et l'autre, pendant toute leur vie, quelque événement imprévu n'a cessé de

faire obstacle à un bonheur qu'ils étaient sur le point d'atteindre.

On rapprocherait tout naturellement encore la poésie de Weber : *Nachtwolke*, dont il a été question précédemment des pièces si célèbres d'Uhland : *Am 18 Oktober, das alte gute Recht, Gebet eines Württembergers*. Chez les deux poètes même enthousiasme patriotique, même indignation en présence des droits du peuple lésés par les princes, même foi religieuse en un Dieu qui jugera les rois à leur tour, même conception chrétienne de la mission sublime et des devoirs du poète, appelé à défendre toutes les nobles et saintes causes.

La poésie *Zwei Sängers* nous a montré Weber associant Uhland à Walther de la Vogelweide dans un sentiment de commune admiration. Cette sympathie ne se démentit jamais, malgré certain fait, encore peu connu, qui aurait pu lui nuire.

Le 24 septembre 1837, l'ami de Weber, Danneil, sans l'en informer, envoya plusieurs pièces de notre poète au chef de l'Ecole souabe. Comme Uhland ne répondait pas, malgré plusieurs lettres pressantes, Danneil réclama le manuscrit auquel il tenait beaucoup. Uhland le renvoya seulement en 1839 et sans la moindre annotation. Pourtant l'auteur des *Ballades et Romances* savait, à l'occasion, encourager les jeunes poètes. Il est probable qu'il trouva les poésies de Weber manquant encore de maturité et surtout de personnalité.

Weber n'apprit cette démarche infructueuse qu'en 1879. Cependant son enthousiasme pour Uhland n'en fut pas diminué, puisque, en 1890, il composa quelques strophes sur la mort de son poète favori, mort arrivée en 1862. Dans cette pièce il proclame que si, après l'agonie d'Uhland, son cœur d'Allemand a cessé de battre, son

esprit planera encore sur ce bon peuple qu'il a tant aimé, car ses Lieder vivront jusqu'au dernier jour (*Herbstblätter, Uhlands Tod.*)

Chez Henri Heine, Weber admire, à juste titre, ses poésies d'allure si personnelle et d'une forme si achevée. Mais il méprise profondément en lui le fanfaron du vice, l'incrédule qui déverse ses sarcasmes contre toute croyance, l'Allemand sans patriotisme sincère. Dans un de ses aphorismes, Weber s'exprime en ces termes : « Les anciens croyaient que si un serpent venait à goûter aux herbes de l'Hélicon, il perdait, par là-même, son venin. Les modernes ont l'occasion d'observer le contraire. Quelle vipère pourrait être gonflée d'autant de venin que Henri Heine, et pourtant, nul n'a plus de droits que lui de résider sur l'Hélicon ! »

Souvent Weber s'inspire de Heine qu'il a lu beaucoup pendant ses années d'Université. Certaines de ses pièces, datant pour la plupart de 1840, rappellent la grâce légère et le romantisme de la forme qui caractérisent les premières poésies du poète des *Lieder*. Ce sont : *De l'Amour* (Von der Liebe) ; *Le dernier soupir du Maure* (El ultimo sospiro del Moro) ; *Jusqu'au bout du monde* (Am Ende der Welt) ; *Comme la mer* (Ως θάλαττα), pièces parues dans les *Herbstblätter* et dont les principales nous sont déjà connues.

D'autres fois, Weber se plaît à imiter, voire à parodier Henri Heine. Il lui emprunte ses thèmes, son style et jusqu'au mètre de ses vers. La fille de Weber a publié dans une Revue les « Velhagen und Klasings Monatshefte » (Octobre 1898) toute une série de pièces à la manière de Heine. Ces vers datent de 1837 et portent le titre général de *Liederlust und Liebeleben in Berlin*.

La XII^e pièce de Weber offre une analogie frappante avec quelques strophes de Heine dans *Die Heimkehr* ;

Ich blickte durchs offene Fenster
 Ins enge Stübchen hinein,
 Ach Gott ! Da sah ich sie sitzen,
 Die arme Verlorene mein.

Mit ihren verweinten Äuglein
 Starrt sie in das flimmernde Licht,
 Die braunen Locken umwallen
 Das süsse, bleiche Gesicht.....

(Weber, XII.)

Stehn blieb ich vor deinem Hause
 Und starrte in die Höh' !
 Und starrte nach deinem Fenster —
 Das Herz tat mir so weh...

Ich seh sie am Fenster lehnen
 Im einsamen Kämmerlein ;
 Das Auge gefüllt mit Tränen,
 Starrt sie in die Nacht hinein...

Die goldenen Locken wallen
 Über das süsse Gesicht.

(Heine, Die Heimkehr).

Quelques strophes de la pièce *Schnäufleins Frühlingsfreude*, où Weber prend à partie les Philistins et se moque de leurs principes utilitaires,

Endlich ist der Mai gekommen...
 Mir behagt die liebe Sonne,
 Denn man braucht nicht mehr zu heizen...

Ohne Schnupfen kann man endlich
 Pelz und Überschuh entbehren.....

sont comme une réplique du N° 37 de l'*Intermezzo* de Heine :

Philister im Sonntagsröcklein
 Spazieren durch Wald und Flur...

Ailleurs, Weber reproduit les expressions chères à Henri Heine, celles surtout dont il semble abuser : *Die*

kleinen Freuden, die stille Trauer, die weisse Hand, Du kühles Kind, Du naives Kind, das süsse Bild, die süssen Lieder, das süsse Gesicht, Sternlein, Äugelein, etc.

Dans certains passages lyriques de *Treize-Tilleuls*, Weber imitera, peut-être malgré lui, le grand artiste de la forme qu'était Heine. Seulement, l'élève ne sera pas à la hauteur de son modèle. Ce seront toujours des petits vers, des strophes à la Henri Heine. Mais où ce dernier aurait mis de la grâce, de la fraîcheur et de l'esprit, on sentira çà et là de la mièvrerie et de la préciosité.

C'est Guillaume Danneil qui mit Weber en relation avec Gustave Freytag. En témoignage des excellents rapports de Weber avec Freytag, nous avons quelques lignes des *Souvenirs de ma vie* (Erinnerungen aus meinem Leben, Leipzig 1887) et quatre lettres de Freytag à Weber que sa fille a publiées dans les « Velhagen und Klasings Monatshefte » (octobre 1898).

Dans ses *Souvenirs*, Freytag déclare que Weber, simple étudiant à Breslau, lui paraissait déjà l'idéal du poète et il le plaçait fort au-dessus de leur professeur, poète lui-même, Henri Hoffmann de Fallersleben : « Mir erschien er als das Ideal eines Dichters, weit mehr als mein Professor, und ich sah mit grosser Hochachtung auf ihn. » (Erinnerungen aus meinem Leben. I, p. 83.)

Il semble que le jugement de Freytag sur Weber, par trop flatteur, se rapporte plutôt à la personne de son ami qu'à ses œuvres elles-mêmes, encore bien imparfaites et manquant de maturité. L'amitié rend facilement admiratif, car l'amitié « a la moitié du bandeau de l'amour ».

Et puis, cet éloge de Weber date seulement de 1887, plus de cinquante ans après leur première rencontre. Weber avait alors publié *Treize-Tilleuls* ; le succès de

cette épopée n'a pas été étranger à une appréciation dont la note bienveillante a dû être accentuée, en raison même de ce succès. Ne serait-ce pas une sorte de prophétie « post eventum » ?

En tous cas, cette amitié de Freytag pour Weber, qui a résisté à l'épreuve du temps, laisse supposer une certaine influence sur notre poète. Et de fait, Weber a puisé dans le roman de Freytag, *les Ancêtres* (die Ahnen), paru en 1872, des détails concernant la civilisation germanique qu'il utilisera pour *Treize-Tilleuls*.

Weber a reconnu lui-même que, dans ses années de jeunesse, il a parfois imité Freiligrath, lui empruntant ses rythmes, cherchant à égaler la vigueur et la couleur de ses images. Ainsi la pièce patriotique *Nachtwolke* rappelle certaines strophes enflammées de Freiligrath. Weber dans sa poésie *der Gladiator* des *Herbstblätter* et Freiligrath dans son *Crucifiement* (Kreuzigung) traitent un thème identique. L'un et l'autre proclament que la culture saxonne l'emportera un jour sur la culture latine.

Freiligrath avait publié beaucoup de ses poésies dans des périodiques de Westphalie : *Die Gunloda*, für das Jahr 1834 ; *das Soester Wochenblatt* ; *das Mindener Sonntagsblatt*. Or, Weber connaissait ces publications. Bien plus, il a pris le sujet de son hymne à la *Poésie populaire* dans la *Gunloda*, et a fait lui-même paraître quelques poésies, en 1842 et 1843, dans le *Mindener Sonntagsblatt*. Ces publications locales ont donc été fort utiles à Weber pour l'initier à la poésie de Freiligrath.

Une sensibilité extrême, le sentiment de la nature à laquelle il est bien près d'élever un autel, un amour sincère pour les hommes et, par dessus tout, une mélancolie profonde qui lui fait dire : « Il me semble que je porte un mort en moi. » voilà, sans doute, les traits bien spéciaux

qui caractérisent Lenau et qui ont fait impression sur Weber, encore jeune étudiant. Deux pièces surtout, *La tristesse du Printemps* (Frühlingstrauer), dans les Gedichte, et la *Nuit de Noël* (Christnacht, 1836), dans les Herbstblätter, trahissent cette influence de Lenau.

Nous pourrions encore rapprocher les poésies, où notre poète rappelle avec émotion la mort de sa mère, du sonnet touchant où le poète autrichien pleure la sienne et veut encore lui rester uni, par delà la tombe. « O mère, viens, laisse-toi toucher par ma prière ! Viens, si ton amour veille encore dans la mort, et si tu peux, comme autrefois, prendre soin de ton enfant ! » Remarquons, cependant, que le doute qui plane ici au sujet de la survivance de l'amour maternel dans l'autre vie, disparaît dans les strophes plus chrétiennes de Weber.

Ne serait-on pas fondé aussi de rechercher dans le *Savonarole* de Lenau, l'idée maîtresse de l'assez long poème de Weber : *Gerd Vogel*, qui est animé, lui aussi, de l'esprit de la plus large tolérance religieuse ?

Le penchant à la mélancolie de Weber l'apparente quelque peu à Kerner. En particulier, la strophe suivante de la pièce *Wache auf* (Gedichte).

Und die Sägemühle, sie ruft so schrill,
 Sie ruft, weil sie gerne dich wecken will :
 « Wach auf ! Das Leben ist kurz und karg,
 Ich schneide die Bretter zu deinem Sarg ! »

offre plus d'une analogie avec la poésie si sombre de Kerner où se retrouvent des expressions identiques : *der Wanderer in der Sägemühle*.

Chez Oscar de Redwitz, l'auteur d'*Amaranthe* et chez le poète de *Treize-Tilleuls*, nous constatons une même tendance : la glorification du catholicisme. Dans les deux

œuvres, si différentes par ailleurs, nous rencontrons une situation analogue : les deux héros de ces poèmes ne parviennent à épouser leur fiancée qu'après bien des péripéties émouvantes ou tragiques parce que cette fiancée est chrétienne. Mais où nous trouvons surtout des traces d'imitation, c'est dans la composition et le style. Weber, sous couleur de lyrisme, semble avoir pris plaisir à suivre parfois de Redwitz dans ses digressions interminables qui rendent son *Amaranthe* d'une lecture fastidieuse. En outre, l'œuvre principale de notre poète, plus rarement à dire vrai que celle de Redwitz, présente trop de ces petits vers tantôt langoureux et sucrés, tantôt prétentieux et visant à l'effet qui ne sont guère de mise dans un sujet sérieux et agacent le lecteur.

Deux poètes qui cultivèrent des genres bien différents ont exercé une influence possible, sinon probable, sur Weber. Nous avons nommé Arndt et Louise Hensel.

Arndt, avant 1815, séjourna plusieurs années comme étudiant et comme professeur à Greifswald. Son souvenir était encore vivant dans la vieille ville universitaire lorsque Weber y suivait les cours. En particulier, ses *Chants* de guerre contre Napoléon y étaient restés très populaires. Ces Chants ont pu prêter quelques éléments aux deux pièces anti-napoléoniennes de Weber : *Le Roi Jérôme*, *Le Grand et le Petit*. ou tout au moins, entretenir notre poète dans sa haine farouche contre tout ce qui rappelait la domination française.

Quant à Louise Hensel, Weber s'était lié d'amitié avec son neveu et son enfant adoptif, Rodolphe Rochs, au gymnase de Paderborn. Grâce à son condisciple et dès ses années de collège, peut-être a-t-il eu connaissance des *Lieder* et des *Cantiques spirituels* de cette convertie au catholicisme qui, au point de vue religieux,

exerça sur Brentano une influence heureuse et décisive. La lecture des œuvres poétiques de cette femme n'a pu qu'orienter plus résolument Weber vers une poésie dont l'émotion religieuse formera si souvent la base essentielle.

Le nom de Louise Hensel évoque celui d'une autre femme poète, compatriote de Weber, Annette de Droste-Hülshoff, et nous pouvons nous demander quelle est sa part d'influence sur la formation littéraire et poétique du chantre de *Treize-Tilleuls*. Pendant vingt ans, Weber a vécu à Thienhausen, dans le château du comte Guido de Haxthausen, l'oncle d'Annette de Droste. Il est donc bien probable que dans les conversations de notre poète avec ses hôtes, il a été souvent question de leur parente et de ses œuvres. En outre, le *Mindener Sonntagsblatt* fit paraître en 1838 de nombreuses poésies d'Annette de Droste ainsi qu'une critique littéraire de ses premières productions littéraires ; or, nous savons qu'en 1842 et 1843, Weber écrivit lui-même dans cette Revue. Par conséquent, bien avant son installation à Thienhausen, il a été à même d'apprécier le talent de sa compatriote.

Le premier Chant de *Treize-Tilleuls* (Im Nethegau) rappelle le début de la *Schlacht im Lohner Bruch*. Pour l'un et pour l'autre poète, c'est la Westphalie qui est le théâtre des exploits de leurs héros et ces héros sont des Westphaliens. Beaucoup de ballades d'Annette de Droste ont pour cadre la Westphalie, telles sont : *der Tod des Erzbischofs Engelberg*, *das Fegefeuer des westphälischen Adels*, *die Sagen der Wevelsburg*, *der Fundator*, *der Graue*. Dans les pièces suivantes : *Der Schmied von Paderborn*, *Sachsentrotz*, *Nur Traum*, *Zwei Trompeter*, *Heliand*, *die Hildesheimer Rose*, Weber célèbre son pays. Avouons-le pourtant, entre les deux poètes nous ne

trouvons guère de commun que l'amour, et un amour intense, pour leur petite patrie, quelques expressions de terroir, des scènes de la vie champêtre moderne que Weber transportera parfois dans le moyen âge. Annette de Droste ne nous semble avoir exercé une influence sur notre poète qu'en l'encourageant par ses pièces si pleines de couleur locale à chanter lui aussi la Westphalie. Mais, à part certains traits un peu plus caractéristiques, il serait difficile de reconnaître avec évidence cette contrée, d'après les descriptions de Weber, tellement quelques-unes de ses peintures sont vagues et abondent en lieux communs. Au contraire, Annette de Droste, qui est plus poète, est aussi plus originale. En même temps que ses tableaux sont vivants et ressemblants, on sent vibrer en elle l'âme de ses compatriotes. On voit qu'elle a partagé leur existence rude, et c'est pour cela qu'elle les connaît, qu'elle les aime.

Peut-être Weber a-t-il reconnu lui-même qu'il n'avait pas le tempérament assez lyrique pour marcher sur les traces de celle qui lui avait ouvert la voie et pouvait être son modèle. Alors, il a songé à chanter le passé de sa patrie parce que son inspiration sera soutenue par les hauts faits qu'il racontera. La lande ou la forêt, voilà le domaine propre des deux poètes.

A Annette de Droste, la lande aride et sauvage où ses compatriotes peinent aujourd'hui !

A Weber, les forêts séculaires où les Saxons de jadis ont prié, lutté et vécu !

Ce qu'il y a de commun entre Scheffel et Weber, c'est leur goût prononcé pour le moyen âge allemand et, avec des tendances toutes différentes, leur intention de ressusciter un passé national qui ne manque pas de grandeur et d'évoquer le milieu monacal.

Nous indiquerons, aux chapitres suivants, des rapports plus étroits entre les œuvres capitales des deux auteurs. Signalons, dès maintenant quelques défauts de Scheffel que nous retrouverons chez Weber : des longueurs dans les descriptions ou les passages lyriques, l'abus des archaïsmes et, parfois même, quelques anachronismes.

Weber, semble-t-il, n'a subi que d'une façon très indirecte l'influence de Hebbel. Si notre poète a montré dans *Treize-Tilleuls* le paganisme à son déclin laissant la place au christianisme triomphant, dans *Judith*, Hebbel a étudié le conflit entre le paganisme et le judaïsme ; dans les *Nibelungen*, la période de transition entre l'âge de la légende et celui de l'histoire, entre le paganisme et le christianisme ; dans *Démétrius*, l'effort suprême de l'Eglise romaine, pour mettre fin au schisme grec, alors que l'Europe est déjà divisée par le protestantisme. Ainsi donc, chez Hebbel et chez Weber, nous pourrions simplement constater, comme traits communs, une préférence marquée pour les époques importantes de l'histoire de l'humanité.

A l'exemple de plusieurs romantiques qui se sont livrés à d'importants travaux de traduction et d'érudition, Weber a voulu transcrire en allemand des œuvres souvent intéressantes d'auteurs suédois et anglais.

A l'Université de Greifswald, Olaf Rydeberg, de Rydaholm, en Suède, apprit à notre poète la langue de son pays natal. Pendant l'été de 1836, il l'emmena avec lui dans sa famille, à Rydaholm, en passant par Stockholm et après une visite rapide à la vieille ville universitaire d'Upsal.

Entre temps, Rydeberg avait initié son ami aux poésies d'Esaias Tegnér (1782-1846).

Ce célèbre poète suédois fut professeur à l'Université de Lund et évêque de Vexiö. Il se distingue par la vivacité des sentiments et l'abondance des images.

Les plus réputées de ses œuvres sont : *Le Sage*, poème didactique ; le *Chant de guerre* de la Landwehr de Scanie ; *Svea*, sorte de chant national ; la *Saga de Frithjof*, à laquelle Weber fera des emprunts pour *Treize-Tilleuls* ; *Axel*, poème dont l'action se passe sous Charles XII, et que notre poète traduira en entier.

Weber s'est encore inspiré d'autres poètes populaires de la Suède pour plusieurs pièces de ses *Feuilles d'Automne* (Herbstblätter.)

A Rüneberg, il a emprunté les sujets de : *An der Quelle* (Près de la source) ; *das Schiffermädchen* (La fille du batelier) ; *Sonntagsernte* (Moisson du dimanche) ; *Jüngling und Morgenstern* (Adolescent et étoile du matin). Il a imité aussi Nicander dans : *Mein Leben, mein Lied, mein Tod* (Ma vie, mon chant, ma mort). Vitalis et Grafström lui fourniront les thèmes de : *der beste Freund* (Le meilleur ami) ; *Willkommen und Lebewohl* (Soyez le bienvenu et adieu).

Ainsi, l'amitié de Weber et d'Olaf Rydeberg aura été féconde en heureux résultats. Au jeune étudiant suédois revient le mérite d'avoir révélé à notre poète toute une littérature dans laquelle il a puisé avec amour.

Mit Lust umschwärmt' ich gleich dem Sommerfalter
Die Blumenfülle, die im Nord entsprossen.

(*Herbstblätter*, Ein Sonett.)

C'est vers 1863, à l'âge de 50 ans que Weber se mit courageusement à apprendre l'anglais. Bien des fois, il avait formé le projet d'étudier cette langue qui offre tant de rapports avec l'allemand ; mais toujours il avait

hésité. « Longtemps, son orthographe tourmentée, aussi bizarre que les Anglais eux-mêmes, m'a arrêté. Maintenant, j'ai surmonté ma répugnance et, avec elle, toutes les difficultés. » (Lettre à Madame Seitz, 11 mai 1865.)

Dès l'été de 1865, il traduit ou adapte de courtes poésies: *Zu spät* (Trop tard); *Im Tale von Cauterets* (Dans la vallée de Cauterets), de Tennyson; *Vergangene Tage* (Jour écoulés), de Thomas Moore; *Zuversicht* (Confiance), de Trench; et enfin ce chant émouvant qui devait être en 1912 la dernière prière des naufragés du *Titanic*: *Näher, mein Gott, zu Dir* ! (Plus près de toi, mon Dieu !)

Pendant les premières années de son séjour à Thienhausen de 1866 à 1874, Weber traduisit en allemand trois poèmes de Tennyson : *Enoch Arden* (1866), *Aylmers Field* (1868) et *Maud* (1874). La traduction d'*Enoch Arden* est, de nos jours encore, classée parmi les meilleures; elle a atteint sa quatrième édition; *Aylmers Field* et *Maud* sont plutôt des adaptations que de véritables traductions et furent accueillies avec moins de faveur.

Pour quelles raisons Weber a-t-il ainsi témoigné une prédilection toute spéciale envers l'œuvre du poète-lauréat anglais? Nous croyons découvrir le motif de cette préférence littéraire dans une certaine parité de nature, de goûts, de tendances qui existerait entre ces deux poètes relevant de l'école romantique, entre le chanteur des *Idylles du Roi* et celui de *Treize-Tilleuls*.

Tennyson et Weber aiment passionnément leur pays; tous deux célèbrent les charmes de la terre natale ou les vaillants exploits de ses fils: l'un, au temps des luttes héroïques entre Francs et Saxons; l'autre, en évoquant le Cycle des Chevaliers de la Table Ronde, ou plus près de nous, à l'occasion de la mort du duc de Wellington ou de la Charge de Balaclava.

L'un et l'autre ont une même conception de la liberté qui ne doit pas être le fruit d'une révolution violente, mais, plutôt provenir d'une sage évolution et rester toujours respectueuse des institutions du passé :

[A freedom which] slowly broadens down
From precedent to precedent.

Mêmes vues sur l'amour qui sera chaste et désintéressé, avec pour idéal le mariage chrétien, comme chez Elmar et Hildgonde ou chez les personnages d'Enoch Arden, de *The Miller's Daughter* et de *Guinevere*. Mêmes sentiments religieux dans l'œuvre de Weber et de la part du protestant croyant dont les héros s'inclinent profondément devant un Dieu-Providence et réalisent avec lui une mystique union par la prière.

... Enoch as a brave God-fearing man
Bow'd himself down, and in that mystery
Where God-in-man is one with man-in-God,
Pray'd for a blessing on his wife and babes.
(Enoch Arden, Vers 185-189.)

Peut-être aussi, le fait curieux qu'un catholique fer-vent comme Weber n'ait pas présenté sous un jour trop fâcheux les divinités et la religion du paganisme saxon trouverait, en partie (et nous reviendrons sur ce sujet), son explication dans l'exemple de Tennyson. Le poète anglais, par patriotisme, lui aussi, et sans trahir la foi chrétienne, salue plus d'une fois avec complaisance les divinités disparues, comme *Godiva*, revêtue de chasteté (*clothed on with chastity*), ou *Boadicée*, la reine des Icènes qui reparait aux heures critiques de l'Histoire d'Angleterre ; *Boadicée*, telle une fougueuse Walkyrie, qui refoule les légions de Néron, combat à Waterloo et à *Balaclava*, à côté des héros de son pays.

Enfin, le poème *In Memoriam*, touchant tribut d'une vive amitié, consacré par Tennyson au souvenir d'Arthur Hallam, le compagnon de ses jeunes années et le confident de son âme, le dénouement d'*Enoch Arden*, celui d'*Aylmers Field*, certains épisodes de *Maud*, témoignent de semblables dispositions à cette mélancolie, voisine du pessimisme, constatée parfois chez Weber.

L'un et l'autre poète, car nous pourrions appliquer à Weber ce qu'on a dit de Tennyson, doit la renommée qui entoure son nom, moins peut-être à ses dons naturels qu'à un labeur infatigable, au culte qu'il voua à son art, au respect qu'il a toujours témoigné pour ses lecteurs. « Aucun de ses ouvrages ne parut sans avoir été longuement médité, mûri, amené à son point de perfection. Les corrections, les retouches qu'il a faites à certains indiquent des scrupules toujours en éveil, et le souci de ne présenter au public que le meilleur de lui-même. » (*Beljame*, *Enoch Arden*, Introduction.)



CHAPITRE II

L'épopée de « Treize-Tilleuls »

LA GENÈSE DU POÈME

En juin 1834, dès sa première année d'Université, Weber avait conçu le plan d'une vaste épopée. Il voulait composer un cycle de poésies comprenant les légendes et les souvenirs historiques relatifs à la forêt de Teutobourg. Il travailla plus d'un an à cette œuvre intitulée : *Les Lieder de Teutobourg*, et la dédia à son frère Constant, alors vicaire à Dribourg.

Cette ébauche d'épopée, à laquelle certaines ballades d'Uhland, spécialement *Eberhard à la barbe bruisante*, ont pu servir de thème, met en présence le paganisme de Witikind agonisant, frappé à mort et le christianisme naissant et déjà vainqueur apporté par les Francs de Charlemagne. Ce poème annonce *Treize-Tilleuls* ; il est donc important pour nous qui allons étudier avec détails l'œuvre capitale de Weber.

Les Lieder de Teutobourg sont divisés en neuf chants. Aux trois premiers chants, Weber célèbre la forêt du pays natal. C'est l'Osning aux vertes fondaisons où circulent encore, comme en un mystérieux frémissement, les légendes du temps de Hermann le Libérateur, de Charlemagne, de Witikind, cette forêt qui nourrit des chênes altiers et des hommes au cœur fier, des jeunes filles pures, sages et belles comme l'églantine aux souf-

fles du printemps. Des ruisseaux jaillissent des profondeurs des rochers. Ils roulent en tumulte leurs flots limpides avec une fougue juvénile, font la causette avec les aunes et vont, en gambadant, se jeter dans le Weser qui inspire les poètes ou dans le vieux Rhin allemand. Ces forêts renferment aussi des couches profondes de fer, gardées par le Génie de la Montagne, ce fer dont on forgera de bonnes et loyales épées. Ces épées ont projeté un éclat farouche lorsque, à travers les sombres défilés, les hommes de Hermann poussaient leurs cris de guerre; elles étaient « gorgées de sang » au jour où l'orgueil de Rome fut terrassé, au jour où, illuminant les ténèbres de ces bois, resplendit enfin l'éclatant soleil de la Liberté.

Le poète donne au IV^e chant le nom de *Velleda*, la fameuse prophétesse qui souleva avec Civilis les contrées de la Gaule du Nord et de la Germanie, sous l'empereur Vespasien. Par un singulier anachronisme, le poète la fait vivre au temps de Varus. Le chef romain et ses légions reposent sous leurs tentes, le camp est tranquille, les feux sont éteints. Voici que de l'ancre d'un rocher sort la prophétesse à la taille élancée, la tête nimbée d'une chevelure aux boucles d'or. Dans la main droite, elle tient le gui sacré, ses yeux bleus se fixent avec colère sur les ennemis assoupis et elle leur prédit leur ruine prochaine. Velleda disparaît sous les bosquets; aussitôt la lune voile sa clarté derrière de gros nuages noirs chargés d'orage et une effroyable tempête répand la terreur parmi les ennemis.

Au V^e chant, *La Bataille de Hermann*, les prédictions de Velleda s'accomplissent. Le poète décrit les légions romaines. Semblables à un serpent d'airain, innombrables comme le sable de la mer, les fières armées des Romains s'enfoncent dans les défilés: c'était le dragon re-

doutable, le dragon gonflé de venin, qui, de sa queue puissante avait enserré la moitié du monde. Mais soudain s'avance Hermann avec ses braves qui entonnent leur chant guerrier, tandis que les Walkyries, montées sur leurs noirs coursiers, désignent ceux des Germains qui doivent être les victimes du combat. Enfin les Chérusques unis aux éléments en furie apportent la mort parmi les légions ennemies.

Le VI^e chant est consacré à la victoire de Hermann. La déesse Hertha (die Erde, la Terre), que les Germains adoraient comme leur créatrice et leur mère, parcourt triomphalement la patrie délivrée sur son chariot d'or, que traînent des bœufs à la robe immaculée. La joie se répand partout sur son passage. Guerriers, jeunes garçons et jeunes filles se réunissent en de splendides festins où ils paraissent le front ceint de couronnes de chêne.

Au chant suivant, Hermann trahi par ses proches, « *dolo propinquorum* », suivant le mot de Tacite, est tué au combat qui se livra dans la forêt de Teutobourg, tandis que son héroïque épouse et son tout jeune fils sont emmenés captifs à Rome.

Au VIII^e chant, nous sommes transportés au siècle de Charlemagne, à l'époque des combats entre les Saxons et les Francs. C'est Ibourg, avec l'idole d'Irmensul ; c'est Witikind sur le champ de bataille de Detmold ; c'est Charlemagne avec ses douze pairs, et ici Weber rappelle le souvenir de Roncevaux qui vit périr le paladin Roland, Roncevaux où retentit encore le bruit de Durandal, lorsque se brisa la vaillante épée.

.....Du traurig Ronceval,
Was klingt durch deine Schluchten so heller Waffenschall !

A côté des braves guerriers, le poète, en quelques traits

vigoureux, réserve dans cette pièce une place d'honneur à ceux qui ont enseigné l'Evangile, aux moines de Bathenhausen. Ces religieux se sont arrachés au monde. Non sans larmes, ils ont été s'ensevelir dans cette solitude. Par amour, ils ont renoncé à l'amour ; plus jamais ils ne brandiront une épée. Mais si quelque pèlerin leur apporte des nouvelles des pays lointains, combien grande est leur joie d'entendre parler des combats livrés en Terre-Sainte, et un courage juvénile se trahit chez eux, empourprant leurs joues pâles.

Dans le dernier Chant, après avoir personnifié dans Henri de Veldeke l'époque où fleurirent les Minnesinger, les Trouvères allemands aux douces chansons d'amour, Weber termine par des pièces détachées où il traite quelques autres sujets historiques.

Weber, lui-même, ne se faisait pas d'illusion sur les imperfections de ce poème, puisqu'il n'eut jamais la pensée de le publier. Malgré la beauté lyrique de certaines strophes et le souffle patriotique qui les vivifie, malgré des efforts louables pour ressusciter les formes archaïques et jusqu'au mètre des Nibelungen, ces Lieder de Teutobourg renferment des défauts, dont le plus grave est le manque d'unité du sujet et, par suite, l'absence de cohésion entre les divers chants, défaut capital pour toute œuvre épique. Le jeune âge du poète et son inexpérience, sa connaissance encore insuffisante du passé germanique, la difficulté de mener à bien une aussi vaste entreprise, l'ont fait échouer là où tant d'autres auraient également échoué. Mais ce poème, avec tous ses défauts, renferme une indication et il est une promesse.

Nous pressentons déjà de quel côté s'orientera plus volontiers la Muse de Weber, dans la suite.

Un jour viendra où les combats des Saxons contre

leurs ennemis seront narrés avec plus de vérité, de couleur et de vie, et les tableaux de la vie monacale au cloître de Bathenhausen, à peine ébauchés, annoncent les descriptions plus intéressantes et plus complètes du couvent de Treize-Tilleuls. La préoccupation d'écrire un poème, où il glorifierait en même temps et sa foi et sa patrie, hantait déjà l'esprit de Weber, jeune étudiant à Greifswald. Il importait de le signaler.

De fait, la pensée de retracer poétiquement l'histoire de cette époque reculée, où les croyances du vainqueur, en quelque sorte imposées d'abord par la force, furent bientôt accueillies avec reconnaissance par les vaincus, auxquels elles apportaient un idéal nouveau, des mœurs plus douces, une civilisation moins primitive, exerça toujours sur Weber comme une attirance mystérieuse.

Volontiers, on se représente le poète rassemblant avec soin, avec amour, tout ce qui pourrait servir à réaliser un jour l'œuvre religieuse et patriotique rêvée.

Pourtant, les années passaient sans que le rêve, si longtemps caressé, reçût un commencement d'exécution. Weber avait déjà cinquante-sept ans et le plan du poème n'était même pas ébauché. Mais le futur auteur de *Treize-Tilleuls* ne renonçait pas à son projet. Il étudiait consciencieusement la mythologie germanique, le *Glossarium Suiogothicum*, les cartulaires carolingiens, les lois et les coutumes en vigueur au ix^e siècle, la civilisation de cette époque.

A notre avis, deux événements d'ordre différent, l'un littéraire, l'autre politique, décidèrent de la composition de l'épopée de *Treize-Tilleuls*, ou tout au moins, engagèrent notre poète à ne plus différer de prendre la plume. Nous songeons ici au succès du roman historique de Victor Scheffel, *Ekkehard*, et au *Kulturkampf*.

Ekkehard parut en 1855. Scheffel trouva le sujet de son roman dans les vieilles chroniques du monastère de Saint-Gall, en Suisse.

Hadwige, duchesse de Souabe, avait perdu son mari qu'elle n'aimait point. Dans une de ses visites au couvent de Saint-Gall, l'abbé voulut lui offrir de magnifiques présents. Hadwige les refusa, mais demanda d'emmener le moine Ekkehard, qu'elle avait remarqué, pour qu'il lui enseignât le latin, en lui expliquant l'Enéide, de Virgile.

Dans le château de la duchesse, le moine qui, à son tour, s'est épris de Hadwige, cède à un moment d'égarement. Afin de se soustraire au châtiment que les lois religieuses de l'époque réservaient à de pareilles fautes, plutôt que pour expier, Ekkehard se retire dans un ermitage abandonné, au milieu des pâtres du mont Sentis.

Le roman de Scheffel obtint, dès son apparition, un véritable succès, succès qui dure encore. Une sérieuse documentation historique, des épisodes poétiques, sérieux ou comiques racontés avec verve et humour, des scènes évoquant la vie féodale ou monacale, des descriptions de batailles ou de tableaux champêtres, ajoutent encore à l'intérêt de l'action.

Adolphe Bartels, dans son *Histoire de la Littérature allemande*, déclare qu'*Ekkehard* « est, sans contredit, le meilleur roman de notre littérature sur la civilisation, sorti librement et vigoureusement d'un cerveau allemand et d'un esprit d'historien allemand. Il est plein de poésie en dépit des études germanistes qui en forment la base. Ce n'est pas un roman de style, mais une peinture de mœurs, pleine de richesses et de beautés, l'une des meilleures œuvres qu'ait produites la poésie réaliste des années *cinquante* ; il est comme le pendant de *Henri*

le Vert (der grüne Heinrich) de G. Keller... *Ekkehard* ne semble être que l'histoire d'une passion ; en réalité, il offre un magistral tableau de la civilisation au x^e siècle... Scheffel a établi, pour ainsi dire, un trait d'union entre l'Allemagne moderne et celle du moyen âge. » (A. Bartels : *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 598-713.)

L'apparition de ce roman, intéressant par tant de qualités, dut, néanmoins, être accueillie par les catholiques, contemporains de Weber, avec une tristesse justifiée. On a pu y voir un roman de tendance et comme un programme de combat. De fait, l'auteur, sans l'avouer explicitement, fait œuvre de polémiste. Il présente les faits de telle façon qu'il semble prendre à partie la vie religieuse des monastères, le catholicisme et même l'ordre surnaturel.

Scheffel, par la bouche de l'un de ses personnages, compare le Sauveur à un étranger. Il regrette presque qu'il soit venu en ce monde, que sa doctrine ait pénétré en Germanie, qu'on le prie en une langue que le peuple ne comprend pas. « Der Heiland ist als ein Fremder ins Land gekommen ; Ihr dienet ihm in fremder Sprache, die verstehen wir nicht. » La duchesse déclare qu'il ne peut y avoir deux religions dans le pays ; cela conduit les esprits à entrer en lutte les uns contre les autres et on n'a pas besoin de ces dissentiments, tant qu'il y aura des ennemis au dehors. « Kein Reich mag gut bestehen bei zweierlei Glauben, das führt die Gemüther gegen einand in Schlachtordnung, und ist unnöthig, so lange draussen Feinde genug lauen. » C'est là, de la part de l'écrivain, une allusion évidente à la coexistence du catholicisme et du protestantisme en Allemagne et une sorte de plaidoyer indirect en faveur de la religion réformée.

De façon générale, dans *Ekkehard*, les faits surnaturels sont niés quand ils ne sont pas ridiculisés. Le Baptême est affaire de politique ; la préparation d'un adulte à ce sacrement, l'instruction qui doit précéder, simples formalités ! Le mieux est de faire vite. Les cérémonies elles-mêmes en sont présentées avec peu de respect.

Nous constatons dans le roman un emploi parfois inconvenant des Saintes Ecritures. Scheffel multiplie les scènes d'exorcismes et les présente sous une forme comique. Il raille les pénitences publiques imposées encore par l'Eglise au moyen âge pour les fautes d'une gravité exceptionnelle. Il plaisante sur les hérésies qui ont poussé en Orient « comme la pomme épineuse et la jusquiame », ainsi que sur les Conciles de Nicée et de Chalcédoine. Nous découvrons, dans plusieurs passages, un parti pris de vanter la force physique, l'esprit d'initiative, la vie sans aucune contrainte, alors qu'il dénigre la culture intellectuelle, œuvre des moines d'alors : la duchesse aimerait mieux qu'Ekkehard fût un soldat qu'un savant, et nous entendons le chef des Huns professer les mêmes principes : « Aussi longtemps qu'en Occident on écrira des livres et qu'on tiendra des Conciles, mes hommes pourront avancer sans crainte et planter leurs tentes plus avant ! »

Mais où la verve satirique de Scheffel s'exerce surtout, c'est au sujet des moines et des couvents. Saint Gall aimait l'air des forêts : c'est le motif qui a décidé du site où s'élève son monastère. Ses compagnons, tous venus de l'étranger (et l'auteur insiste sur ce point) sont comme les ancêtres de nos modernes touristes ; ils ont ratifié le choix du fondateur parce que la position est pittoresque, facile à défendre et le sol favorable à la production du bon vin.

Les moines de Scheffel sont âpres au gain, ils se font payer largement en terres et en vignes les services rendus. Leurs écoles servent plutôt à recruter leur ordre qu'à instruire le peuple. Leur enseignement est tout superficiel : un peu de mauvais latin et force distinctions scolastiques.

Des subtilités grammaticales suscitent, entre religieux, des haines farouches ; ils se jalousent, forment des cabales, se battent avec ceux du couvent voisin.

Un de ces moines est un ascète qui passe son temps à rompre des lances contre les démons. Un autre lit en cachette l'*Art d'aimer* d'Ovide, qu'il conserve dans sa paillasse. Celui-ci est un Hercule qui ne croit qu'à la vertu de ses muscles. Celui-là s'amourache d'une jeune suivante. A tel autre, Scheffel fait jouer jusqu'au bout le rôle de bouffon. Dans l'ensemble, il nous représente les religieux d'alors grossiers, orgueilleux, hypocrites, aimant à boire, sensuels, se plaisant aux propos grivois. Le portrait de la recluse, femme d'une vertu suspecte, ressemble plutôt à celui d'une pauvre hystérique qu'à celui d'une moniale.

L'auteur insiste sur les festins et la bonne chère que faisaient les moines, malgré la sévérité apparente de la règle : au réfectoire de la communauté, on porte des toasts, on donne des concerts, des femmes y pénètrent et peu s'en faut qu'un bal ne s'y improvise.

Par dessus tout, ce qui impressionne péniblement une âme croyante et catholique, c'est la chute lamentable du héros du poème, le moine Ekkehard. Dans son ermitage solitaire, on voudrait le voir se relever, regretter sincèrement ses erreurs, s'efforcer de les expier en acceptant, en esprit de sacrifice, la rude existence à laquelle il est désormais voué. Mais non, il termine sa triste vie

en faisant profession d'une sorte de déisme à la Rousseau !

Les biographes de Weber rapportent que, lorsque parut l'épopée de *Treize-Tilleuls*, plusieurs voulurent y voir une imitation poétique de l'*Ekkehard*, de Scheffel. Des revues, entre autres, *La Patrie*, de Vienne (Wiener Vaterland), précisèrent quelques passages où notre poète se serait plus spécialement inspiré du romancier badois.

Weber avoua qu'il avait salué avec joie l'œuvre littéraire de Scheffel, car elle alliait la poésie au culte du passé et elle lui semblait posséder bien des qualités d'une chronique du moyen âge. Mais il rappela que, bien avant la publication d'*Ekkehard*, il avait songé à composer une épopée dont le sujet serait emprunté à l'histoire de l'ancienne Germanie, et il nia toujours d'avoir pris Scheffel pour modèle.

Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette affirmation, lorsque nous aurons à constater plusieurs ressemblances, voulues ou non, entre les deux œuvres.

Mais quand Weber écrivit *Treize-Tilleuls*, n'aurait-il pas secrètement formé le dessein de rivaliser avec Scheffel et de réagir contre son *Ekkehard*, en employant ses propres armes pour réhabiliter le catholicisme et la vie monacale, si vivement pris à partie dans le roman ? Nous ne croyons pas trop nous avancer en prétendant que telle pouvait être l'intention de Weber.

Le silence de la part de notre poète relativement à ce but très précis ne nous étonne pas et, d'ailleurs, c'était d'un sage.

Si son épopée chrétienne ne devait trouver qu'un accueil médiocre auprès du public, on n'eût pas manqué de proclamer l'impossibilité pour un écrivain catholique d'égaler en talent un auteur justement apprécié, on l'eût

jugé incapable de répondre victorieusement à des peintures de mœurs monacales qui présentaient tous les caractères d'une reconstitution historique.

En admettant, au contraire, le succès de *Treize-Tilleuls*, une déclaration préalable de son auteur, visant à faire du poème une œuvre de tendance et comme une réplique au roman de Scheffel, aurait peut-être augmenté l'enthousiasme des catholiques, mais, en revanche, elle risquait de détourner de l'épopée nombre de protestants et les lecteurs simplement curieux des nouveautés littéraires.

Or, nous savons que Weber espéra, pendant toute sa vie, que se scellerait un jour l'union parmi ses concitoyens, union sur le terrain patriotique, union sur le terrain des grands principes religieux. Dans sa pensée, son œuvre devait contribuer à hâter la réalisation de ce désir.

Scheffel avait dépeint le catholicisme comme une sorte de dissolvant de l'énergie individuelle, des vertus naturelles et même du patriotisme. Weber nous montrera la foi chrétienne, une foi solide mais éloignée de toute dévotion outrée, comme un principe de force et de résurrection pour sa chère patrie, dans le passé. C'est vers les splendeurs de la foi au Christ que tendront les luttes intérieures qui se livreront dans l'âme de son héros principal ; c'est elle, c'est elle seule, pleinement possédée qui assurera son bonheur. Ces moines en qui Scheffel voit des hypocrites grossiers et avides de jouissances, Weber nous les présentera auréolés de la triple couronne de la science, de la vertu et de l'abnégation.

Les religieux de l'abbaye de Treize-Tilleuls ne viennent pas de l'étranger ; ce sont, pour la plupart, des enfants de la Saxe qui aiment passionnément leur pays.

Ils consacrent leur temps à instruire les rudes ancêtres et à ouvrir leurs esprits, jusqu'alors trop exclusivement inclinés vers la matière, du côté des célestes vérités. Ils les initient à une civilisation qui adoucit leurs mœurs barbares et, en même temps, ils affermissent leur amour pour le sol qui les a vus naître, en leur apprenant à le défricher, à perfectionner les cultures, leur donnant eux-mêmes l'exemple.

Sans doute, Weber ne cachera pas, dans le cours du poème, que des abus se sont produits au nom de la religion (et là encore nous voyons l'intention du poète de répondre aux accusations de Scheffel), mais il montrera que si les instruments dont Dieu s'est servi pour accomplir son œuvre sont des hommes, et par conséquent faillibles, l'œuvre elle-même est belle, féconde et divine, et elle mérite que tout Allemand s'incline devant elle avec respect.

L'autre événement qui déterminà Weber à écrire *Treize-Tilleuls*, ce fut le Kulturkampf.

Dès les premières années du Kulturkampf, les catholiques, le clergé, les religieux surtout se virent victimes d'une sorte d'ostracisme politique. Cela, l'ardent catholique qu'était Weber ne pouvait l'admettre. Dans les mordantes épigrammes publiées alors, notre poète déversa toute l'amertume de son âme. Et pourtant, l'âme de Weber renfermait plus d'amour, plus de générosité que de rancœur.

De même que le député faisait son devoir et tout son devoir lorsqu'il défendit au Parlement la cause de l'Eglise, Weber, au plus fort de la lutte, crut qu'il était encore de sa mission de poète chrétien, de réhabiliter ceux qu'on proscrivait et d'élever à la foi de ses pères, à cette foi si impitoyablement attaquée, un monument

de reconnaissance et de filiale admiration. Et ces pieux sentiments, il désirait les voir partagés par ses concitoyens.

Dans l'esprit de l'auteur de *Treize-Tilleuls*, son poème s'adresse aux catholiques, afin qu'ils y trouvent des motifs de réconfort et des raisons d'espérer en une victoire qui viendra récompenser leurs courageux et persévérants efforts.

L'épopée s'adresse aussi aux non-catholiques. Certains reprochaient aux catholiques de ne pas être assez résolument patriotes, de se montrer plus romains qu'allemands. L'œuvre de Weber tend à leur prouver qu'un catholique sait confondre la religion et la patrie dans un commun amour ; qu'il n'a rien à renier de l'histoire de son pays.

C'est ainsi qu'en décrivant la religion de ses lointains ancêtres, Weber en parlera avec une sorte de respect, presque avec sympathie, comme si le vieux sang païen des Saxons de Witikind coulait toujours dans ses veines et luttait encore avec celui, plus jeune et non moins ardent, infusé par la foi chrétienne. Cette religion des aïeux, il la présentera sous son jour le plus favorable, atténuant pieusement ses ombres, mettant plus volontiers en lumière ses croyances et ses pratiques les moins barbares et les plus poétiques, rappelant de la sorte que, plus que d'autres nations, sa nation à lui était digne de recevoir le bienfait du christianisme. Dans tout le cours de l'épopée, on constate le légitime désir de Weber, de décider le peuple allemand à renoncer désormais à des luttes douloureuses et stériles. Dans l'avenir comme dans le passé, la religion et la patrie peuvent et doivent marcher la main dans la main après s'être fraternellement donné le baiser de paix.

C'est en 1874, que Weber résolut de commencer son poème. Il s'ouvrit de ses intentions à son intime ami, le conseiller Alfred Hüffer, gendre du célèbre député du Centre, Mallinckrodt. Hüffer approuva chaleureusement le projet et conseilla au poète de se mettre aussitôt au travail. Pendant les trois années que Weber a employées à composer son épopée, de 1874 à 1877, Hüffer fut pour lui l'ami qui encourage et le critique au jugement sûr et désintéressé.

Le plan primitif de *Treize-Tilleuls* ne nous a pas été conservé. Le poète, au début, avait-il même un plan bien arrêté dans son esprit? Cela n'est point du tout certain. Il est plutôt probable qu'il n'avait alors qu'une idée directrice: celle de chanter le christianisme, à son aurore, en lutte avec le paganisme, à son déclin, et de donner à son épopée le triple caractère de tableau historique, de problème psychologique et d'œuvre apologétique.

Pendant l'été de 1874, Weber écrivit les deux premiers chants : *Dans la vallée de la Nethe* et *Le Moutier*. Ce n'était qu'une ébauche. Ces deux chants, composés en vers blancs de quatre pieds, de mètre trochaïque, ne satisfaisaient point leur auteur. L'automne s'écoula et l'hiver avait commencé sans que ces strophes eussent subi les retouches jugées nécessaires par le poète lui-même.

Le 31 janvier 1875, Weber célébra ses noces d'argent. A cette occasion, sa famille, qui était au courant de l'œuvre nouvellement mise sur le marbre, projeta de représenter en des tableaux vivants quelques scènes de l'épopée future. En fin de compte, *Treize-Tilleuls* s'annonçant sans doute à cette époque sous une forme encore trop imprécise, l'entourage du jubilaire se décida pour une de ses autres pièces, la très courte poésie: *L'amour nous guide* (Liebe Leiterin).

Deux mois plus tard, une fièvre qui retint le poète au lit pendant plusieurs semaines et mit ses jours en danger, l'empêcha de poursuivre son travail de composition. En avril 1876, il transforma les vers de ses deux premiers chants ; il conserva le mètre trochaïque de **quatre** pieds, mais il adopta le vers rimé, plus harmonieux et de plus belle allure. Dès lors, la composition de l'épopée avança, non point avec un ordre méthodique, mais, pour ainsi dire, à bâtons rompus et au hasard de l'inspiration. Rarement Weber jetait sur le papier l'idée principale qu'il se proposait de développer dans chacun de ses chants. Il composait directement, en partie ou en entier, le **chant** dans son esprit et le transcrivait ensuite au courant de la plume.

D'habitude, et à l'exemple de son compatriote Christian Grabbe, Weber écrivait ses vers sur le premier morceau de papier venu, voire même sur des marges de journaux ou sur des enveloppes de lettres. Pour le manuscrit de *Treize-Tilleuls*, il utilisa les pages blanches des actes officiels du Landtag que l'on remettait aux députés : projets de lois, ordres du jour, etc... Dès qu'il eut conçu la division de son poème en **xxv** chants, il consacra à chacun de ses chants un carton spécial destiné à recueillir tout ce qui pourrait s'y rapporter.

Ses strophes, il les composait de préférence, le soir, lorsque, pour la seconde fois de la journée, il se rendait à cheval auprès de ses malades. Le pas de son cheval blanc, nous dit-il, allait en cadence avec le rythme du vers :

.....fest im Masse
Des Verses klang des Schimmels munttrer Schritt.

Bien que Weber écrivit les différentes parties de *Treize Tilleuls* du premier jet, il y apporta, dans la suite, de

nombreuses et importantes retouches. Il avoua lui-même qu'il ne laissa pas une seule strophe, pas un seul vers sans les avoir revus de très près.

Le 15 mars 1877, six chants étaient terminés. Ils différaient sensiblement de ce qu'ils devinrent plus tard. Ainsi, le chant iv, les *Matines*, et le chant xxii, *Dans le Chœur du moutier*, ne comprenaient pas l'hymne des moines qui les termine. Deux des parties exclusivement lyriques du poème, le Lied d'Elmar et celui de Hildegonde se présentaient sous une forme très imparfaite et les *Leçons du prieur* n'étaient qu'à l'état fragmentaire. Au contraire, le *Grand-Duc* (der Uhu), prodiguait ses sarcasmes et émaillait chacun des chants du poème de ses théories subversives. C'est sous cette forme encore rudimentaire que Weber adressa ce premier essai à son ami, le priant de ne lui ménager ni ses avis, ni ses corrections, ni ses critiques.

La première observation de Hüffer porta sur le rôle du Grand-Duc auquel le poète donnait trop d'ampleur.

Weber ne voulut pas entièrement supprimer cet oiseau, symbole de l'impiété et du matérialisme ; mais il ne le conserva qu'aux chants i, xi et xxiv. Le 23 mars en même temps qu'il annonçait à son ami cette modification, il lui adressait six autres chants.

Dans une lettre du 31 mars, Weber informe Hüffer que l'épopée est à peu près achevée. Seules quelques strophes du chant xviii, *Les leçons du prieur*, restent en souffrance. L'inspiration n'est pas venue et, quand elle fait défaut, Weber ne se hasarde pas à écrire un seul vers.

Une seconde critique de Hüffer porta sur le chant xii : *La levée en masse* (der Landsturm) qu'il trouvait, non sans raison, quelque peu grotesque et détonnant avec le caractère religieux et grave du poème.

Weber, voyant sans doute de l'humour là où son ami croyait découvrir du grotesque, se refusa à apporter des changements à ce chant. Le 11 juin, il lui exprime ses regrets et lui renouvelle ses remerciements.

Le 21 octobre, la session du Landtag s'ouvrait et Weber partit pour Berlin.

Le poète employa plusieurs semaines à mettre la dernière main à son œuvre et y apporta encore des modifications assez sérieuses pour le fond comme pour la forme.

Enfin, le 25 décembre 1877, tout était terminé et le poète avait la joie de déposer le poème de *Treize-Tilleuls* sous l'arbre de Noël de sa fille. L'épopée devait être publiée seulement en septembre 1878.

Lorsqu'il s'est agi pour Weber de donner un titre à son œuvre, le poète hésita quelque peu.

Plusieurs noms, en apparence, indiquaient mieux le but poursuivi. Ainsi, on conçoit qu'il ait songé à baptiser son ouvrage : *Des ténèbres à la Lumière* (Durch Nacht zum Licht), *Le salut par la Croix* (Durch das Kreuz zum Heil).

Mais c'est avec une intention nettement marquée et dont les raisons se justifient pleinement, qu'en définitive, le titre de *Treize-Tilleuls* (Dreizehnlinden) fut adopté par Weber.

Pour l'auteur, en effet, le nom de *Treize-Tilleuls* désigne moins les bâtiments d'un monastère que ceux qui l'habitent, les religieux. Ces moines sont bien les vrais représentants du christianisme en Saxe, au ix^e siècle.

Si l'on veut connaître la foi nouvelle, il faut pénétrer dans l'enceinte du couvent de *Treize-Tilleuls*. Là, nous trouvons des hommes d'origine et de talents divers, mais Saxons pour la plupart. Ils se sont réunis afin

d'adorer leur Dieu et le faire connaître autour d'eux. Ils désirent se rendre utiles à leurs semblables et travailler, en même temps, à leur propre sanctification : ils sont comme l'incarnation vivante de la foi au Christ dans le pays.

Voilà à quoi Weber a surtout songé lorsqu'il s'est décidé à donner à son épopée le nom de *Treize-Tilleuls* et, cela faisant, il nous semble avoir été heureusement inspiré.



CHAPITRE III

L'épopée de « Treize-Tilleuls »

ANALYSE

CHANT I.

Dans la vallée de la Nethe.

Au retour du printemps, tout semble renaître. Les ruisseaux azurés, la nouvelle parure des prairies réjouissent la vue. Les oiseaux modulent les chansons composées en hiver, sous la neige. Bien que ce soit des chants anciens et familiers, ils résonnent doucement à travers monts et vallées. Les joyeuses lavandières, le petit pâtre et le jeune charbonnier sont aux écoutes, ils sont charmés par ces airs suaves.

De même, dans l'âme du poète s'éveillent des lieder presque oubliés et, lui aussi, il veut chanter. Il veut chanter ce que le tilleul lui racontait, ce qui bruissait à la cime du chêne, ce qu'il a surpris, le soir, des conversations intimes de ses feuilles, ce que les gais ruisseaux babillaient dans leur course folle, en bas de la montagne, petits garçons qui ne peuvent ni se taire ni rester en place. Les secrets des gnomes qui vaquent silencieusement aux soins de leur minuscule ménage, là-bas, au

fond de la forêt, les chuchotements des elfes sur les pelouses éclairées par la lune, les inscriptions verdies par la mousse sur les vieilles pierres, tout ce que le poète a lu dans les volumes poudreux à la couverture de peau et dans les parchemins presque effacés, tout cela le sollicite, tout cela l'inspire, tout cela va devenir des lieder, des chants de joie, des cris de colère ou des gémissements de douleur : tableaux embrumés s'élevant, comme d'un crépuscule, des jours sombres du passé.

Il va chanter ces hommes qui, il y a mille ans, païens ou chrétiens, ont traversé cette vallée de la Nethe ; il racontera ce qu'a été leur vie, ce que furent leurs souffrances. Il dira les combats d'un Saxon adolescent contre l'ennemi de sa patrie, le Franc, et la lutte plus terrible encore qui se livra dans son propre cœur avec ses propres pensées. Il dira les pleurs muets de la belle Hildegonde, le sombre ressentiment de la vieille sorcière, les chants runiques et les cris de vengeance proférés par les femmes saxonnes.

Mais il retracera aussi la vie paisible des pieux moines du couvent de Treize-Tilleuls, s'efforçant patiemment, par l'amour et par la science, de vaincre la superbe et les illusions des Saxons, tandis que dans la chapelle du vieux moutier les hymnes saintes ne se taisaient ni jour ni nuit.

Tout cela va chanter ensemble dans un seul lied, et ce lied, il le dédie à ses frères des bords de la Nethe et de l'Emmer, des rives de l'Ems et de la Lippe, fils vaillants d'une commune mère au cœur pur, parlant une même langue, plus rude dans les âpres montagnes, plus douce près des sables et des landes. Ces chants, ce sont des fleurs de bruyère, des fleurs d'automne ; mais le poète y a mis le meilleur de son cœur.

CHANT II.

Le Moutier.

Depuis peu seulement, des religieux qui suivaient la règle de saint Benoit s'étaient établis en cet endroit de la Saxe. Ils avaient sur leurs lèvres des paroles de paix, dans leurs mains ils portaient la Croix, cette arme innocente qui inspire le courage et sous laquelle on est captif pour devenir plus libre. C'était des hommes graves, remplis d'expérience que ces solitaires ! Ils avaient voué leur vie au travail, à la prière, à la méditation.

Jour après jour, ces paisibles ermites réussirent à jeter les solides fondations du moutier et de la chapelle de Treize-Tilleuls. Avec la bêche ils fertilisaient des fondrières incultes, arrachant les buissons et les fougères, greffant sur les rudes sauvageons du nord les rameaux des chaudes contrées du midi.

Une autre tâche, plus dure celle-là, sollicitait leur zèle et allait absorber leurs patients efforts. Il leur restait un autre champ à cultiver ; le sol en était plus riche, la couche de bonne terre était plus profonde, mais la culture en restait plus ardue, car de toute part s'élevaient des pousses sauvages et des vrilles grossières.

Bientôt on vit, sur des bancs de chêne brunis, s'asseoir les descendants des guerriers saxons, pareils à de jeunes ours. C'était une tâche de géant de les lécher, de les policer.

Besogne ingrate que celle d'apprendre à ces hommes grossiers à déchiffrer les caractères runiques, besogne plus rude encore de leur enseigner à les reproduire. Mais le plus difficile ce fut d'expliquer l'Évangile à ces guer-

riers aux blondes chevelures. Seuls les disciples les mieux doués reçurent une instruction plus étendue et les moines les initièrent aux sept arts libéraux.

Honneur à ces vaillants qui portaient le froc, à ces gardiens pieux et fidèles du gai-savoir humain ! Les œuvres des poètes de l'Hellade, celles des chantres de l'Italie, le Testament ancien et l'Evangile, tout cela a été écrit de la main des moines lentement, feuille par feuille.

Parfois aussi, ces moines maniaient l'arc, la hache et la lance. C'était des adversaires redoutables contre les brigands, les incendiaires et les coupeurs de route.

Avec le même courage ils accomplissaient leurs travaux paisibles et leurs devoirs guerriers. Vraiment des messagers de paix venaient de naître sur un sol renouvelé !

CHANT III.

Au manoir de Habichtshof.

Sur le penchant d'une colline qui domine les eaux paisibles de la Brucht, et à très peu de distance de *Treize-Tilleuls*, s'élève le fier manoir de Habichtshof. Le jeune seigneur à qui il appartient, Elmar le Faucon, revient d'une chasse à courre où la curée a été brillante. De la lance il salue amicalement les veneurs et gravit d'un pas alerte l'escalier d'honneur du château.

En entrant dans la vaste salle d'armes, le bel adolescent aux boucles soyeuses, aux yeux bleus et vifs, aux joues brunes, respirant par tout son être le courage, la jeunesse et la vie, se sent envahi d'une immense tristesse. Là, dans le château de ses pères, nulle voix amie ne répond à la sienne, le pas d'aucun être chéri ne ré-

sonne à côté de son pas, rien ne rappelle le bonheur des jours d'antan ; il est orphelin, il est le dernier de sa race.

Aux murailles on voit bien les glorieux trophées de casques et de lances, de glaives et de cuirasses encadrant les bois de cerfs et les cornes de bisons. Mais tout cela donne la mélancolique impression d'une forêt silencieuse et déserte, d'une forêt aux sombres jours d'hiver.

All ein Wald, doch still und öde,
All ein Wald in Wintertrauer.

Sous les tilleuls et sous les ormeaux se dresse le château avec ses dépendances spacieuses. C'est là que depuis des siècles habite, de père en fils, la race illustre des ancêtres d'Elmar. L'un d'eux, Winnemar abattit le dragon redoutable qui terrorisait la contrée. Les grandes invasions avaient passé et le manoir était demeuré debout, comme ses maîtres étaient restés inébranlablement fidèles aux croyances et aux coutumes ancestrales. Surviennent les guerres héroïques des Saxons contre Charlemagne ; dans une de ces expéditions, Alfrik, le père d'Elmar, reçoit une blessure mortelle.

L'oncle maternel d'Elmar, Badurad, évêque de Paderborn, offre de se charger de l'éducation de l'enfant ; sa mère Irmentrude, restée païenne, s'y refuse. Il faut, suivant les exhortations pressantes de la sorcière Swanahild, que le jeune Saxon apprenne, en même temps que les hauts faits de ses nobles ancêtres, à craindre les dieux et à haïr les Francs.

La mère consent pourtant à se séparer d'Elmar. Elle le confie à un ami de la famille, à Thiatgrim, prêtre de Wodan, qui habite le pays des Frisons. Le maître initie l'adolescent aux signes runiques, à la sagesse des peuples du Nord et aux légendes des héros. Il lui explique l'his-

toire merveilleuse de la princesse Gudrun, si fidèle, et lui conte les aventures des Nibelungen. Mais chacune de ses leçons commence et se termine par ces paroles que le vieillard prononce avec une sourde colère : « sans hésiter, sans faiblir, tu dois maudire et détester l'étranger, notre ennemi, tu dois maudire et détester le Dieu des Francs ! »

Sonder Wanken, sonder Schwanken,
Fluch und Hass dem welschen Feinde,
Fluch und Hass dem Gott der Franken !

Le petit garçon devient un jeune homme beau et fort ; toutefois, il reste mélancolique. Songe-t-il à sa patrie si douce, à sa mère laissée seule au foyer ? Ne rêve-t-il pas plutôt à Hildegonde, la gracieuse fille du comte Bodo, jadis la compagne rieuse de ses premiers jeux ? Un jour, la fillette était sur le point de se noyer dans un étang ; le petit garçon l'a sauvée. En retour, elle lui donna un baiser, le suppliant de ne rien raconter à ses parents de la fâcheuse aventure.

Ce baiser avait scellé les lèvres d'Elmar, en même temps qu'il éveillait dans son cœur un amour qui devait durer autant que la vie.

Le vieux Thiatgrim, péniblement affecté de la tristesse de son élève, pense que « le Faucon en a peut-être assez de sa cage. » Il le confie à Thorkell, roi des Normands. Ainsi, il pourra librement déployer ses ailes et prendre part aux expéditions dirigées contre les Francs.

Dès ce jour, commence pour le jeune homme une vie aventureuse, où ses qualités de courage et de sang-froid trouvent souvent l'occasion de se manifester. Un jour, un messager saxon se présente inopinément chez Thor-

kell : il annonce à Elmar que sa mère est gravement malade.

Aussitôt, ce dernier se met en route ; mais il arrive trop tard à Habichtshof, sa mère n'était déjà plus.

CHANT IV.

Les Matines.

Les sons argentins de la cloche du couvent de Treize-Tilleuls viennent de réveiller les échos d'alentour. Il est minuit, les moines bénédictins, les pères et les frères, ont quitté leurs dures couchettes et se rendent à l'office de matines. Un à un, ils s'avancent devant le chœur, s'inclinent profondément et gagnent leurs hautes stalles sculptées. La Muse du poète va nous révéler leurs noms, elle nous racontera leur passé, elle nous dira quelles pensées agitent maintenant les âmes de ces solitaires.

L'abbé Warin s'avance le premier. Ce vieillard à la démarche grave et digne, est le fils d'Ekbart, duc des Saxons, et d'une princesse franque. Nature ardente, guerrier intrépide, il a pris part jadis à vingt combats. Il fut le compagnon du paladin Roland à Roncevaux. Il a vu flamboyer Durandal au soleil d'Espagne, il a entendu l'Olifant lancer son appel suprême, il a assisté impuissant au triomphe des infidèles et à l'écrasement des soldats du Christ. En ce moment même, la Chanson de Roland berce son imagination au souvenir des Gestes fameuses auxquelles il a été mêlé ; mais, bien vite, il soupire pieusement : *Vanitas vanitatum !*

Après l'abbé Warin, vient le prieur Markward, un Saxon aux cheveux blonds et aux yeux bleus, de haute

taille, et aux larges épaules. Né dans une métairie franche des bords du Weser, il avait été aussi, dans sa jeunesse, un bretteur incomparable. Maintenant d'humeur plus calme, bien qu'il éprouve toujours un sursaut de colère lorsqu'on parle du massacre des Saxons par les Franes à Verden, il ne songe plus qu'à servir le Dieu couronné d'épines.

Puis, c'est Héribert, le philosophe, un enfant des rives de la Moselle, disciple d'Aristote. Il recherche actuellement la solution de ce problème qui le passionne : La vertu a-t-elle son origine dans la science et l'expérience, ou bien nous vient-elle du cœur ? C'est ensuite le père Luthard, aux yeux de faucon, de noble et vieille race. Grand chasseur devant l'Eternel, il a souvent, grâce à ses expéditions hardies dans la forêt, pourvu abondamment de gibier la cuisine du monastère. « Les bourgeons commencent à gonfler, se dit-il en lui-même ; ce serait peut-être le moment d'aller demain, dès l'aurore, surprendre le faisan et le coq de bruyère. »

Voici le père Ivo. Ma foi, le casque et la cuirasse sié- raient mieux à ce géant que le froc monacal. Sa figure est affreusement balafmée d'un coup reçu en défendant les troupeaux de son père contre d'audacieux ravisseurs. Il était fiancé ; mais les jeunes filles n'aiment point les visages trop couturés et il entra au couvent. Il a travaillé gaillardement avec ceux qui construisirent l'abbaye et il pense tout bas : « C'est pour les guérir les uns et les autres que, aux gens bien portants, le ciel envoie de dangereuses maladies, et à ceux qui sont malades, d'affreuses blessures. »

Le père Bernhard est originaire de la tribu des Bructères, entre la Lippe et l'Ems. Ses compatriotes portent des sabots et se nourrissent de pain noir. Ils sont taci-

turnes et croient aux esprits qui hantent les mares et les étangs. L'évêque Hathumar, de Paderborn, le prit sous sa protection et lui donna des souliers.

Le pieux moine Tankmar est un doux rêveur. Matin et soir, dans sa cellule, il désire des ailes de colombe pour son âme captive. D'un pas alerte, Sigeward, l'ancien ménétrier, suit le moine mystique. Que de lieder il a chantés jadis sur les coteaux de l'Osning ! Que de danses son violon a animées dans les fêtes villageoises ! Au cloître, souvent sa voix s'élève encore pour chanter en allemand et en latin. En ce moment, il médite quelques couplets contre les Francs. Certes, le prieur va rire. Mais le père abbé, de sang franc et saxon, ne saura s'il doit rire ou se fâcher.

Ensuite vient le père Hatto, à la figure illuminée. Il est du pays du bon vin. Le père Ivo déclare, pour plaisanter, que sa mère l'a nourri avec le vin capiteux de Deidesheim. Musicien, poète et peintre, il compose des hymnes et des séquences. Il songe à une Résurrection où le Christ sortirait triomphant du tombeau, tandis que les gardes francs seraient renversés d'épouvante.

Voilà le père Biso, long et sec, fils d'un païen. Dans son enfance, il jurait par le marteau de Donar. Ancien disciple des savants bénédictins de Saint-Gall, il copie, à Treize-Tilleuls, les manuscrits d'auteurs grecs et latins. Aujourd'hui, ses joues pâles sont colorées par un sentiment de joie très vive : il vient de terminer par son *Gloria Deo* un volume des Annales de Tacite.

L'aimable père Bède arrive le dernier. Dans sa jeunesse, il grimpait jusqu'aux aires des aigles, et plus d'une fois, il a ravi à des louves leurs louveteaux. Il connaît les simples de la montagne : c'est le père infirmier du monastère. Appelé souvent au dehors pour panser les

plaies et soigner les malades, il a des baumes merveilleux et pour l'âme et pour le corps.

A la suite des pères s'avancent les frères servants : frère Hildegrim le brasseur du couvent, frère Erich le portier, frère Waltram le cuisinier, frère Wido le tailleur et frère Ailrat le jardinier.

D'origine différente, avec des aptitudes et des caractères divers, les moines vivent heureux à Treize-Tilleuls. Une même pensée, un même amour les unit : la pensée de gagner des âmes au Christ, l'amour de ce Dieu crucifié. A cette heure sainte des Matines, leurs voix s'harmonisent et se fondent pour entonner un « *Laudate Dominum..... omnis terra* » émouvant et triomphal.

CHANT V.

La pierre du sacrifice.

Par une belle nuit de juin, la nuit du solstice d'été, le sommet de l'Ibourg se découpe majestueusement dans le ciel étoilé. Sur les flancs de la montagne s'étend l'antique bois sacré, dominé jadis par la gigantesque idole d'Irmensul que le grand Empereur a fait abattre ; seuls, des arbustes et des lianes sauvages marquent la place du vieux monument. Les Francs chrétiens évitent cet endroit maudit où les esprits malins rôdent encore à la faveur des ténèbres.

C'est là que les derniers Saxons païens, ceux de la contrée et ceux venus de loin, se sont réunis pour célébrer la fête de Balder, le plus pur de leurs dieux ; c'est là qu'ils vont lui offrir un sacrifice, selon les rites traditionnels.

Sur le gazon se dresse la pierre du sacrifice à laquelle

des chênes vénérables forment un dôme de verdure. Tout auprès, vêtue d'une robe blanche flottante, est debout Swanahild qui remplit les fonctions de prêtresse. Elle tient en main le couteau du sacrifice, encore fumant du sang de la victime. Werinhard, le franc métayer, reçoit ce couteau dont il a la garde, tandis que Fulko, le forgeron de Bodinkthorpe, attise les charbons sous la chaudière sacrée. Cette chaudière immense contient, avec l'ail et le gui, la noble victime, le poulain indompté. Autour de la prêtresse et de ses aides, se presse la foule, une foule nombreuse. Elle suit avec une crainte religieuse les phases diverses du sacrifice. Elmar, le jeune seigneur de Habichtshof, s'est placé au premier rang. Godo, le plus habile pêcheur de la Nethe a déclaré que les sentinelles étaient à leur poste : nul traître, nul profane ne viendra troubler les mystères sacrés.

Alors, par trois fois, la sorcière Swanahild, les pieds nus, contourne l'autel ; par trois fois, elle jette des grains de froment dans les flammes. Elle fait le signe mystérieux de Donar au-dessus de la victime, et la face vers le nord, elle adresse une exhortation émue aux derniers fidèles de ces dieux qui s'en vont.

Puis, de jeunes enfants, petits garçons et fillettes, s'avancent pour jeter des fleurs autour de la pierre du sacrifice, chantant en l'honneur de Balder un cantique naïf et gracieux.

C'est maintenant l'instant solennel qui va comme couronner ces mystères. *La coupe d'amour* du dieu circule de rang en rang ; chacun des assistants reçoit sa part de la chair de la victime, et ce festin mystique, pris à la hâte dans la crainte d'une surprise possible, termine la fête de Balder.

L'aurore commence à poindre. Les fidèles se disper-

sent à travers les sentiers de la forêt, tandis que la brise du matin joue avec la cendre et les étincelles qui restent encore, et que les sommets des monts s'empourent dans le lointain.

CHANT VI.

La Fête des Moissons.

Le printemps pare la terre de ses premières fleurs, mais l'automne la couvre de l'or des épis ; l'un était la promesse, l'autre est la réalité. La Fête des Moissons a rassemblé à Bodinkthorpe, au manoir du noble comte Bodo, les seigneurs voisins, ses hommes liges et ses serviteurs. La joie qui est dans les cœurs, la rude besogne terminée, se manifeste sur les visages. Elle éclate surtout dans les chants pleins d'entrain et dans les rires sonores des vaillants moissonneurs. Seul de tous les gens du comte, Grimbart, le valet aux jambes cagneuses, profère des paroles méchantes et énigmatiques contre son maître qui l'a surpris à commettre un larcin.

Bodo, envoyé jadis par Charles, le grand empereur, pour le représenter dans la vallée verdoyante de la Nethe, voit sa barbe soyeuse et son opulente chevelure s'argenter d'année en année. Mais, au milieu de ses bois et de ses landes, fleurit tout près de lui une rose charmante, sa fille Hildegonde, toute semblable en grâce et en bonté à sa mère qui n'est plus.

Eine Ros' im wilden Walde,
Lieblich ihm zur Seite blühte
Hildegund, der heimgegangnen
Mutter gleich an Huld und Güte.

Le comte est debout sur le perron. Autour de lui se

pressent ses nobles invités. C'est Badurad, évêque de Paderborn ; c'est l'abbé Warin, de Treize-Tilleuls. Puis viennent de nombreux seigneurs saxons, parmi lesquels Elmar le Faucon. On remarque la présence d'un hôte nouveau : c'est Gero, le *Missus dominicus*, envoyé par le roi Louis le Débonnaire. De caractère emporté et plein d'astuce, il a toujours la menace à la bouche, accablant les Saxons de dimes, d'impôts, de corvées. Chez ce peuple nouvellement conquis, mais resté fier et attaché à ses traditions, l'envoyé maladroit et brutal fait détester les maîtres qu'il prétend servir et la foi qu'il professe.

Gero a tenté de gagner les faveurs de Hildegonde. Il s'aperçoit bien vite que la jeune fille a donné son cœur à Elmar. Dès lors, entre les deux rivaux, c'est une lutte acharnée, une lutte sans merci qui va s'engager. Aussitôt en présence de son adversaire, l'envoyé du roi l'accable de grossières injures. Il lui reproche de ne plus être un orgueilleux faucon, mais un volatile dégénéré ; il insulte à son courage, il insulte à ses croyances. Elmar va éclater quand Hildegonde fait son entrée, accompagnée d'un gracieux cortège de blondes jouvencelles.

En même temps, arrivent les voitures chargées d'épis dorés. Au faite des hautes gerbes sont juchés les enfants couronnés de fleurs des champs. Devant le comte, les chars suivis des serviteurs s'arrêtent. Isenhard, le maître des travaux annonce une riche moisson, et Aiga, son espiègle fillette, complimente fort gentiment le comte, Hildegonde et Elmar ; elle fait une allusion discrète à l'union désirée des deux jeunes gens.

Le seigneur de Bodinkthorpe remercie ses serviteurs, leur annonce qu'un festin plantureux réparera leurs forces et qu'ensuite, ils pourront se livrer aux plaisirs

de la danse, à laquelle les convient Dierk et Kord, les joyeux ménétriers. Nous faisons également connaissance avec le jeune Eggi, petit être mystérieux, choyé par Swanahild, venu on ne sait d'où, recueilli par pitié chez Fulko, le forgeron, plus souvent sifflant et gambadant à travers les branches des arbres et surnommé le *Chat sauvage*.

Pendant que les serviteurs se retirent en acclamant leur maître, les invités sont introduits dans la salle du festin. A la fin du repas somptueux, Bodo prie Hildegonde de verser elle-même un vin généreux dans la coupe des convives, car c'est l'heure de porter les santés. Arrivée devant Elmar, la gracieuse jeune fille se trouble, baisse les yeux et rougit timidement. Gero a surpris cette nouvelle marque d'un amour qui le transporte de rage.

Au moment où Elmar élève sa coupe en l'honneur de son hôte, le terrible envoyé du roi renouvelle ses injures à l'adresse de son rival heureux et va même jusqu'à insulter la mémoire de sa mère. Cette fois, c'en est trop, la mesure est comble. « Tu en as menti, s'écrie Elmar hors de lui. Tu m'as décoché tes traits envenimés, je me suis contenu. Tu as blasphémé les dieux, ils sauront se venger. Mais insulter celle que je pleure, celle qui était la vertu et l'honneur même, je ne le tolérerai pas. Franc que je méprise, je te défends d'ajouter un seul mot, sinon mon glaive t'abattra sur le sol. » La coupe tombe des mains de Gero. Elmar est debout, redressant encore sa haute taille. Ses yeux fixés sur son rival lancent des éclairs, tandis qu'en secret Hildegonde admire le courage de l'élus de son cœur.

Un morne silence a envahi les convives. Le comte Bodo se voit contraint d'intervenir. Elmar a violé les lois de l'hospitalité en menaçant de mort l'envoyé royal; il

doit, sur-le-champ, quitter le château. Le jeune homme, hautement approuvé par son oncle, l'évêque de Paderborn, s'éloigne de la salle du festin. Les invités se retirent et la joyeuse Fête des Moissons se termine au milieu de sombres pressentiments.

CHANT VII.

Dans le silence de la nuit.

C'est la nuit, une paisible nuit d'automne. Au château de Bodinkthorpe, tout repose. Les serviteurs rêvent d'hydromel et de danses folles. Au dehors, trois ombres se glissent silencieuses, animées de sentiments divers. C'est Elmar qui erre dans la forêt, en proie à une rage inassouvie et l'âme brisée ; c'est Eggi, le Chat sauvage, qui regagne sa couchette favorite parmi les branches épaisses d'un bouleau où il se laisse paresseusement bercer par la brise ; c'est enfin Grimbart, le valet déloyal, qui s'approche du château, à pas de loup, l'oreille au guet, son regard méchant fixé dans la direction de la demeure seigneuriale, impatient de savourer sa basse vengeance.

Tout à coup, l'incendie qui couvait lentement, éclate. Des nuages de fumée envahissent le vieux manoir. Des flammes tourbillonnent, elles lèchent le toit et les murs. Malheur à ceux qu'elles menacent d'envelopper bientôt ! Imma, la jeune servante, la première, a donné l'alarme. Pâle, glacée d'effroi, elle frappe à coups redoublés à la porte de la grange, réveillant les moissonneurs profondément endormis, sourds tout d'abord à ses appels déchirants. Cependant, il y va pour eux de la vie ; il s'agit aussi de sauver Hildegonde.

Le comte est étendu sur le sol, sans connaissance, respirant à peine et sa fille courageuse ne veut pas quitter le vieillard. Gero, l'envoyé royal, fuit lâchement, soucieux avant tout de sauver son beau manteau de pourpre. Mais voici qu'Elmar accourt : il a entendu les cris de la servante, il a vu les flammes envahir le château. A la hâte, il gravit les escaliers noirs ; il se précipite bravement au milieu de la fournaise, et bientôt, il revient serrant dans chacun de ses bras robustes le comte et sa fille.

Soudain, un craquement sinistre se fait entendre, des gerbes de flammes s'élèvent plus hautes, des étincelles partent de tous les côtés à la fois ; c'est le vieux château qui s'écroule.

Mais déjà Elmar a déposé le comte et Hildegonde sur le banc de pierre, au pied du grand tilleul.

CHANT VIII.

La Sorcière.

Au milieu des bois, sur une déclivité de la montagne et orientée vers le nord, une caverne s'ouvre dans un rocher sauvage. Cette caverne paraît immense. Des racines noueuses percent à travers les fissures et un lierre épais en tapisse l'entrée.

D'après la légende, les gnomes, habiles à forger les métaux, l'avaient jadis habitée. C'est maintenant la retraite de Swanahild, la vieille sorcière. Elle y vit seule avec son chien fidèle.

Cette nuit-là, elle est assise à la porte de son antre, immobile et pensive. Au loin, des pas se font entendre dans le silence de la forêt ; ces pas se rapprochent, ce

sont ceux d'un homme, et cet homme c'est Elmar le Faucon.

Il a été ignoblement accusé par Gero d'avoir, pour se venger du comte, incendié le château. Séparé, pour toujours peut-être, de celle qu'il aime, il a besoin de réconfort et de consolations. Swanahild n'avait pas revu Elmar depuis la Fête du Solstice, mais elle connaît les motifs de sa visite. Dans une vision prophétique, elle lui déclare qu'il est perdu pour la foi de ses aïeux. Un jour, il courbera le front devant la croix ; un jour, les eaux du baptême couleront sur sa tête. Elmar, visiblement ému, plaide en faveur des droits du cœur ; il avoue son amour pour Hildegonde, une chrétienne et la fille d'un Franc.

La vieille femme reconnaît qu'elle appartient à d'autres temps. Elle a vu germer le gland minuscule devenu aujourd'hui un chêne immense. Ses yeux sont comme appesantis par un sommeil mystérieux et ses jambes sont lasses de la longue route parcourue. Bientôt, la prêtresse ira elle-même rejoindre Wodan, le père des dieux. Puis Swanahild congédie le jeune Saxon avec des paroles énigmatiques : il va se trouver en présence de sa destinée dans les sombres sentiers de la forêt.

Elmar s'éloigne, cherchant un sens à l'oracle ambigu de la sorcière.

CHANT IX.

Dans les sentiers de la forêt.

Lentement Elmar chemine à travers les sentiers perdus de la forêt et les endroits sauvages où le cerf et la biche se donnent rendez-vous. Il arrive à une clairière

tapissée de mousse. Au milieu, s'élève un chêne vénérable consacré au dieu Donner. C'est l'arbre le plus majestueux de la contrée. Sa large et riche frondaison s'arrondit en un dôme de verdure ; jamais la hache ne lui a fait une blessure sacrilège.

Elmar s'approche de l'arbre auguste où Donner rend ses oracles. Mais, à quelques pas, il s'arrête. C'est un suppliant qui implore le secours de la divinité. Alors, le jeune seigneur dépose ses armes, il passe un lien de chanvre à ses deux mains, il courbe humblement la tête. Le fier Saxon semble abdiquer sa liberté devant le puissant dieu du Walhalla.

Peut-être, en aimant la douce Hildegonde, fille d'un chrétien et d'un Franc, a-t-il offensé les dieux ? Lorsqu'un enfant, charmé par le chant d'un oiseau merveilleux, a couru parmi les fourrés et les ronces et revient à la maison, les pieds en sang, sa mère le gronde, il le faut bien ; mais le courroux d'une mère ne dure pas longtemps.

Elmar est cet enfant. Il arrive, le cœur meurtri. Ses larmes de repentir effaceront sa faute. Que la divinité, quel que soit le nom qu'elle porte, ait pitié de lui ! Il est prêt à sacrifier le bonheur qu'il rêve, pourvu qu'il obtienne la paix du cœur. S'il le faut, il renoncera...

Du fourré voisin part une flèche qui siffle comme l'eût fait un serpent. Cette flèche atteint Elmar tout près du cœur. Un instant, il chancelle ; mais il se ressaisit vite. La fureur décuple ses forces, il s'élance sur les traces de son lâche agresseur. En quelques bonds, il l'a rejoint, il l'étreint à la nuque et reconnaît dans ce vulgaire scélérat, Gero, l'envoyé royal.

Ce dernier, les yeux hagards, la rougeur au visage, les traits convulsés, a laissé tomber son arc ; il va fuir honteusement, car Elmar lui laisse la vie : seul un valet

voudrait l'étrangler ! Pourtant, avant de s'éloigner, il déclare à son rival que la lutte n'est pas terminée entre eux. Il s'est attaqué à l'envoyé du roi ; l'envoyé du roi le fera bannir du pays et dépouiller de tous ses biens, car la Saxe a enfin des maîtres !

CHANT X.

La Cour de Justice.

Sur les vives instances de Gero, le comte Bodo a convoqué la Cour de Justice à Aldinghaus. Les seigneurs, les hommes liges et les manants de la contrée se sont réunis sous l'ancien tilleul, consacré autrefois à la déesse Frigga.

Le *Missus dominicus* accuse Elmar, seigneur de Habischtshof, d'un triple crime : 1^o Elmar a tenté d'assassiner l'envoyé royal dans un taillis de la forêt ; 2^o Il est coupable d'idolâtrie et de sortilèges ; récemment encore, à la fête de Balder, il a reçu sa part du poulain du sacrifice ; 3^o c'est lui qui a incendié le château du comte, son voisin, pour se venger. Et Gero lève la main pour affirmer par serment qu'il vient de dire la vérité.

Le comte donne alors la parole à Elmar pour réfuter les accusations qui pèsent sur lui. Les juges ont été choisis parmi ses pairs et ses témoins seront pris parmi les seigneurs présents. Il a aussi le droit de recourir à un défenseur.

Le jeune homme déclare qu'il sera son propre défenseur. Simplement, loyalement, il s'efforce de rétablir la vérité. C'est Gero lui-même qui, par trahison, a décoché une flèche empoisonnée à celui qu'il accuse : la bles-

sure qui saigne encore est une preuve de la mauvaise foi du misérable.

Elmar réfute ensuite la deuxième accusation, celle d'idolâtrie. Il affirme n'avoir jamais insulté le Dieu des chrétiens ; il s'est incliné avec respect devant la foi des vainqueurs. Il a payé le cens et la dime aux prêtres francs. Le droit le plus sacré de l'homme, c'est celui de prier suivant sa conscience, et ce droit-là le roi ne peut le ravir à personne.

Quant au troisième crime qui lui est imputé, le crime d'incendie, il ne tentera même pas de se défendre. L'infamie est telle qu'un Franc doit se révolter en l'entendant formuler. Il est plus digne pour lui de ne pas répondre ; il est de l'honneur des assistants de n'en rien croire.

Elmar demande aux nobles seigneurs qui l'entourent si quelqu'un veut déposer en sa faveur. Mais, par crainte de déplaire aux maîtres du jour, tous se dérobent. Un seul, le vieux Rab d'Eschenbourg, appuie la loyale affirmation de l'accusé, en prêtant le serment prescrit.

Indigné de cette lâche défection, Werinhard, le franc métayer s'écrie : « Malheur à nous qui n'avons pas droit au blason. S'il était permis aux manants de témoigner pour toi, Elmar le Faucon, tous, oui, tous nous prononcerions le serment, s'il le fallait, les mains en sang ! » Des milliers de voix acclament cette mâle déclaration et réconfortent le jeune homme.

Le moment de rendre la sentence est arrivé. Le comte, après avoir consulté les échevins, déclare qu'Elmar est coupable et mérite la mort. Cependant, sa jeunesse, l'ardeur de sa nature, les sages conseils paternels qui lui ont manqué dans ses premières années, atténuent son crime et, pour ces raisons, il croit pouvoir commuer la sen-

tence : il sera proscrit et tous ses biens seront confisqués au profit de Gero. Suivant l'usage, on va briser son écu et sa charrue. Il n'aura le droit de conserver que son cheval et, avant trois jours, il faut qu'il ait quitté les frontières de la Saxe.

Elmar proteste contre cette inique sentence et, noblement, il remet son destin entre les mains des dieux. Voici que soudain il se prend à pâlir, à pâlir encore. Il porte la main à sa blessure. Des flots de sang s'en échappent et rougissent l'herbe de la prairie. Et, doucement, le proscrit s'affaisse entre les bras de Rab d'Eschenbourg.

CHANT XI.

Le Proscrit.

Elmar monté sur un blanc palefroi et accompagné de Diethelm, son fidèle écuyer, arrive auprès de Fulko, le maître forgeron. L'exilé réclame de lui un dernier service : qu'il ferre sa monture et que les fers soient solides, car le cavalier et sa bête auront une longue, très longue route à fournir. Triste et taciturne, l'ouvrier se met à l'œuvre. Il prend le fer, le plonge dans les flammes, puis avec colère, avec rage, il frappe le métal, il frappe si fort que l'enclume gémit. Les flammes s'élèvent, les étincelles jaillissent et la tige rouge de métal se courbe et s'arrondit sous le marteau. Soudain, le vieux forgeron n'est plus maître de sa douleur. Il rejette le fer dans le feu et dépose dans un coin les pinces et le marteau. Puis il se précipite aux pieds d'Elmar et le conjure de ne pas partir.

Que le noble seigneur lève l'étendard de la révolte, la bannière rouge avec le poulain blanc ; qu'il sonne de la

trompe rustique et tous, paysans et ouvriers, le suivront.

Certes, Elmar, lui aussi, a envisagé la possibilité d'organiser un soulèvement général. Mais les nobles ont trahi la cause de la patrie, le peuple serait seul et sans chefs. D'avance, une nouvelle révolte est condamnée à échouer ; elle se terminerait dans le sang, comme autrefois à Verden. « Va, Fulko, fais ce que je t'ai commandé », ajoute le banni. Et, tout en ferrant le coursier, Fulko murmure la prière mystérieuse du marteau de Donar.

Avant de s'éloigner, Elmar demande qu'on remette à Hildegonde son anneau et son épée. Puis il quitte tout ce qu'il aime, n'emportant qu'un peu de terre, un peu de terre du pays natal, serrée avec amour contre son cœur.

A l'orée du bois, dissimulée à tous les regards, une jeune fille est debout, silencieuse et pâle. Elle adresse, en secret, un dernier adieu à l'exilé.

Elmar chevauche tristement à travers la forêt et, pendant qu'il suit pour la dernière fois les sentiers qui lui sont familiers, les arbres s'inclinent avec sympathie, les bêtes et les oiseaux, selon leur nature, se réjouissent ou s'attristent du malheur du proscrit. Le merle et l'alouette rappellent ses vertus ; le grand-duc se rit du preux chevalier sottement épris de l'Idéal.

Après plusieurs heures de chevauchée, le jeune homme arrive devant la porte de l'abbaye de Treize-Tilleuls, Mais il se sent à bout de forces. Sa blessure s'est ouverte pendant la route, il a perdu beaucoup de sang, il est désarçonné et tombe évanoui. C'est là qu'un serviteur du couvent trouve le blessé quelques instants après sa chute. L'abbé est heureux que son monastère jouisse du droit d'asile, il confie Elmar aux soins du père Bède, l'infirmier, tandis que les religieux se rendent au chœur pour prier.

CHANT XII.

La levée en masse.

Armées de solides gourdins de bouleau, mêlant leurs voix en une lugubre mélodie où elles expriment la misère du peuple et ses légitimes revendications, deux cent quarante femmes saxonnes et païennes s'avancent. D'âge et de conditions diverses, elles appartiennent à des contrées différentes. Une même haine, un même désir les a réunies en une masse compacte : la haine de Gero, l'envoyé du roi et la volonté arrêtée de le chasser du pays.

A la tête de ce *Landsturm* de composition si étrange, marche bravement la vieille Katla. Quatre-vingt-dix hivers ont pu courber son corps, blanchir sa chevelure et rider ses traits, mais ils n'ont point refroidi son ardeur. Elle porte, fixé au sommet d'une fourche à long manche, le cadavre de son unique coq que le faucon de Gero a tué. Elle gémit sur le sort de sa dernière poule, restée, de la sorte, veuve comme elle-même.

Voici le singulier bataillon arrivé à Habichtshof, devenu le fief de Gero. Les femmes ont réussi à s'approcher de l'envoyé, elles se sont emparées de sa personne. Gero est assis sur une bûche d'aune, la hant au col. Il a la face blême, les cheveux en désordre, l'œil hagard et les pieds nus. Devant lui se dresse la terrible Katla, brandissant un long coutelas.

D'après les coutumes de ce pays qu'il est venu ruiner, Gero doit être pendu à un arbre, à quinze pieds au-dessus du sol, avec un chien à sa droite et à sa gauche. Mais aucun arbre de la Saxe ne voudrait porter semblable pourriture. Aussi, il vivra, mais il vivra pour devenir

un objet de dégoût pour tous. Il sera la risée des gamins ; car elle va lui couper la barbe, la lui scier serait plus exact ; son coutelas, aussi vieux qu'elle, est fortement ébréché. S'il fait le moindre mouvement, s'il pousse un seul cri, elle lui tranchera la gorge. Personne ne l'entendra, d'ailleurs, car tous ses valets ont été éloignés.

Sa sinistre besogne achevée, la vieille Katla raille une dernière fois sa victime. Puis, comme ses quatre-vingt-dix ans l'empêchent de reprendre la tête de la troupe, elle recommande à ses compagnes de faire cortège à l'envoyé royal jusqu'à l'Eggeweg qui forme la frontière de la province et, là, de le chasser hors du pays à coups de fouet.

CHANT XIII.

Dans le délire.

Elmar resta longtemps entre la vie et la mort. La flèche empoisonnée que lui avait décochée Gero lui a fait une profonde blessure. Le père Bède, le brave infirmier, redouble de soins pour son malade. Malgré sa longue expérience, en dépit de ses cheveux blancs et, sans doute, comme punition de ses péchés, sa science est inefficace. Il ne comprend rien à cette maladie et il va jusqu'à se demander si le diable lui-même n'aurait pas pris fantaisie de venir habiter le corps du jeune homme.

De fait, Elmar est en proie à un délire étrange. Son imagination surexcitée par la fièvre mêle ses aventures passées à sa détresse présente et c'est sa vie entière qu'il rêve tout haut. Le plus souvent, le blessé croit contempler Hildegonde auprès de son chevet ; elle se penche pour examiner sa plaie, elle le veille avec tendresse. Mais voici que sur le corsage de la jeune fille Elmar aperçoit

la croix, toujours la croix. Ce signe maudit le poursuivra donc sans cesse !

A certaines heures, il s'imagine être sur le point de mourir. Il fait alors ses suprêmes recommandations à son écuyer. Le fidèle Diethelm creusera sa fosse au pied d'un sapin, au plus obscur de la forêt. Suivant l'usage antique, il déposera près de son corps son casque et son épée ; quant à son écu, *ils* l'ont brisé ! Et comme si rien ne s'était passé, le vent soufflera au-dessus de sa tombe, tandis que seule Hildegonde, dont les cheveux auront blanchi, le pleurera, la nuit, dans son manoir.

CHANT XIV.

Une croix dans la forêt.

Un matin d'hiver, près du tronc rugueux d'un chêne plusieurs fois séculaire consacré à Donner, on aperçut une croix, une modeste croix faite de branches de bouleau, grossièrement taillées et réunies par des lianes sauvages.

Dès avant l'aurore, Hildegonde a quitté le château paternel. Pour les chrétiens, le chêne mystérieux est maudit ; même le jour, ils s'en écartent avec horreur. Les païens ne s'en approchent qu'en tremblant et pour prier. Qu'importe à la jeune fille ? C'est près de là qu'Elmar a reçu la flèche fatale. La petite croix de bois rappellera l'unique forfait ; elle sera comme un pieux ex-voto destiné à fléchir le courroux du ciel en faveur du bien-aimé, qui erre peut-être sans but et sans espoir.

Tandis que, sous la main gracieuse de la douce Hildegonde, la croix, la modeste croix s'élevait, tout au-dessus les nuages se dissipaient, et un petit coin du ciel bleu apparaissait là-haut. Et dans les branches, un oiselet

gazouillait d'une voix plaintive : « L'hiver est dur, il est triste et les nuits sont longues. Quand donc viendra le jour? »

CHANT XV.

Les bons moines.

Depuis de longues semaines, Elmar est étendu sur sa couche, les yeux perdus, une pâleur de mort sur ses joues. Le père Bède ne quitte guère le chevet du malade. Le moine a la tristesse de voir le jeune homme s'éteindre et il n'y peut rien : c'est une fleur que va faucher la sombre Moissonneuse.

Le père prieur avoue que ce serait grande pitié pour des hommes à cheveux blancs de porter en terre ce jeune garçon aux boucles blondes. Ne resterait-il pas un moyen de le sauver? Il a entendu parler de certaines femmes qui vivent dans les bois et qui opèrent des guérisons merveilleuses. Justement, il s'en trouve une près du couvent. Personne mieux que Swanahild ne connaît les secrets des simples de la montagne. A la vérité, elle est païenne ; on prétend même que c'est une sorcière. Mais, de tout temps, quand une science nouvelle a fait son apparition, il s'est trouvé des insensés pour y voir de la magie, alors que toute science vient de Dieu.

Le père abbé déclare que, en toutes choses, il faut peser le pour et le contre. Tout bien considéré, il se range à l'opinion du père prieur, si versé dans les Saintes Ecritures. Il croit aussi que toute science est bonne qui soulage les souffrances des hommes et satisfait aux aspirations de l'âme. « Les païens n'ont-ils pas été des maîtres avisés? Nous étudions à leur école et la plume infatigable du père Biso transcrit encore aujourd'hui leurs doctes

pensées. Un dard pénétrant a été donné à l'abeille ; mais elle distille aussi un miel suave. A nous d'éviter l'un et de profiter de l'autre. Dès demain, le père Bède ira consulter cette femme. »

Swanahild attend le père infirmier. Elle l'invite à entrer. Elle n'ignore aucun des détails de la maladie d'Elmar et elle sait comment cela finira. Que le moine pénètre, sans crainte, plus avant dans la caverne.

Et le père Bède suit Swanahild qui éclaire l'ancre obscur et humide avec une torche de résine. Longtemps ils cheminent ensemble, évitant des éboulis de pierres, franchissant des crevasses ; tantôt ils montent, tantôt ils descendent. De loin en loin, à droite et à gauche, se dressent des statues de pierre à la figure menaçante : elles portent d'énormes massues et semblent défendre les secrets du sombre souterrain.

Enfin, ils arrivent dans une immense grotte voûtée où des stalactites projettent un vif éclat, à la lueur de la torche. Aussitôt, Swanahild attise les charbons encore rouges de l'âtre, elle répand sur la flamme du sel et des grains, et elle jette des simples dans un creuset, tandis que ses lèvres prononcent d'étranges incantations. A plusieurs reprises, la sorcière règle la hauteur des flammes et examine les changements de coloration du breuvage. A ce breuvage, elle a mis tout son art. Elle le confie au père infirmier ; aux dieux de faire le reste !

CHANT XVI

Au tissage et à la couture.

Au manoir de Bodinkthorpe, des mains agiles confectionnent pour les malheureux et à l'occasion de Noël

de chauds vêtements. Ouvriers et ouvrières sont réunis dans la grange. Hildegonde est assise au milieu de ses gens, plus triste et plus pâle que de coutume. Là-bas, les robustes servantes lancent leurs navettes sur le métier à tisser ; la trame est de laine bleue et la chaîne de lin blanc. Ici, les plus jeunes travailleuses, actives comme des abeilles, font courir l'aiguille et le fil. Hildegonde attentive à tout, encourage ou réprimande du regard.

Tout près de l'âtre et assis sur des escabelles de hêtre, les valets sculptent dans le bois, qui des cuillers, qui des coupes pour le miel ou des jattes pour le lait.

Au dehors, le temps est affreux. On entend un bruit confus rappelant le son du cor. C'est aussitôt prétexte d'histoires terrifiantes qui associent les dieux germaines aux âmes des trépassés et les langues vont leur train. Ne se trouve-t-on pas à l'époque des *heilige Zwölfe*, des douze jours qui vont de Noël à l'Épiphanie? Suivant la croyance populaire, les dieux du paganisme devenus les démons pour les nouveaux chrétiens, ont, en ce moment, le droit de revenir ici-bas et d'y commander en maîtres. C'est l'époque des grandes chasses de Wodan et, chaque nuit, il chevauche à travers les grands bois.

Mais, avec tous ces contes, le travail se ralentit. Alors Hildegonde rappelle que l'ouvrage presse. D'ailleurs, elle a remarqué qu'une de ses jeunes suivantes, une Franque chrétienne, Doda, est triste. Elle regrette les bords fleuris de la Garonne, où s'est écoulée son enfance. Elle ne peut s'habituer à un pays de brouillard où les gens sont grossiers, où la terre est sans fleurs et le ciel sans soleil. L'espiègle Aiga cherche à se moquer de l'étrangère et de son merveilleux pays où de gracieux adoles-

cents émergent sans doute du calice des fleurs ! Hildegonde intervient. Elle reproche à Aiga son penchant à la moquerie : une parole de raillerie sur les lèvres d'une jeune fille, c'est comme un ver sur la feuille d'une rose.

Et sous l'œil vigilant de Hildegonde, les habiles ouvrières activent leur ouvrage pour que tous les pauvres gens de la montagne reçoivent leur présent de Noël.

CHANT XVII.

Les leçons du prieur.

Le breuvage préparé par Swanahild a déjà fait sentir ses effets salutaires. La blessure d'Elmar commence à se fermer et, peu à peu, la fièvre disparaît.

Le père prieur qui aime sincèrement le jeune Saxon a entrepris la tâche d'ouvrir son intelligence aux clartés de la foi et de verser dans son pauvre cœur meurtri le baume surnaturel des consolations célestes. Cette œuvre délicate de la conversion du seigneur païen, commencée depuis plusieurs semaines déjà, avance lentement.

Le fier Saxon déclare ne pouvoir aimer une religion dont le principal représentant, l'empereur Charles, a fait tant de mal à son pays.

Un singulier héraut du Christ que cet apôtre en cuirasse, qui prie, encore maculé du sang de ceux qu'il veut convertir, et qui nous montre le ciel pendant qu'il s'empare de notre territoire !

Le sage prieur apprend à Elmar à distinguer entre la religion et ceux qui la professent, entre les bons chrétiens qui servent fidèlement le Christ et les mauvais chrétiens qui veulent s'en servir. Si l'empereur Charles a fait beaucoup de bien, il a été aussi grandement cou-

pable. Alors même que Dieu lui pardonnerait, il portera toujours devant l'Histoire la responsabilité de l'atrocité de Verdun.

D'ailleurs, Dieu est toute justice et l'expiation a déjà commencé. Voici que l'édifice majestueux de l'Empire d'Occident commence à craquer. La discorde a éclaté parmi les descendants de Charles ; bientôt c'en sera fait de cette puissance qui a fait trembler le monde. Un jour qui n'est plus bien éloigné viendra où un fils de la Saxe sera proclamé roi de Germanie [Henri L'Oiseleur].

Elmar ne saurait donc rejeter la doctrine chrétienne en haine des Francs. Au reste, il est des questions que le jeune homme s'est posées souvent. D'où vient-il ? Quelle est sa destinée ? Pourquoi est-il sur la terre ? Tout autant d'énigmes jusqu'à présent insolubles pour lui. Thiatgrim lui-même, le sage Frison, n'a pu résoudre cet angoissant problème. La religion chrétienne répond à ces questions troublantes. Le Fils de Dieu, devenu petit enfant, nous a révélé cette consolante doctrine. L'Enfant-Dieu a quitté les splendeurs célestes, il a revêtu notre chair mortelle, réalisant les promesses faites jadis aux Prophètes. Vrai Dieu, de même essence que le Père et l'Esprit, Un dans la Trinité : mystère insondable pour la raison humaine ! Le Christ est le Fils du Créateur des mondes, Dieu de Dieu et Lumière de Lumière ; il s'est fait chair, afin de tout réparer par l'amour.

Il s'est choisi douze Apôtres. Il s'en est allé avec eux de bourgade en bourgade, enseignant, bénissant, accomplissant des prodiges. Puis, il a fondé son royaume, son Eglise, qui durera aussi longtemps que les siècles. A la fin, victime lui aussi d'un odieux forfait, il est mort innocent sur la croix. Par sa mort, il nous a apporté la vie à tous, à Elmar comme aux autres hommes. Le jeune

Saxon n'ignore pas que ce Dieu est sorti glorieux et vivant du tombeau, pour remonter au Ciel, d'où, à la fin des temps, il viendra juger le monde avec une balance égale. Ces hauts faits du Dieu des Chrétiens, Elmar les a lus, car ils ont été racontés, en sa propre langue, dans l'œuvre d'un Saxon récemment converti, c'est le *He-liandslied*.

Elmar reste sous le charme de la parole persuasive du docte prieur. Il admire la sublimité d'une religion si douce et si pure ; des larmes d'émotion perlent dans ses yeux. Cependant, il est seulement sur le chemin qui conduit à la vérité, et ce chemin présente encore pour lui bien des aspérités : la grâce divine l'aidera à franchir ces obstacles.

CHANT XVIII.

Tristesse de Hildegonde.

Depuis le jour où Elmar blessé, dépouillé et proscrit a fait ses adieux à Fulko, personne en Saxe n'a entendu parler de l'exilé. Hildegonde se laisse aller à la tristesse et nul ne compatit à sa douleur. Celle qui aurait si bien compris son angoisse, sa tendre mère, n'est plus. Souvent, la pauvre jeune fille s'en va là-bas, près de sa tombe sous le tilleul et elle se prend à pleurer. Elle pleure doucement car le sommeil d'une mère est si léger ! Il ne faut pas que les larmes de l'enfant troublent la céleste félicité de la mère.

Vainement le comte, son père, fait introduire dans le château les marchands d'Orient ; vainement il propose à la jeune fille de lui acquérir de riches tissus et des bijoux précieux. Ses seuls bijoux ce sont l'anneau et l'épée que lui a laissés Elmar, son noble fiancé ! Hilde-

gonde ne portera plus désormais que des vêtements de deuil et le voile des veuves.

Cependant, hier, Aiga lui a redit la dernière chanson d'Eggi. Cette chanson parle d'un faucon qui est là-bas, plus loin que la forêt, emprisonné dans une cage et l'aile blessée. Elle-même, dans un rêve récent, Hildegonde a vu son fiancé se mesurer avec un dragon redoutable et, sorti vainqueur de la lutte, élever triomphalement la croix formant la garde de son épée. Ces heureux pressentiments l'auraient-ils trompée? Elle le saura bientôt. Si quelqu'un, ici-bas, peut lui donner des nouvelles de celui qu'elle pleure, c'est la sorcière de la forêt. Hildegonde ira trouver Swanahild.

CHANT XIX.

Elmar dans le jardin du moutier.

La santé et les forces sont revenues à Elmar. Par une tiède journée de printemps, le jeune homme se promène dans le jardin du moutier. Son dernier entretien avec le père prieur a jeté le trouble dans ses pensées. Son caractère loyal souffre du doute et de l'irrésolution qui ont envahi sa conscience délicate. Doit-il se résoudre à accueillir une doctrine que, tout enfant, on lui a appris à détester?

Aussi, malgré la charité des bons moines, Elmar va les quitter, il faut qu'il parte! Mais où aller? Pendant son séjour chez les Normands, les compagnons de Thor-kell lui ont raconté des légendes qui avaient trait à ces merveilleux pays de l'Ouest, le Weinland [Massachusetts] peuplé par des hommes au teint cuivré, adorateurs du Grand Esprit. Chassé par les siens, traqué comme un

loup féroce, il voit seulement devant lui les pièges et la fosse, et derrière, la troupe des veneurs. Oui, c'est dans ces terres lointaines mais hospitalières qu'Elmar ira demander le calme pour son âme agitée ; c'est là qu'il oubliera tout et qu'il sera oublié de tous.

Il oubliera tout... Soudain, il pense à Hildegonde. Lui sera-t-il possible d'oublier sa fiancée? Il sera oublié de tous... Consentirait-il donc à être oublié de l'unique jeune fille qu'il ait aimée? Et leur amour est mutuel; il n'y a d'ailleurs d'amour vrai que l'amour partagé : « Eine Liebe ist keine Liebe. » En fait, cet amour devient l'auxiliaire le plus puissant des leçons du prieur.

Elmar revit par la pensée les heures délicieuses où son cœur pour la première fois s'ouvrit à l'amour. Il est absorbé par ces chers souvenirs lorsqu'il aperçoit la croix se dresser entre sa fiancée et lui. Hildegonde consentirait à accorder sa main à un Saxon, mais à un païen, à un ennemi de son Christ, jamais !

Par instants, l'exilé croit entendre au-dedans de lui-même une voix douce comme une caresse qui l'appelle, qui le supplie de franchir l'obstacle qui le sépare de sa bien-aimée. Il voudrait s'écrier : « Oui, j'accours ! » Il murmure, en pleurant : « Non, je ne puis ! »

Le prieur a assuré au jeune Saxon que le Ciel ne reste jamais sourd à nos prières. Elmar priera ; mais cette prière va-t-elle faire luire enfin à ses yeux la Vérité?

CHANT XX.

Les deux femmes.

A l'approche de la nuit, tandis que la forêt semble saisie d'un mystérieux frémissement de printemps et

d'amour, une ombre s'est glissée à travers les épais tail-lis. C'est Hildegonde, impatiente d'interroger Swanahild sur le sort d'Elmar. Elle s'est assise parmi les fougères, sur les bords de la source qui susurre dans son lit de mousse. Une secrète terreur l'a saisie ; parvenue devant l'ancre de la sorcière, elle n'ose y pénétrer. Elle redoute de se présenter à cette femme et, en même temps, elle a peur de ne point la trouver.

Swanahild reçoit la fiancée d'Elmar comme une mère accueillerait son enfant. Pleinement rassurée, Hildegonde interroge la voyante de la forêt. Lui faut-il pleurer la mort du cher exilé, ou bien, peut-elle espérer son retour ?

Swanahild répond à la jeune fille en termes sibyllins. Celui qu'elle aime est guéri ; pourtant, il est malade. Il s'est chargé de chaînes de son propre gré. Il est éloigné des siens plus que jamais ; plus que jamais aussi il s'est rapproché de Hildegonde. Lorsque les genêts fleuriront dans le sentier, lorsque la rose s'épanouira dans le jardin, la fille du Franc aura des sourires mêlés de larmes.

Et maternellement la vieille femme prend la main de Hildegonde pour la ramener au manoir. Car le torrent a coupé la route, entraînant des troncs d'arbres, creusant des fondrières et les yeux du gros chien lancent des éclairs étranges dans l'obscurité de la caverne.

CHANT XXI.

Le père Abbé.

Dans une des cellules du couvent de Treize-Tilleuls le père Abbé compulse ses livres de comptes et inscrit

les redevances qui sont affectées au monastère. Dans le jardin qui a revêtu sa parure printanière, sur les branches du tilleul, la grive fait entendre un chant si joyeux et si clair que l'abbé dépose la plume pour mieux l'ouïr.

Mais on frappe à la porte de l'humble cellule. C'est Elmar qui vient prendre congé des moines. Il doit partir, car il ne peut se résoudre à embrasser la foi chrétienne. Que Celui qui a guéri le fils du Centurion, que le Nazaréen, le Dieu des chrétiens récompense ses hôtes ! Car lui, l'exilé, il est dépouillé de tout ; il ne peut offrir qu'un merci venant du cœur.

Le jeune Saxon se jette alors aux pieds du vieillard et, joignant les mains, il s'écrie d'une voix étouffée par les sanglots : « Bénissez-moi, mon Père... et laissez-moi aller ! » — « Je te bénis, enfant terrible », répond tendrement l'abbé. Le religieux se rend compte que le moment de la grâce est proche ; peut-être est-il déjà arrivé. Aussi, il ajoute : « Avant de partir, allons ensemble chez le prieur. Il est pieux, c'est un homme de bon conseil. Il te racontera la chute et la victoire d'un héros qui chevauchait sur le chemin de Damas. »

CHANT XXII.

Dans le chœur du moutier.

Les cierges blancs répandent une vive lumière dans la chapelle du moutier. Sur l'autel, des fleurs fraîchement cueillies exhalent leurs senteurs pénétrantes. Elmar est à genoux devant les marches de l'autel. Vêtu d'une blanche tunique, incliné et recueilli, les yeux baissés, il semble comme abîmé dans son bonheur. Un rayon du soleil de printemps, éclatant et doré, perce à travers

le vitrail et forme comme une auréole aux boucles blondes du jeune Saxon. Il triomphe. Tout à l'heure, le prieur a versé sur son front l'eau sainte du baptême.

De chaque côté du chœur, les moines et les frères occupent leurs places dans les stalles de chêne. Plus d'un se rappelle avec émotion le souvenir des combats livrés jadis au dedans de lui-même.

Après une touchante exhortation du père Abbé dans laquelle il souhaite la bienvenue à Elmar parmi les chrétiens et avant de quitter la chapelle, le jeune Saxon supplie les religieux de mettre le comble à leurs bontés en lui permettant de rester au couvent et de prendre rang parmi eux.

Mais le sage prieur modère aussitôt ce zèle de néophyte. Les cœurs des jeunes gens ont des désirs et des résolutions semblables à la neige du printemps. Tous les hommes ne sont pas faits pour renoncer au monde et s'ensevelir dans le silence d'une cellule comme dans un cercueil. Il faut des chrétiens pour prier hors du monde ; il en faut d'autres pour agir et combattre dans le monde. Elmar sera de ces derniers.

CHANT XXIII.

Eggi, le Chat sauvage.

Le comte Bodo est assis sous le tilleul qui étend ses branches vigoureuses devant le château de Bodinkthorpe que des ouvriers reconstruisent. Voici qu'à l'improviste Eggi se trouve devant lui. Il demande à faire au comte de graves révélations au sujet d'Elmar. Car lui, le Chat sauvage, sans être aperçu, il a vu bien des choses. Il a vu Grimbart, le valet rancuneux, mettre le feu au ma-

noir, il a vu Gero décocher à Elmar sa flèche empoisonnée...

Si aujourd'hui il rompt son long silence, c'est par reconnaissance pour Hildegonde qui, à la dernière fête de Noël, ne l'a pas oublié le jour de la distribution des présents. Aussi, il lui apporte un bouquet. Les fleurs ne sont qu'en boutons, mais la fiancée d'Elmar comprendra ce que ces boutons signifient : lorsque la rose s'épanouira dans le jardin, quand les genêts fleuriront dans le sentier...

Les révélations de l'apprenti de Fulko ont donné à réfléchir au comte. Il va trouver Rab d'Eschenbourg, le seul noble Saxon qui, au moment du procès, ait pris parti pour Elmar. Rab achève de persuader Bodo de l'innocence du proscrit et indique le moyen de réparer cette injustice. Le jugement a été rendu au nom du roi ; c'est donc au roi qu'il faut en appeler. Il s'offre d'aller plaider lui-même cette cause qui lui est chère.

Au matin suivant, le vieux Rab chevauchait sur la route d'Aix-la-Chapelle.

CHANT XXIV.

Le Retour.

Le printemps a fait place à l'été. La rose s'est épanouie dans le jardin et le genêt a fleuri dans le sentier. Une troupe de Saxons s'avance à cheval. C'est Rab d'Eschenbourg et Diethelm qui reviennent d'Aix-la-Chapelle. Ils se rendent à Treize-Tilleuls. L'abbé et le prieur introduisent leurs hôtes auprès d'Elmar.

Sans plus tarder, Rab, rayonnant de joie, raconte son voyage à Aix, l'audience que le roi Louis lui a accordée

et il annonce la réhabilitation complète d'Elmar. Dès ce jour, il rentre en possession de ses biens, titres et privilèges. Louis le Débonnaire le destine même à succéder au comte Bodo, très dangereusement malade, comme gouverneur de la province. Telle est la teneur de la charte que Rab remet au jeune Saxon.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'Elmar va quitter ce monastère où il a trouvé la paix. Il ne peut s'empêcher d'en faire la confidence à Diethelm, le fidèle écuyer qu'il croit encore païen.

Mais Diethelm et tous les anciens serviteurs de Habichtshof ont reçu le baptême. Swanahild a disparu du pays emmenant Eggi avec elle. La veille de sa disparition, le Chat sauvage avait fait don à sa petite amie, la gentille Aiga, d'une ceinture à boucle d'argent et, quelques jours plus tard, Fulko trouva sur son enclume un bracelet d'or massif, forgé sans doute par les habiles petits gnomes de la forêt. Un religieux venu de Fulda, a instruit les derniers Saxons restés païens et les a baptisés.

Le lendemain, dès l'aurore, Elmar quitte Treize-Tilleuls. Au moment de son départ pour l'exil, les hôtes de la forêt avaient commenté l'événement, chacun en son langage. Aujourd'hui, c'est encore du jeune homme qu'il s'agit dans leurs colloques mystérieux. Le grand-duc ne peut dissimuler son dépit rageur de voir ses beaux rêves utilitaires déçus et l'idéal triompher.

Elmar et sa suite se rendent d'abord au château de Bodinkthorpe. Le comte vient d'expirer. L'évêque de Paderborn, Badurad, est en prières auprès des restes de son ami. Il y a quelques instants encore, il lui adressait les paroles qui réconfortent et qui ouvrent le ciel. Il lui a apporté le Viatique suprême et il a oint ses membres pour le grand voyage.

Le jeune Saxon est introduit dans la salle funèbre. Pourquoi faut-il que la joie du retour soit assombrie par la mort et le deuil ! Ainsi, elle s'est réalisée la prédiction de Swanahild : « Lorsque le genêt refleurira dans le sentier, lorsque la rose s'épanouira dans le jardin, la fille du Franc aura des sourires mêlés de larmes. »

Mais à ces larmes, que répandent en ce moment les deux fiancés, vont succéder des heures bien douces. L'évêque les invite à sceller leur union devant les restes de celui qui n'est plus.

Tandis que Hildegonde et Elmar, délicieusement émus, s'inclinent sous la main bénissante du Pontife, les anges du Dieu de paix sont là et assistent recueillis à l'hymen du fier Saxon et de la douce Hildegonde.

CHANT XXV.

Conclusion.

L'entreprise était périlleuse de chanter un lied chrétien à une époque où les dogmes saints et vénérables sont tournés en dérision. Néanmoins, ni le courage ni la persévérance n'ont fait défaut au poète.

Ces chants, le poète les dédie à ceux qui savent s'écarter des chemins battus pour entendre des accents qu'on n'écoute plus guère. L'épopée de *Treize-Tilleuls* est semblable à la chapelle de la forêt que fréquentent seuls le chasseur isolé et le pieux pèlerin, venant prier devant son autel de bois.

Et le chantre de ce lied prend ici congé de ses lecteurs. Il leur souhaite le Paradis après cette vie et demande, en retour, une prière pour lui-même.



CHAPITRE IV

L'épopée de « Treize-Tilleuls »

RECONSTITUTION DU PASSÉ GERMANIQUE.

SOURCES UTILISÉES

C'est seulement après de longues recherches, de laborieuses études, de patients efforts et en possession d'une sérieuse documentation, que Weber commença le poème où il se proposait de faire revivre toute une époque vers laquelle il se sentait particulièrement attiré. Aussi, pour juger son œuvre en pleine connaissance de cause, il est utile de nous arrêter quelque peu sur cet essai de reconstitution du passé germanique et d'étudier les sources principales utilisées par l'auteur de *Treize-Tilleuls*.

La religion occupe dans cette épopée la place prépondérante, la religion des anciens Saxons païens et celle des Francs chrétiens.

Weber ne s'est pas attardé à décrire le culte catholique et à exposer ses dogmes. Son œuvre s'adressait à des catholiques, ou tout au moins à des chrétiens, et par là même, sa tâche était rendue plus facile.

La religion chrétienne que nous expose le poème de *Treize-Tilleuls* est la religion rigoureusement orthodoxe. L'épopée en rappelle les dogmes principaux et elle s'arrête plus volontiers à sa morale. Le symbole des Apôtres ou plus exactement celui de Nicée, l'Évangile plutôt que

l'Ancien Testament, la tradition catholique, voilà les sources religieuses auxquelles Weber a puisé.

Le symbole de Nicée a fourni la matière des *Leçons du Prieur*, au Chant xvii. Nous retrouvons dans ces strophes les expressions mêmes de la célèbre profession de foi que l'Eglise catholique a introduite dans la liturgie de la messe.

Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est venu sur la terre afin que se réalisent les Prophéties. Il est consubstantiel au Père, par qui tout a été fait. Il est le vrai Dieu, Un dans la Trinité, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière. Il s'est fait chair, il a été crucifié, il est ressuscité, il est monté aux cieux ; de là, il reviendra un jour juger les morts et les vivants.

Les Saintes Ecritures ont fourni à Weber plusieurs comparaisons et une foule de réflexions morales. La Bible était son livre de chevet et, comme le Prieur de Treize Tilleuls, il savait en goûter les charmes. Dans son poème, il en a fait usage tout naturellement et presque à son insu. Il serait trop long de relever toutes les pensées, tous les termes inspirés au poète par les Livres sacrés ; qu'il nous suffise de citer quelques exemples très caractéristiques.

Au chant iv, les moines entonnent une hymne imitée du *Cantique des Trois jeunes gens dans la fournaise* (Daniel, iii, 57) et le chant xi renferme une paraphrase du *De profundis* (Ps. 129). Plusieurs strophes du chant x, *La Cour de Justice*, et quelques-unes du chant xxiii constituent une allusion évidente à la comparution du Sauveur devant Pilate, le gouverneur pusillanime qui condamne parce que c'est la loi et qu'il veut rester l'ami de César, quitte à se laver les mains devant le peuple. Lorsqu'Elmar arrive à la porte du monastère, l'abbé

recommande à ses religieux d'imiter le bon Samaritain de l'Evangile (Luc, x, 30). Tandis que le héros du poème est brisé par la maladie et souffre davantage encore au plus intime de son âme, certaines de ses plaintes évoquent les pages les plus touchantes du Livre de Job. Ailleurs, il est fait allusion à la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas (xxii, 42) [Actes, ix, 4].

Signalons encore les rapprochements suivants : Bienheureux ceux qui souffrent parce qu'ils seront consolés (xxii, 16) [Math., v, 3 et sqq. Sermon sur la montagne]. Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu (xxii, 22) [id.]. Bienheureux ceux qui ont semé dans les larmes, car ils moissonneront dans la joie (xxiv, 142). [id.]. Qui cherche trouve ; à qui frappe, il sera ouvert (xxi, 35) [Math., vii, 8]. Pas un cheveu ne tombe de ta tête sans la permission de Dieu (xix, 109) [Math., x, 30]. Rendez à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu (xiii, 86) [Math., xxii, 21]. Travailler au salut de ton âme, voilà ton unique affaire (xvii, 72) [Luc, x, 42]. Si vous voulez offrir des sacrifices, si vous voulez prier, avancez-vous devant l'Eternel, le cœur pur et les mains pures (v, 24) [Ps. xxiii, 4]. La vie de l'homme s'écoule comme un nuage de vapeurs (xxii, 32) [Jac., iv, 15]. C'est dans la solitude que Dieu nous révèle ses vérités (xvii, 4) [Osée, ii, 14.] Ne demande pas ton chemin à un aveugle (xxi, 29) [Math., xv, 14]. Vanitatum vanitas ! (iv, 13) [Ecl., i, 2] Qu'est-ce que la Vérité ? (xix, 30) [Jean, xviii, 38]. L'éloge que Weber fait de la charité reproduit à peu près littéralement les paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Caritas patiens est, benigna est... non quærit quæ sua sunt... non cogitat malum... omnia sustinet. » [I Corinth., xiii, 4, 5, 7.] « La Charité est aimable, elle est douce,

elle console, elle est secourable, elle est indulgente. » (chant xix, 124.)

En ce qui concerne les traditions et le culte de l'Eglise, nous trouvons indiqués dans *Treize-Tilleuls* : les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde, telles que l'aumône, la visite des malades, l'accueil du proscrit, les soins donnés au corps et à l'âme, le pardon des injures, l'amour des ennemis, les prières pour les vivants et pour les morts (chants iv, xii, xvii, xix, xxiv) ; la prière à l'archange Raphaël qui a guidé le jeune Tobie, celle à la Vierge Marie (xi, 85, 87) ; la confiance en la bénédiction du prêtre (xxii, 42) ; la prière du *Benedicite* et la lecture du *Martyrologe* (xxiv, 40) ; le culte des reliques de saints et la protection due à leur intercession (xxiv, 25, 26) ; le sacrement de baptême administré à Elmar revêtu de la robe blanche traditionnelle, les prières d'action de grâces du néophyte et des religieux (xxii) ; les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie, d'Extrême-Onction et de Mariage (xxiv, 134, 135, 149, 150) ; le pardon des fautes demandé publiquement avant la mort (xxiii, xxiv).

Le christianisme, un christianisme un peu rudimentaire et assez large, voilà, d'après notre poète, quelle était la religion des Francs et des Saxons déjà convertis, au ix^e siècle. Sans doute, à cette époque, bien que la Révélation fût close depuis les temps apostoliques, tous les dogmes catholiques n'étaient pas également connus des nouveaux fidèles dans leur intégrité et dans toutes leurs conséquences. Mais, en écrivant *Treize-Tilleuls* aussi bien qu'en composant les *Poésies*, Weber s'adresse à tous ses compatriotes chrétiens, catholiques ou protestants ; il a passé sous silence, à dessein, certains dogmes ou certaines formes du culte qui relèvent plus spé-

cialement de la foi catholique, par exemple ce qui concerne la Sainte Vierge, l'enfer, le purgatoire, la messe, les prérogatives du pape, etc...

« Tout ce que nos ancêtres croyaient au sujet de leurs dieux n'était pas forcément erreur ; il y avait de la vérité sous le symbole. Cette vérité, le christianisme ne la rejette pas, il l'attribue à la révélation primitive... Pourquoi nos aïeux ne seraient-ils pas parvenus à pressentir l'existence d'un Etre suprême qui gouverne tout, et si saint qu'aucune langue n'ose prononcer son nom?... Parce qu'ils avaient comme l'intuition d'un Dieu qui doit venir, les païens germains étaient préparés à bien accueillir le christianisme... Ils nous paraissent avoir été des hommes aux mœurs pures et des croyants ; l'antique paganisme, institution pleine de grandeur et sacrée, semble comme le vestibule qui les conduisit au christianisme. » (*Karl Simrock*, *Mythologie*, 2^e édition.)

Weber inspiré, comme Simrock, par le sentiment patriotique, a adopté cette manière d'envisager la religion des anciens Saxons, par rapport au christianisme. Aussi, fait-il seulement des emprunts à une partie de la mythologie germanique, laissant sciemment de côté les divinités malfaisantes ou les rites impurs, se bornant à une simple allusion aux sacrifices humains (xvii, 39), tandis qu'au contraire il s'attache à mentionner tout ce qui, dans la religion saxonne, présente quelque analogie avec le christianisme.

Ses renseignements mythologiques Weber les a demandés, en partie, à l'*Edda*, recueil de traditions mythologiques et légendaires des races scandinaves et germaniques, colligé au xi^e siècle par le prêtre islandais Sœmond Sigfusson. Nul doute que notre poète n'ait goûté dans la sauvage poésie de l'*Edda* cette âpreté saisis-

sante où éclot parfois, telle une fleur rare entre deux pierres brutes, quelque pensée pleine de douceur, de tendresse ou de mélancolie. Il consulta plus spécialement la *Völuspa*, partie de l'*Edda* qui raconte la naissance, la fin et la résurrection du monde.

Les notes que l'auteur de *Treize-Tilleuls* a ajoutées lui-même à la suite de son poème nous apprennent qu'il s'est encore documenté dans la *Mythologie* de Simrock et surtout dans celle de Jacob Grimm. Tout en présentant, d'après Weber, une synthèse de la religion des Saxons païens, nous établirons les emprunts qu'il a faits à ces différents ouvrages, en ce qui concerne les *divinités* elles-mêmes et le *culte* qui leur était rendu.

Parmi les dieux germaniques dont Weber nous entretient, *Balder*, le blanc Balder (der weisse Balder) occupe une place à part. C'est un dieu de douceur et d'amour qui est mort victime de son méchant frère, l'aveugle Höder (der blinde Höder). Il a obtenu de Wodan la promesse de revenir, un jour, du royaume brumeux de Hel ; il règnera alors sur un monde renouvelé (chant v).

Dans la pensée de Weber comme dans celle d'Uhland, Balder est la figure du Christ. « Le mythe de Balder est dans toute la Mythologie du Nord celui qui répond le mieux à la conception du Christ. » (*Uhlands Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*. VII^e vol., p. 195.)

De même que saint Paul dira : « Ma vie c'est Jésus-Christ » (Philip., I, 21), Tegnér déclarera dans Frithjof : « Un Balder habite dans le cœur de chacun. »

Les Saxons de *Treize-Tilleuls* nouvellement convertis, confondaient Balder « le dieu le plus beau et le plus immatériel de l'*Edda* » (*Grimm*, *Myth.*, p. 182) et le Christ-Sauveur :

Weisser Christ und weisser Balder...
 Ganz dasselbe.....

(Chant II, 22.)

Weber a emprunté le récit de la mort de Balder, causée par Höder, à la *Völuspa*.

« Je prévois pour Balder, pour cette victime ensanglantée
 Pour ce fils d'Odin, la destinée à lui réservée.
 Il s'élevait dans une vallée charmante
 Un gui tendre et bien gentil ;
 De cette tige, qui paraissait si tendre, provint
 Le fatal trait d'amertume que Höder se prit à lancer.
 (*Völuspa*, vers 130-137.)

La Snorra-Edda raconte la combustion du dieu sur un bûcher et son séjour dans le royaume de Hel.

La *Völuspa* narre encore le retour de Balder ressuscité.

Les champs produiront sans être ensemencés.
 Tout mal disparaîtra : Balder reviendra...
 Pour habiter... les demeures sacrées des dieux-héros.
 (*Völuspa*, vers 247-250.)

Ce retour de Balder aura lieu lors du Crépuscule des dieux qui se produira en même temps que la fin du monde. A cette époque surgiront des monstres étranges : le Loup de Fenri (xx, 24), le Serpent de Midgard (xx, 24), les Fils flamboyants de Muspel (v, 32 ; vii, 29 ; xxiv, 99). Un combat terrible s'élèvera entre eux et les dieux, dans les champs de Wigrid (xx, 25). Les dieux passeront ; mais, des ruines de l'ancien monde sortira un univers plus parfait, avec des dieux et des hommes nouveaux qui obéiront à Balder, le dieu ressuscité.

La plupart de ces traits, qui offrent certaine analogie avec quelques visions de l'*Apocalypse*, Weber les a empruntés aussi à la *Völuspa* :

...Odin part pour combattre le Loup...
 ...Il va, le descendant d'Odin, combattre le Serpent ;
 Le défenseur de Midgard le frappe dans sa colère.
 Le soleil commence à se noircir ; le continent s'affaisse dans
 [l'océan ;
 La fumée tourbillonne autour du feu destructeur du monde..
 Elle voit surgir de nouveau,
 Dans l'océan, une terre d'une verdure touffue...
 Alors, il vient d'en haut présider aux jugements
 Le souverain qui gouverne l'univers ;
 Il tempère les arrêts ; il calme les querelles
 Et donne les lois sacrées inviolables à jamais.
 (*Völuspá*, vers 243-261.)

Quant au Combat des dieux et aux Fils de Muspel, ils se retrouvent dans la Snorra-Edda. Notre poète a probablement utilisé aussi les renseignements plus étendus sur la fin du monde que présente le *Handbuch der deutschen Mythologie*, de Simrock (p. 115-131, 4^e éd., 1874).

Weber, pour ne pas amoindrir l'éclat de l'auréole qu'il a placée sur le front de son dieu favori, n'a fait aucune allusion à l'une des versions rapportées par Grimm (*Myth.*, p. 181), pour expliquer le meurtre de Balder par son frère Höder. Fils de Wodan, ils s'étaient épris l'un et l'autre de la déesse *Nanna* qu'ils voulaient épouser. Après une lutte acharnée, Höder remporta la victoire.

Considéré comme allégorie, Balder représente la lumière du soleil dans toute sa magnificence, à l'époque de l'année où les jours sont le plus longs. Sa mort est le symbole de la décroissance des jours, et par suite, de la diminution progressive de la lumière après le solstice d'été. Le meurtrier du dieu, Höder, est appelé le ténébreux, l'aveugle Höder (*der lichtlose, der blinde Höder*), parce qu'il personnifie l'hiver triste et sans soleil (*Simrock, Handbuch*, p. 79.)

Tenant compte sans doute de ces allégories, c'est au solstice d'été, à la fin du mois de juin, que Weber place le sacrifice offert par les Saxons païens, pour rappeler la mort de Balder.

Ce sacrifice a lieu sur un sommet boisé, voisin de la petite ville de Dribourg, l'Ibourg, où s'élevait jadis l'idole d'Irmensul. Notre poète a choisi cet endroit, en quelque sorte historique, pour rattacher plus intimément son récit poétique aux événements passés de son pays.

Il adopte les opinions consignées dans Grimm, qui reconnaissent dans l'Ibourg, l'ancien *Æresburg*, l'emplacement du bois sacré où se dressait la fameuse idole. « *Karlus in Saxonia castrum Æresburg expugnat, fanum et lucum eorum famosum Irminsul subvertit.* » Cette idole, d'après Rodolphe de Fuld, n'aurait été qu'un énorme tronc d'arbre. « *Truncum quoque ligni non parvæ magnitudinis in altum erectum sub divo colebant, patria eum lingua Irminsul appellantes, quod latinè dicitur universalis columna quasi sustinens omnia.* (Grimm, *Myth.*, p. 96 et sqq.).

En nous introduisant ainsi dans ce sanctuaire naturel des forêts germaniques où les Saxons adoraient leurs dieux, Weber suit encore les indications de Tacite : « Emprisonner les dieux dans des murailles ou les représenter sous une forme humaine semble aux Germains trop peu digne de leur grandeur céleste. Ils consacrent des bois touffus, de sombres forêts ; et, sous le nom de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes ce que leurs yeux ne voient pas. » (*Tacite*, *Germanie*, ix, Traduction Burnouf.)

La victime du sacrifice est un poulain indompté, à la robe immaculée (v, 16). « Parmi les animaux offerts en sacrifice, le plus noble et le plus estimé c'était le che-

val... La couleur blanche était la plus favorable. » (*Grimm, Myth.*, p. 40, 44.)

On faisait bouillir ce poulain dans une chaudière de cuivre (v, 15). « A cause de cette cuisson, ceux qui prenaient part au sacrifice se nommaient *Sudnautar* (Sudgenossen), c'est-à-dire *ceux qui ont assisté à la cuisson* (*Grimm, Myth.*, p. 46.). Weber ajoute que l'on plaçait encore dans la chaudière du gui et de l'ail. Grimm ne parle pas du gui, auquel le poète a songé, sans doute, pour rappeler plus spécialement la mort de Balder, tué par une flèche faite avec un rameau de gui. Simrock déclare que le gui protégeait contre l'effet des poisons (*Myth.*, p. 87).

« L'ail, nous dit l'Edda (*Sigrdifumol*), rendait inoffensifs les philtres et les breuvages empoisonnés. »

Les assistants, après les incantations rituelles mangent la chair du poulain sacré (v, 50.) Rien ne scandalisait davantage les nouveaux chrétiens que de voir les païens ne pas renoncer à immoler le cheval [sacré] et à se nourrir de sa chair. » (*Grimm, Myth.*, p. 38).

Gero appelle Elmar *mangeur de cheval* :

Traun, du bist ein Rossfleischesser !

(vi, 103.)

Cette pratique est encore relevée contre lui dans l'acte d'accusation, lors de son procès. La coupe d'amour du dieu « *Gottes Minne* » qui circule parmi les fidèles est consignée dans *Grimm, Myth.*, p. 48. Elle rappelle la coupe d'amour de saint Jean « *Johannisminne* » que buvaient autrefois les chrétiens, à l'occasion de la fête de saint Jean l'Evangéliste, de saint Jean-Baptiste et d'autres saints. Ce breuvage donnait la paix de l'âme et consolait ceux qui portaient au loin (*Grimm, Myth.*, p. 48).

Pour Weber, cette coupe d'amour est comme un symbole de la Communion eucharistique.

Le père de Balder appelé *Wodan* chez les Germains, *Odin* chez les Scandinaves, et Weber se sert de ces deux dénominations suivant les peuples dont il parle, c'était le plus puissant des dieux.

Il se plaît à changer de forme, de vêtement et de nom (III, 79). Il visite les hommes, déguisé en mendiant aveugle et chauve (VI, 105). Il apparaît encore sous l'aspect d'un géant au manteau bleu et au chapeau à larges bords (XXIV, 74). C'est surtout pendant les tempêtes qu'il manifeste sa puissance (XI, 20.) Deux corbeaux lui révèlent ce qui se passe sur la terre (XXIV, 75). A l'époque des douze nuits qui s'écoulent entre Noël et l'Épiphanie, il organise de grandes chasses (XVI, 12). On lui offre la dernière gerbe de blé, la dernière pomme de l'arbre et la dîme de la volerie (VI, 9, 10, 12). Lorsque les héros meurent, Wodan les reçoit dans le Walhalla (III, 83 ; VIII, 19 ; XIII, 64.)

L'Edda (Gylfaginning) constate qu'Odin a une foule de noms « parce que c'est lui qui a donné aux différents peuples leurs langues particulières ». « Il change souvent de forme raconte l'Edda (Grimnismâl); c'est pour cela qu'on l'appelle *Svipal*, c'est-à-dire, capable de revêtir des formes multiples ». Le voyage de Wodan, sous les traits de Gangrade, chez le sage Vafthrudnir, auquel il propose des énigmes, explique le surnom de *devin d'énigmes* (Rätsellöser) que lui donne Weber, au chant III. (Edda (Vafthrudnismal), p. 262 et sqq.). « L'usage était de réserver au dieu Wodan une gerbe de blé pour son cheval, usage conservé par les nouveaux chrétiens... On prélevait aussi la dîme de la volerie. » (Grimm, Myth., p. 128, 577). Ce sont deux corbeaux, Hugin et Mugin,

qui racontent au dieu les événements d'ici-bas. (*Grimm, Myth.*, p. 122.)

Tous les autres détails concernant Wodan et rapportés par Weber sans qu'il y ait rien ajouté, son aspect de géant à l'œil unique, son manteau, ses chevauchées aériennes, ses grandes chasses, l'accueil que ce dieu de la guerre réserve aux héros dans le Walhalla, sont empruntés à Simrock (*Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 166 à 228.)

Donar pour les Germains, *Thor* pour les Scandinaves est le dieu à la barbe de feu (xiii, 64). Il combat les Thursten ou Géants rebelles (iii, 40). Il est armé d'un marteau, à la fois outil de destruction et instrument de bénédiction (v, 22 ; xi, 60). On jure par Donar (iv, 61). Au plus profond de la forêt, un chêne lui est consacré ; c'est là qu'on vient le prier, sans armes, les mains liées (ix, 9). Dans le Walhalla, il offre aux braves la coupe d'hydromel (xiii, 64).

Uhland nous apprend que Donar ou Thor était le dieu des forces de la nature, tandis que Wodan était celui de l'esprit. Le peuple aimait ce dieu représenté avec une barbe rouge, à cause de la foudre qu'il déchaînait à son gré, et il jurait par son nom (*Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, vi, p. 127 et sqq.).

Dans l'Edda (*Gylfaginning*) il est question de Thor employant lui-même son marteau « *Miölnir* » pour bénir. De même, Grimm (*Myth.*, p. 150) rappelle que ce marteau est un instrument de bénédiction. Simrock (p. 233) indique encore qu'il consacre les mariages, bénit les défunts, ressuscite les morts. Chez Weber, cette bénédiction du marteau est plutôt considérée comme un symbole, celui du signe de la croix, et le marteau lui-même est comme une figure de la croix que rappelle sa forme. Cons-

tatons que notre poète ne parle pas de la massue du dieu, grâce à laquelle les Romains assimilaient Donar à Hercule. Simrock raconte les combats du dieu contre les Géants ; il lance contre eux la foudre, il leur brise la tête avec son marteau.

« Dans différentes régions de la Basse-Saxe et de la Westphalie, on pouvait, jusqu'à ces derniers temps trouver des vestiges de chênes sacrés...Le chêne était consacré au dieu qui lance la foudre. (*Grimm*, *Myth.*, p. 59, 142.)

D'après Tacite, il y avait une forêt vouée à Hercule (Donar), dans la contrée du Weser. (*Tacite*, *Annal.*, II, 12.)

Weber nous représentant Elmar qui s'avance vers le chêne mystérieux, les mains liées, tel un suppliant, s'inspire d'un autre passage de Tacite relatif à la Forêt des Semnons : « Il est encore une autre manifestation du respect religieux pour ce bois sacré : personne n'y pénètre sans être lié, pour attester son infériorité et la puissance de la divinité. » (*Tacite*, *Germanie*, 39.)

Dans sa prière, Elmar renonce à tout bonheur terrestre pour obtenir la paix du cœur :

All mein armes Glück...

Geb ich hin ; gib du mir Frieden.

(IX, 21.)

D'après Grimm, les sentiments chrétiens du renoncement et de l'abnégation étaient fréquents chez les nouveaux convertis saxons (*Myth.*, p. 4). Par ces strophes, Weber aurait donc eu l'intention d'insinuer que son héros, encore païen, avait déjà l'âme chrétienne.

Weber cite encore, d'après l'Edda et les Mythologies de Simrock et de Grimm, mais sans insister, certaines autres divinités.

1^o *Freja* ou *Frigga*, épouse de Wodan qui préside aux joies et aux douleurs humaines (VIII, 36) ; 2^o les *Nornes* ou Sœurs du Destin, qui veillent sur la destinée des hommes (III, 72, 120 ; XV, 36), divinités silencieuses et austères assises au bord de la Fontaine du Temps (VIII, 13 ; XX, 25) ; 3^o la vieille sibylle *Wala*, confidente de Wodan (XV, 65) ; 4^o les *Thursen* ou Géants (III, 40) ; les *Gnomes* (I, 10), ayant à leur tête Goldemar (VI, 85) et apparentés à Wieland, le roi-forgeron (XI, 2) ; 5^o les *bons Elfes*, amis des hommes, et les *mauvais Elfes*, leurs ennemis (I, 11 ; II, 22 ; IX, 2 ; XVI, 41), mythe que Weber ne pouvait pas oublier, puisqu'il rappelle les bons et les mauvais Anges des Saintes Ecritures ; 6^o *Dame Holle*, assise, en été, auprès de la source de la forêt, occupée à filer, et en hiver, chevauchant sur les nuages en faisant du crochet (XVI, 23).

Au-dessus de toutes ces divinités, les Saxons païens de *Treize-Tilleuls* adorent un dieu unique (der Eine), éternel, innommé, qui préside aux destinées des dieux et des hommes (IX, 17). Suivant les paroles de la sorcière, il règnera par l'amour dans le monde à venir (V, 35), alors que maintenant les dieux se portent envie et se haïssent (XIX, 25). C'est ce Dieu qu'Elmar, à la Cour de Justice, adore *Un* dans la *Trinité*.

Dans la *Völuspá* (vers 258-259), il est bien question, en termes assez vagues, il est vrai, d'un dieu supérieur aux autres : « Alors, il vient d'en haut, présider aux jugements des grandeurs, le souverain puissant qui gouverne l'univers. »

Le *Hyndluliod* (Simrock, p. 45) renferme aussi une expression équivalente à *innommé*, appliquée à Wodan « celui que je n'ose pas nommer. » Mais ces textes désignent simplement une divinité supérieure, sans qu'ils

laissent supposer un dieu unique qui remplacera, un jour, les autres divinités. Toutefois, il est indéniable que les chants de l'Edda, à cause des relations des peuples du Nord avec les Francs, ont subi l'influence des idées chrétiennes.

Tacite semble avoir constaté chez les Semnons l'existence de ce dieu souverain : « Regnator omnium deus, cetera subjecta atque parentia. » (*Germanie*, 39.)

Simrock présente quelques raisons qui permettraient de croire à une sorte de monothéisme primitif, chez les Germains. 1^o Le mot *Gott* est employé sans article et signifie *Dieu*, et non pas *le dieu*. 2^o A l'origine, chacune des tribus germanes adorait un dieu unique, muni de certaines qualités, possédant des prérogatives déterminées, portant un nom spécial suivant la langue en usage. Lorsque, dans la suite, ces tribus se réunirent, les noms affectés au dieu unique se confondirent, et comme les qualités de ces dieux et leurs prérogatives n'étaient pas les mêmes partout, chaque réunion de tribus y vit des dieux différents. Les surnoms donnés aux divinités contribuèrent encore à augmenter la confusion et insensiblement on passa du monothéisme au polythéisme (*Simrock*, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 152, 153).

Weber a pu s'inspirer de cette théorie plus ingénieuse que rigoureusement établie. D'ailleurs, constatons qu'elle ne s'applique pas au ix^e siècle ; car alors, les Germains formaient une nation, et il ne pouvait être question de ce dieu unique de l'époque où ils étaient répartis en tribus.

Peut-être aussi, en particulier pour les paroles qu'il met dans la bouche d'Elmar comparaissant à la Cour de Justice, Weber a-t-il songé à la fière et habile déclaration de saint Paul devant l'Aréopage d'Athènes, relative au *Dieu inconnu* (Actes, xvii, 23).

Plus probablement, notre poète fidèle à ses intentions religieuses et patriotiques a voulu présenter cette croyance pour mieux établir que la religion de ses ancêtres avait sa grandeur et était comme la figure du christianisme. A plus forte raison, sommes-nous autorisés à émettre cette opinion, lorsque son héros, encore païen, proclame explicitement le dogme chrétien de la Trinité :

.....Drei sind Einer,
Flammen drei in einer Lohe.

(x, 55.)

De fait, dans la trilogie germanique d'Odin, Hönir Loki, assez analogue à l'hellénique : Zeus, Poséidon, Héphaistos, il est difficile de voir autre chose que la divinisation des Trois Eléments : l'Air, l'Eau, le Feu, trilogie qui n'a rien de commun avec la Trinité chrétienne.

Les hommes, fils de Midgard ou la Terre (xv, 36) auxquels les dieux ont donné *un cerveau fait des nuages et un cœur venant du vent* (III, 105), iront, après leur mort et suivant leurs mérites, soit dans le royaume brumeux de Hel (III, 101 ; XIII, 31, 80), soit au Walhalla en passant par le pont de l'Arc-en-Ciel (XIII, 62).

Il est curieux de rapprocher cette conception de la création de l'homme présentée par Weber, une des nombreuses variantes de la Mythologie, et celle d'un poème du XI^e siècle, établissant que l'homme, véritable microsome, a été fait par Dieu, grâce à huit des éléments du monde : sa chair provient du limon de la terre ; son sang, de la mer ; sa sueur, de la rosée ; ses os, des pierres ; ses veines, des racines ; ses cheveux, de l'herbe ; son cœur, des nuages ; ses yeux, du soleil (*Simrock, Handbuch*, p. 22.)

D'après l'Edda, seuls les hommes qui sont morts par les armes, ceux qui sont tombés dans les combats ou ceux qui se sont donné eux-mêmes la mort pour être honorés comme guerriers, rejoindront Odin dans le Walhalla ; les autres iront dans la demeure de Hel, la déesse de la mort (*Edda, Gylfaginning*). Le pont de l'arc-en-ciel, *Bifrost*, « le meilleur des ponts », réunit la terre au Walhalla (*Edda, Grimnismâl*). Aussi, le héros de *Treize-Tilleuls* aspire-t-il, avant sa conversion, à mourir en combattant pour ne pas subir la destinée sans gloire de ceux qui descendent au sombre royaume de Hel.

L'épopée de *Treize-Tilleuls* nous renseigne très incomplètement sur le sacerdoce païen. Sans doute, Weber, au chant III, nous introduit auprès de Thiatgrim, prêtre de Wodan, auquel est confiée l'éducation du jeune Elmar. Mais nous ne voyons dans Thiatgrim que le précepteur enseignant à son élève la religion germanique dans ses grandes lignes (combats de Wodan contre les Géants, Crépuscule des dieux, Fin des temps), ou encore formant son esprit et éveillant son ardeur belliqueuse au récit des vieux poèmes de Gudrun et des Nibelungen : le prêtre lui-même, l'intermédiaire entre l'homme et la divinité se dérobe.

Swanahild représente seule la caste sacerdotale et encore nous apparaît-elle plutôt comme une sorcière, une voyante, une sorte de sibylle que comme une véritable prêtresse. Weber lui donne le nom de *Drude*. Cette appellation se retrouve souvent dans Hans Sachs, sous la forme de *trute* ; le mot lui-même entre dans la formation de certains noms de femmes : *Kêdrud*, *Sigidrud*, etc..., et revêt la signification habituelle de sorcière, magicienne (*Grimm, Myth.*, p. 350). Quant au nom propre de *Swanahild*, il signifie *guerrière à la forme de cygne* et trahit

quelque parenté avec *Svanheit*, nom que porte une Walkyrie de la *Völundarkvidha*, dans l'*Edda*.

Notre poète l'appelle quelquefois *Idis*, désignation des femmes et des jeunes filles qui sont inférieures aux déesses mais supérieures aux créatures humaines (*Grimm*, *Myth.*, p. 332). D'autres fois, c'est une *Norne*, sans doute parce qu'elle veille sur la destinée des Saxons païens et, en particulier, sur Elmar ; une *Waldfrau* (comme dans l'*Ekkehard de Scheffel*), à cause des bois où se trouve son antre ; une *Wala*, une confidente de la divinité, car elle prédit l'avenir (l'union de Hildegonde et d'Elmar, la mort du comte Bodo, la conversion des derniers Saxons).

Grimm constate que le costume des prêtres et des prêtresses des Germains ne nous est pas exactement connu (*Myth.*, p. 74). Aussi, lorsque Weber nous représente Swanahild immolant le poulain sacré, revêtue d'une longue robe blanche flottante et d'une ceinture d'airain, il nous faut songer peut-être à la prophétesse des Cimbres dont parle Strabon, qui, dans un costume identique, prédisait l'avenir en interrogeant le sang renfermé dans le chaudron du sacrifice (*Grimm*, *Myth.*, p. 45, 79).

Swanahild offre un sacrifice à un dieu, à Balder ; s'il s'agissait d'une déesse, ces fonctions reviendraient à un homme (*Grimm*, *Myth.*, p. 79).

D'après Weber, la science de Swanahild est fort étendue. Grâce à son âge avancé, elle est au courant des événements passés comme des faits présents. Elle connaît l'avenir. Elle puise sa science prophétique dans le souffle du vent, dans le bruissement des feuilles des arbres, dans le gazouillement des oiseaux. « Les révélations sur la destinée provenant surtout de la bouche des femmes avaient comme quelque chose de sacré ; les prophéties, les actes de magie pour le bien comme pour le mal, étaient

spécialement le privilège des femmes. » (*Grimm*, *Myth.*, p. 329.)

Swanahild est très versée dans la connaissance des simples de la montagne, elle n'ignore aucune de leurs propriétés bienfaisantes. Elle remet au père Bède un dictame qui rend la santé à Elmar. Dans le paganisme germain, c'était généralement aux femmes qu'on attribuait la science de guérir. En tous cas, les formules de guérison pour devenir efficaces devaient être prononcées par une femme sur un homme, et par un homme sur une femme (*Grimm*, *Myth.*, p. 963 et sqq.).

Il est à remarquer que la sorcière de *Treize-Tilleuls* présente certains traits de caractère plus chrétiens que païens. Si elle hait la foi du Christ, elle reçoit chez elle un moine, le père Bède, elle en fait le confident des secrets de son antre et de son pouvoir magique. Elle ne tente pas de retenir Elmar dans la religion de ses aïeux lorsqu'elle s'aperçoit qu'il ne tardera pas à devenir chrétien. Swanahild déteste les Francs et néanmoins elle accueille comme une mère la fille du comte franc Bodo, Hildegonde ; elle la console, elle lui rend l'espoir.

Une seule fois, lors de la fête de Balder, elle offre un sacrifice, et encore, dans ce sacrifice suivi d'une sorte de banquet mystique, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître comme une figure, grossière sans doute, mais réelle de l'Eucharistie. Tous les entretiens de cette femme peuvent se résumer en cette pensée : « Le paganisme a fait son temps ; le Christ peut venir ! »

Cependant Swanahild, à la suite du baptême d'Elmar, disparaît mystérieusement. Pour ce dénouement, Weber s'inspire des récits mythologiques concernant les anciennes voyantes. « Lorsque quelque forfait irrite ou blesse ces femmes inspirées, elles s'évanouissent et re-

tournent dans les demeures célestes d'où elles sont sorties. En cela, elles sont semblables aux Femmes-Cyignes (songeons au nom de *Swanahild*) qui après un long séjour parmi les humains s'envolent soudain vers une patrie plus fortunée. » (*Grimm, Myth.*, p. 742.)

En définitive, Weber s'est documenté aux meilleures sources qui étaient à sa disposition, soit en ce qui concerne la religion chrétienne, soit en ce qui regarde le paganisme germanique. Mais le poète a fait un choix parmi les croyances et les pratiques des deux religions. La religion de ses Francs et de ses Saxons nouvellement baptisés est rigoureusement orthodoxe, mais plus chrétienne que catholique, plus allemande que romaine. Elle rappellerait assez celle d'un gibelin du moyen âge. La religion de ses anciens Saxons a été revue et expurgée avec soin. Elle nous apparaît auréolée de poésie. Telle quelle, avec ses figures et ses symboles, elle se révèle à nous comme la préface obligée de l'Evangile. Les ressemblances entre le paganisme et le christianisme, nous ne l'ignorons pas, ont été expliquées autrement par Sophus Bugge. D'après ce savant, dont le système est assez ingénieux et parfois très hardi, le paganisme aurait été non pas une figure, mais une altération des croyances chrétiennes.

Le chant x de *Treize-Tilleuls* (la Cour de Justice) et dans le chant xxi (Le père Abbé), les strophes relatives aux redevances des vassaux de l'abbaye, nous fournissent, sur le vieux droit germanique, des détails généralement empruntés aux *Antiquités juridiques allemandes*, de Jacob Grimm (*Deutsche Rechtsalterthümer*).

C'est en automne que se réunit le *Ding*, la Cour de Justice, qui doit juger Elmar, accusé faussement par Gero, d'idolâtrie, de tentative de meurtre contre l'en-

voyé royal, d'incendie. Tous les habitants de la contrée sont rassemblés en plein air, autour du vieux tilleul consacré à la déesse Freja : il y a là des nobles, des hommes libres, des serfs (x, 1-3.)

D'après l'ancien droit germanique, « deux fois par an, l'on rendait la justice, au printemps et en automne. » (*Grimm*, *Rechtsalterthümer*, p. 822.) Le droit se décidait en public, en plein air, c'était comme pour les sacrifices... dans une forêt, sous l'ombrage touffu des arbres, souvent sous un chêne... plus souvent encore sous un tilleul... rarement sous un sapin...

Besitzen doch unsir gericht
Unter dem himmel bei der linden...

écrit Hans Sachs (*Grimm*, R., p. 745, 793 et sqq.)

Un *Ding* (substantif qui se retrouve dans le verbe *dingen*, louer un domestique, passer une convention avec lui), c'était primitivement une assemblée où les hommes libres d'une contrée traitaient de leurs intérêts et tranchaient, à l'amiable ou au moyen d'un arbitre, les difficultés qui s'élevaient entre eux. Plus tard seulement, ce mot a revêtu la signification de *Tribunal*, de *Cour de Justice* (*Grimm*, R., p. 745 et sqq.)

Le *Ding* qui juge Elmar est une Cour de Justice pour tout le district, un *Gaugericht* (*Grimm*, R. p. 828), pour toute la contrée soumise à la juridiction du comte franc Bodo, c'est un *Grafengericht* (*Grimm*, R., p. 828) ; le comte va présider aux débats, il rendra la sentence au nom de l'empereur. Aussi, le condamné pourra en appeler à l'empereur. Ce droit d'appel est tout récent, au *ix^e* siècle ; il date seulement des Capitulaires de Charlemagne (*Grimm*, R., p. 836).

A cette époque, le peuple saxon est réparti en trois

ordres : *nobles, hommes libres, serfs*. « Quæ gens Saxonum omnis in tribus ordinibus divisa consistit, sunt enim inter illos qui *edhilingi*, sunt qui *frilingi*, sont qui *lazzi* illorum lingua dicuntur, latina vero lingua hoc sunt : *nobiles, ingenui* atque *serviles* (D'après Nithhard, mort en 853. — *Grimm*, R., p. 226.)

Weber, dans *Treize-Tilleuls*, fait allusion, plusieurs fois, aux longues boucles de cheveux d'Elmar et des nobles Saxons. En effet, seuls les nobles et les hommes libres avaient le droit de porter de longs cheveux, et en raison de ce privilège, on les nommait souvent dans les documents latins, *capillati, comati*. (*Grimm*, R., p. 283.)

L'emplacement où se rendait la justice formait une surface circulaire, parce que la foule des assistants se plaçait naturellement en cercle, c'était le *Ring*. Par suite, l'assemblée elle-même portait le nom de *Ring* et l'on prit l'habitude de réunir les deux expressions *Ring und Ding* pour désigner une Cour de Justice (*Grimm*, R., p. 809.)

De là, ces locutions qui reviennent à différentes reprises dans ce x^e chant : *Schritt der Sachse in die Runde; Heischt ihr ihn in Ring und Runde; Zeiht er mich vor Ring und Dinge*, etc...

Weber nous donne des renseignements assez précis sur le décor et sur la composition de la Cour de Justice.

Nächst dem Baume war die Dingstatt
Eingehegt mit Haselzweigen

Vor ihm [dem Grafen].....
Schwert und Strick.....
Schöffen zwölf, geschworne Männer,
Tretet in den Kreis mit Ehren.

Richter sind und Eideshelfer
Standesgleiche, Edelinges,

Diese auf den Schöffentühlen,
Jene dort im Männerringe.

(Strophes 7, 8, 9, 28.)

On établissait, en effet, une clôture pour prévenir une poussée de la foule... Cette clôture consistait en des baguettes de coudrier plantées en rond et réunies par des liens. On déposait sur le banc un glaive et une corde, comme indication des peines que pouvait infliger la justice... A l'intérieur de la clôture étaient réservées les places des juges. Les juges s'appelaient d'abord *rachinburgii*, puis *scabini*, Schöffen (échevins). Il devait y avoir au moins sept échevins ; mais, dans certains cas, ce nombre pouvait être porté à douze : « vult domnus imperator ut in tale placitum, quale ille nunc iusserit, veniat unusquisque comes et adducat secum duodecim scabinos... » Les *Eideshelfer*, sortes de témoins de moralité, témoins à décharge, servant, au besoin, de caution au prévenu, doivent être de même condition que l'accusé... Nul ne peut prendre part au jugement s'il n'est de condition libre... (*Grimm*, R., p. 809, 852, 841, 774, 777, 860, 749.)

Les questions préliminaires que le comte Bodo pose aux juges, pour s'informer si les prescriptions légales relatives à l'heure et au lieu du *Ding* sont rigoureusement observées, répondent aux exigences des textes juridiques du moyen âge.

...ist es Stund und Stelle
Hier ein offnes Ding zu hegen.

(Strophe, 11.)

« Le juge demandera aux échevins si c'est bien l'heure à laquelle le jugement doit commencer. » (*Grimm*, R., p. 853, en note.)

Puis, ce sont des recommandations adressées à l'assistance, pour qu'elle ne trouble point le calme des débats :

Ihr im Umstand brecht den Frieden
Nicht mit Drang und Schrei und Zanken.

(Strophe 14.)

« Le premier devoir du juge, c'est de réclamer le silence. » (*Grimm*, R., p. 853). Souvent, malgré cet ordre, « les assistants manifestaient, à haute voix, leurs sentiments d'approbation. » (*Grimm*, R. p. 770.)

Ainsi, pendant le jugement d'Elmar, quand Werinhard le franc-métayer, prend la défense de l'accusé, des milliers de voix s'élèvent en faveur du jeune seigneur saxon.

Tausend Kehlen riefen Beifall
Aus der dichtgescharten Menge.

(Strophe 78.)

Le juge doit présider aux débats, assis, le pied droit croisé avec le pied gauche (*Grimm*, R., p. 763). Le comte Bodo se conforme à cet usage.

Tief gebückt und Bein auf Beine
Sass der Graf....

(Strophe 98.)

Comme il l'indique dans ses notes, Weber, en écrivant cette strophe, s'est rappelé aussi le vers bien connu de Walther de la Vogelweide : « J'étais assis sur une pierre et, là, je songeais, une jambe croisée avec l'autre jambe. »

Ich saz ûf eime steine : dô dahte ich bein mit beine.

Plusieurs passages de ce chant x représentent Elmar comme un vaincu :

Schämen muss sich der Besiegte.

Ohne Zeugen, ohne Helfer,
Bist du sieglos hier geblieben.

(Strophes, 26, 93.)

C'est qu'en effet, pour les anciens Germains, un procès était généralement considéré comme un combat (*lis forensis*, *Dingstrît*, *Streit*). L'accusateur attaque, l'accusé se défend, la citation équivaut à la déclaration de guerre, l'assemblée regarde et juge des coups, les témoins viennent en aide aux deux partis, et parfois, le différend ne se termine que par un jugement de Dieu, qui consiste en un véritable duel (*Grimm*, R., p. 854).

Les témoins de moralité (*Eideshelfer*) devaient prêter leur serment en faveur de l'accusé sur le bâton blanc, une tige dépouillée de son écorce, que tenait le juge: d'où l'expression *den Eid staben*, prêter serment. Ce bâton servait au juge pour ordonner le silence; tant qu'il l'avait en main, les débats suivaient leur cours; dès qu'il le déposait, tout était terminé (*Grimm*, R., p. 761.)

Seul, parmi tous les Nobles présents, Rab d'Eschenbourg ose témoigner en faveur du jeune seigneur saxon :

Falk, ich werde für dich schwören!
Graf, Ihr könnt den Eid mir staben!

(Strophe 73).

Le comte Bodo rend enfin la sentence. Le crime d'attentat contre le *Missus Dominicus*, qui revêt le caractère de trahison à l'égard du souverain, de lèse-majesté, est le seul que retient le juge. — Il mérite la peine de mort.

Elmar, Falk von Habichtshofe...
Um Verrat an deinem König
Hast du Hand und Hals verloren.

(Strophe 104).

Le 7^e, le 9^e, le 10^e Capitulaire mentionnent la peine de mort prévue contre la rébellion à l'égard de l'empereur, et cette peine est appliquée aussi aux Saxons qui refusent de recevoir le baptême. Elmar se plaint de la sévérité excessive de la loi franque. De fait, dans le Capitulaire *De partibus Saxonix*, de l'année 785, onze fois sur douze, la pénalité prononcée contre de simples délits était la mort. D'où son nom de *lex crudelissima* (*Zöpfl, Deutsche Rechtsgeschichte*, I, 54). Sur les instances de la noblesse saxonne, cette législation draconienne fut tempérée par les lois plus humaines que promulgua le *Capitulare Saxonium* de 797.

Toutefois, le comte Bodo veut bien commuer la peine de mort en une sentence de bannissement. Dans la formule du jugement, il emploie plusieurs termes consacrés par le vieux droit germanique : *Rechtlos*, l'exilé est privé de tout droit ; *Friedlos*, il ne pourra vivre en paix nulle part ; *Acht*, c'est la proscription, *Bann*, le bannissement ; *das Land zu räumen*, il lui faudra quitter le pays ; *die Mark, den Gau zu meiden*, il devra fuir le pays, la contrée (*Grimm*, R. p. 732, 733, 737).

Rechtlos, Elmar, bist du selber
Und in Acht und Bann gesprochen,
Friedlos.....

Hast du Mark und Gau zu räumen,
Eh zum drittenmal die Sonne
Scheidet von des Osnings Bäumen.

(Strophes 107 et 108).

Weber en fixant trois jours, comme limite du séjour d'Elmar en terre saxonne, s'exprime ainsi : « Il te faudra quitter le pays avant que pour la troisième fois le soleil ait disparu au-dessus de arbres de l'Osnung. » Cette expression est analogue à l'une de celles qu'énu-

mère Grimm (p. 37 et sqq.) et dont les Germains se servaient pour évaluer le temps.

Le jugement rendu, on pouvait l'attaquer (es *schelten* oder strafen, blasphémare, blâmer). Il était loisible alors de recourir à un jugement de Dieu (*Grimm*, R. p. 865).

Aussi, après la condamnation à l'exil prononcée contre Elmar, Rab d'Eschenbourg, déclare qu'il attaque le jugement parce que les nobles échevins n'ont pas pu se prononcer en toute indépendance ; il invite l'accusateur Gero à un combat corps à corps avec Elmar, l'épée nue, à un jugement de Dieu.

Graf, das Urteil muss ich schelten !
Gehn sie auch in langen Locken,
Unfrei sind sie, die es fällten.

Stelle sich zum Kampf der Kläger...
Ob er mag, durch Gottesurteil.
Leib auf Leib, mit nacktem Schwerte.

(Strophes 111, 112.)

Assurément, c'est dans ce chant x relatif à la Cour de Justice que nous trouvons les emprunts les plus nombreux que Weber ait faits au vieux droit germanique. Néanmoins, nous rencontrons encore, consignés dans les premières strophes du chant xxi, certains usages assez curieux concernant le droit féodal alors en vigueur.

Au début de ce chant, le père Abbé de Treize-Tilleuls est assis dans sa paisible cellule. Il y a des feuilles de parchemin sur sa table de chêne et des rouleaux dans les rayons de la bibliothèque. D'une main alerte, il aligne des chiffres et inscrit les redevances des vassaux de l'abbaye.

Brunicho et Digg doivent fournir, par an, quatorze mesures de seigle. Mais ceux qui les apporteront seront hébergés et recevront de bonnes rations de pain et de

bière. Fridmar procurera treize livres de truites et une corbeille pleine de jones. Guntran, à la Saint-Pierre, six muids d'orge ; Ado fera le charroi et prêtera les sacs. Asmar, chaque année, douze deniers ; une tonne de sel et un cerf bien gras tous les deux ans ; de plus, un gant de cuir pour l'Abbé, à l'époque des Douze Nuits saintes, tour à tour le gauche et le droit. La veuve Sigisbourg, à la Saint-Thomas, une galette de froment couvrant de ses pieds à ses genoux. Hathugrim, un coq et treize poules. Dodiko, une fourrure en peau d'agneau, tous les neuf ans, plus vingt aunes de toile grise, etc...

Grimm (R., p. 394) rapporte qu'au moyen âge les redevances, les dîmes, tout au moins celles affectées aux couvents, étaient consignées sur de grandes feuilles, sur des rouleaux de parchemin... Suivant la coutume alors en usage, pour rendre ces redevances moins onéreuses, les seigneurs offraient en retour, quelques gratifications... Ces redevances se payaient généralement en nature... Les poules étaient exigées en beaucoup d'endroits..., elles portaient le nom de *poules de Carême*, *poules de Pentecôte*, *poules de la Saint-Martin*, suivant l'époque à laquelle on devait les fournir (p. 374.) Les seigneurs réclamaient du froment..., des peaux de bête..., des vêtements... Lorsque Henri II alla rendre visite à l'évêque de Paderborn, ce dernier ordonna de s'emparer de toutes les brebis pleines appartenant à ses sujets, et avec la toison des agneaux mort-nés, on fabriqua un manteau pour l'Empereur (p. 379)... Le lieutenant criminel doit donner à son seigneur deux gants blancs en peau de mouton (p. 379). Il n'était pas rare qu'au moyen âge les vassaux eussent à fournir des pains ou des galettes d'une dimension fixée à l'avance. Parfois, pour mesurer cette dimension on se servait de la distance qui sépare les pieds d'une

personne assise de ses genoux. Témoin ce texte très précis. « Ain brod, das soll sein in der grösse, dass ain sitzen-der mensch mag es setzen uf seinen fuss und dass es dem soll gon über das knü. » (*Grimm*, R. p. 103.)

En terminant cet exposé des usages et des termes juridiques contenus dans *Treize-Tilleuls*, remarquons que sur un point, peu important, il est vrai, Weber commet un anachronisme. Le Père Abbé en énumérant les différents vassaux de l'abbaye, use, plusieurs fois, de l'expression *item*. Grimm (p. 6) nous apprend que le terme *item* provient de la rédaction latine des textes de lois du XIII^e siècle. Le premier exemple de l'emploi de ce mot, en allemand, date de 1239. Auparavant on se servait des expressions comme *unde sol* (et doit), *darnach* (ensuite). Et Weber nous présente un Livre de comptes et redevances du IX^e siècle !

Les Tableaux de l'Allemagne d'autrefois (Bilder aus der deutschen Vergangenheit, 1862), de Gustave Freytag, la première et la troisième partie de son roman, les *Ancêtres* (die Ahnen), intitulées *Ingo* et *das Nest der Zaunkönige* (1872), quelques réminiscences des romans de Walter Scott, lus autrefois par notre poète, des souvenirs personnels relatifs à son séjour au manoir de Thienhausen, voilà d'autres éléments que Weber a utilisés pour nous faire connaître les mœurs et les coutumes des anciens Saxons.

Ses personnages se meuvent habituellement dans un cadre fort restreint. L'action se passe presque exclusivement soit dans les deux châteaux de Habichtshof et de Bodinkthorpe, soit à l'abbaye de Treize-Tilleuls.

Ainsi, dans l'épopée de Weber, la civilisation de l'époque nous paraît concentrée, en partie, dans des manoirs féodaux et le poète nous dépeint l'aspect du manoir, la

vie d'ennui ou de plaisirs qu'on y mène, les hôtes qu'on y reçoit, les fêtes qui s'y donnent. D'autre part, sa plume s'arrête avec plus de complaisance encore à décrire un couvent de Bénédictins, l'existence intime, les œuvres de zèle, les pieuses aspirations, les travaux des religieux qui l'habitent.

Le vieux château de Habichtshof, actuellement Abbenbourg, s'élève solitaire sur les rives de la Brucht, affluent de la Nethe, à l'endroit où ce ruisseau dont les bords sont garnis de roseaux, sort d'une aunaie. Derrière le château s'étage une colline qui sert de contrefort à la chaîne de montagne de l' Egge.

Pour décrire Habichtshof, qui, d'ailleurs ressemble trop à n'importe quel autre château du moyen âge, et dont Weber nous dépeint surtout l'aspect extérieur, le poète n'avait qu'à faire appel à ses souvenirs de Walter Scott. L'auteur d'*Ivanhoë* a fait passer sous ses yeux tant de manoirs d'aspect romantique ! Ces châteaux présentés dans un cadre plus pittoresque, avec plus de couleur et de vie, forment une véritable évocation de l'époque médiévale que l'on sent revivre derrière leurs massives murales.

Songons encore que le château de Thienhausen, longtemps habité par Weber, datait du moyen âge et occupait une situation toute semblable à celle de Habichtshof. Lui aussi, il était construit sur le bord de l'eau, près des rives d'un étang bordé de roseaux et au pied du Stoppelberg.

Le manoir d'Elmar isolé et non point placé au centre d'un groupe d'habitations qu'il aurait dominées et protégées au besoin, corrobore ce que Tacite dit des demeures des anciens Germains : « Colunt discreti ac diversi; ut fons, ut campus, ut nemus placuit. Vicos locant non

in nostrum morem conexis et cohærentibus ædificiis : suam quisque domum spatio circumdat. » (*Germanie*, xvi.)

« Leurs demeures sont éparses, isolées, selon qu'une fontaine, un champ, un bocage ont déterminé leur choix. Leurs villages ne sont pas, comme les nôtres, formés d'édifices contigus : chacun laisse un espace vide autour de sa maison. »

Au centre des bâtiments, se trouve l'habitation des maîtres, continuée des deux côtés et perpendiculairement par deux ailes réservées aux dépendances. Toutes ces constructions, suivant l'usage, sont recouvertes en chaume et sur les toits ont poussé la mousse et la joubarbe. Les frontons, peints de diverses couleurs, supportent à leurs sommets des têtes de chevaux en bois sculpté, destinées à écarter de la demeure les mauvais esprits.

Thienhausen avait aussi ses frontons, ses vastes dépendances, ses murailles moussues et, peut-être, cette particularité que, des fenêtres donnant sur les forêts voisines, on entendait le cri du faucon, a-t-elle suggéré le surnom des ancêtres d'Elmar (die Falken).

Freytag nous parle de ces vieilles habitations de l'ancienne Saxe avec leur large toit de chaume et leur fronton orné de têtes de chevaux, leur âtre immense, leurs chambres et leurs étables (Bilder, p. 303). « Jusqu'à ces derniers temps, ajoute Grimm, dans une partie de la Basse-Saxe, les maisons de paysans portent des têtes de chevaux sculptées sur le fronton. » (Myth., p. 550.)

La partie du château de Habichtshof réservée aux maîtres est vaste et elle a grand air. La pièce principale est la grande salle où l'on accède par un large escalier. Au centre, contre la muraille, se trouve l'âtre autour duquel la famille se réunissait jadis. Les parois sont hau-

tes et tapissées avec des trophées de chasse et avec des armes. Le plancher, les poutres et les piliers sont en chêne massif, de même que les tables, les bancs et les escabelles.

« La grande salle de la demeure seigneuriale, continue Freytag, était une imposante construction en bois ; des escaliers donnaient accès à ses portes. Par les portes, on pénétrait dans la vaste pièce. L'œil du visiteur se portait alors sur les poutres, sur les chevrons du toit et sur l'âtre dont la fumée sortait par une ouverture ménagée en haut. »

Entre l'habitation des maîtres et les dépendances du manoir d'Elmar se trouve une terrasse plantée d'ormes et de tilleuls.

Remarquons ici la place qu'occupe le tilleul dans la poésie de Weber.

C'est qu'en effet, avec le chêne, le tilleul est l'arbre le plus souvent chanté dans la poésie populaire, dans le *Volkslied*. Sous son feuillage, jeunes gens et jeunes filles célèbrent le retour du printemps par des danses joyeuses. Assis à son ombre, ils échangent leurs serments. Sa feuille, d'après Heine, n'a-t-elle pas la forme d'un cœur ? Et Uhland voit des tilleuls jusqu'en Paradis !

Weber termine sa description par des traits assez généraux qui peuvent tout aussi bien s'appliquer à la Westphalie contemporaine qu'à l'ancienne Saxe.

Tout autour du château s'étendent des champs de céréales, des enclos, des pâturages pour l'élevage des bœufs et des chevaux, des landes et des bruyères destinées au petit bétail et aux abeilles, de vastes forêts qui fournissent le bois de chauffage et de construction. Ces bois giboyeux furent témoins des chasses brillantes courues par les ancêtres d'Elmar et par le jeune Saxon lui-même.

Non loin du château de Habichtshof s'élève celui de Bodinkthorpe, localité appelée de nos jours Bökendorf.

Dans ce château, habitent le comte Bodo et sa fille Hildegonde. Autour de la demeure seigneuriale se sont groupés les Francs qui remplissent, pour la plupart, quelque charge administrative au nom du roi de Germanie, Louis le Débonnaire, et ceux-ci ont attiré auprès d'eux les Saxons convertis au christianisme.

C'est à Bodinkthorpe que Weber place la Fête des Moissons. A l'occasion de cette fête, le poète nous introduit dans l'intérieur de ce château, moins triste, plus vivant que celui de Habichtshof. La jeune châtelaine, Hildegonde, ne doit-elle pas, dans la pensée du poète, devenir l'épouse d'Elmar? Et ce dernier, après son baptême, ne sera-t-il pas appelé à succéder au comte chrétien, Bodo, seigneur de Bodinkthorpe, dans ses biens et privilèges?

La Fête des Moissons, raconte Annette de Droste-Hülshoff, dans ses *Tableaux de Westphalie*, se célèbre seulement dans les châteaux et chez les riches fermiers.

Des musiciens précèdent la dernière charrette de blé. Au-dessus des gerbes qui lui forment un trône, est assise la servante principale (die Grossmagd). Auréolant sa tête, une couronne placée sur une perche, projette l'or éclatant des épis. A la suite du char, tous les serviteurs marchent par couple, les mains enlacées. Ils vont ainsi, par les champs, jusqu'au château, chantant la vieille hymne catholique du *Te Deum* (Bilder aus Westphalen, p. 96.)

En Westphalie, pays éminemment fidèle à ses traditions, depuis mille ans les usages anciens n'ont pas dû se modifier beaucoup. Aussi, le poète s'est borné à traduire en vers et à reporter au moyen âge cette Fête des

Moissons, telle qu'elle se célèbre actuellement dans son pays. Tous les détails de la description d'Annette de Droste se retrouvent sous la plume de Weber : le char d'honneur, la servante et sa couronne d'épis, les ménétriers, le cortège des moissonneurs, et le *Chant du Chaume* (das Stoppellied) remplace le *Te Deum*.

Seht, dort kommt der letzte Wagen !
Aiga mit dem bunten Kranze,
Kord der Fidler, Dierk der Pfeifer...

.....und laut und lustig
Klang des Stoppelliedes Weise.
Munter folgten alle Schnitter.

(Chant VI, Strophes 8, 15, 16).

Lorsqu'on est arrivé dans la cour, poursuit Annette de Droste, la servante descend du char, adresse à chacun des membres de la famille un gracieux compliment et présente sa couronne... En particulier, les jeunes fiancés doivent s'attendre à quelque allusion plaisante. (Bilder, p. 96, sqq.) Puis, les réjouissances commencent (p. 96).

Dans *Treize-Tilleuls*, nous voyons le char pénétrer dans la cour d'honneur, au milieu des chants et des cris de joie. Aiga, la servante préférée de Hildegonde, s'avance avec sa couronne d'épis, complimente le comte, Hildegonde et leurs hôtes, sans oublier l'allusion obligée à l'union projetée entre Elmar et Hildegonde. Puis le comte donne le signal du festin et des réjouissances.

Und ins Tor mit Sang und Jubel
Fuhr der Wagen.....

Aiga kam mit ihrem Kranze...
Dank dem Herrn des Hauses...
Immer zielt er auf das Gute.

Gruss und Dank der edlen Jungfrau,
Dieses Hauses holdem Kinde ;

Hoff' ich doch, dass ich im nächsten
Lenz auch ihr ein Kränzlein winde.

Rief der Graf....

Trinkt und esst und dann im Tanze

Lasst die Mädchenzöpfe fliegen.

(Chant VI, Strophes 39, 47, 48, 51, 61, 62.)

A l'occasion de cette Fête des Moissons, le comte Bodo a invité à sa table les seigneurs voisins. Plusieurs détails de la description de Weber se retrouvent dans Freytag.

« Le prince se tenait devant la demeure seigneuriale : il recevait les nobles et les paysans de condition libre qui arrivaient par les routes, à pied ou à cheval... Tous étaient revêtus de leurs armes, la lance de frêne à la main, l'épée et le poignard au côté... L'un portait un pourpoint de cuir par-dessus une chemise blanche et de hauts bas de cuir..., un autre, qui était riche, était habillé d'un manteau d'étoffe étrangère. » (Ingo, p. 25.)

De même, dans la cour de Bodinkthorpe, lisons-nous dans *Treize-Tilleuls*, le comte était debout au milieu de ses hôtes, nobles seigneurs et paysans de condition libre, qu'il avait invités à la Fête des Moissons... Dodiko d'Eberbronnen demanda à Thietmar, son neveu, comment lui seyait son manteau de pourpre. Le vieux Rab d'Eschenbourg lui répondit, la main sur son large coutelas : « A ton père, le pourpoint de cuir seyait mieux ! » (Chant IV, strophes 18, 26, 27.)

Dans le poème de Weber comme dans Ingo, nous reconnaissons le même décor de la salle du festin. Au milieu de la vaste pièce, on avait dressé la table d'honneur à laquelle prenaient place le comte et les plus nobles invités. Des sièges spéciaux avaient été disposés pour les femmes, afin qu'elles puissent contempler tous les dé-

tails d'un festin auquel elles n'étaient pas admises ; des branches de verdure recouvraient les murailles et le sol. Les convives étaient placés suivant leur rang et leur dignité. Parfois, Weber et Freytag s'accordent pour le contater, ce n'était pas chose facile de mettre chacun à la place qu'il revendiquait (*Treize-Tilleuls*, chant v strophes 90-95 ; Ingo, pages 20, 30.)

Chez Weber comme chez Freytag, les aventures de chasse forment le sujet tout indiqué des conversations pendant le repas. Dans le récit de l'un et l'autre écrivain la fête est troublée par la querelle des deux rivaux. On pourrait encore, peut-être, rapprocher l'incendie du manoir de Bodinkthorpe qui a lieu la nuit suivante, de celui décrit par Freytag, dans Ingraban, p. 291 et sqq.

Plus que le château de Habichtshof, plus que celui de Bodinkthorpe, l'abbaye de Treize-Tilleuls est pour le poète le véritable centre de culture et de civilisation dont la bienfaisante influence rayonne sur toute la contrée.

Le monastère de Treize-Tilleuls (*Dreizehnlinden*), comme le poète nous l'indique lui-même dans les *Notes* qui suivent son poème, c'est l'ancienne *Corbeia nova*, devenue plus tard le couvent de *Corvey*, dans la vallée de la Nethe, sur le Weser.

Cette abbaye avait été fondée en 822, quelques années seulement après la mort de Charlemagne, par des Bénédictins francs, venus de Corbie, petite ville qui fait actuellement partie du département de la Somme (*Freytag*, *Bilder*, p. 356).

Constatons tout d'abord que dans les différentes parties du poème où il est question de ce monastère, Weber ne fait *aucune mention* de son origine franque. Pourtant, la date que le poète a fixée pour le début de son récit est

cette même année 822. Il ne pouvait donc y avoir parmi les hôtes de Treize-Tilleuls que des religieux francs ou, du moins, ceux-ci devaient forcément se trouver en très grande majorité.

Nous connaissons déjà les sentiments de Weber à l'égard de l'*Erbfeind* et les intentions patriotiques qui lui inspirèrent son œuvre, sentiments et intentions qui nous expliquent suffisamment cette omission certainement voulue.

Le nom de *Treize-Tilleuls* que l'auteur a substitué à celui de *Corvey*, lui a sans doute paru plus poétique ; c'est peut-être aussi de sa part un hommage rendu à l'arbre favori du *Volkslied*. Grimm signale d'ailleurs plusieurs localités portant des appellations analogues : Dreieichen, Viereichen, Siebeneichen, Siebenlinden. (Grimm, R., p. 795, 797.)

Les renseignements au sujet de la vie des moines au moyen âge, que Weber n'a pas puisés dans Freytag, lui ont été fournis par des ouvrages spéciaux, relatifs à l'abbaye de Corvey : *Annales Corbeienses*, *Theatrum illustrium virorum Corbeie saxonice*, de Paulini, *Annales Paderbornenses*, de Schaten. Dans ces documents très précieux pour son travail, Weber a trouvé, en particulier, la noble figure de l'abbé Warin, ancien seigneur de la Cour impériale, devenu l'élève du savant Paschasius Radbertus et élu, le 25 avril 826, abbé de Corvey. Sous sa direction sage et éclairée, le monastère connut des jours de remarquable prospérité. Ces *Annales* parlent aussi des deux évêques de Paderborn, Hathumar (797) et Badurad (815) dont il est question dans le poème. Ce dernier administra pendant quarante-sept ans son diocèse et a laissé le souvenir d'un évêque instruit, zélé et pieux.

L'abbaye de Treize-Tilleuls, telle que la décrit Weber,

était située à une demi-journée de cheval du château de Habichtshof. Elle a été construite par les moines eux-mêmes, d'après les plans et sous la direction du Père Ivo. Une chapelle, l'habitation des moines et les dépendances composent tout l'édifice qui émerge d'un bois de sapin (chant II, das Kloster).

Lorsqu'un seigneur voulait fonder un monastère, raconte Freytag, il se mettait en rapport avec les religieux d'une maison-mère déjà existante (Mutterkloster)... Les moines s'agenouillaient sur le sol, récitaient et chantaient des psaumes, disposaient le cordeau, plantaient des piquets, prenaient les mesures pour la fondation de la chapelle et l'habitation des religieux... Le jour même commençait la construction ; les moines rivalisaient d'activité avec les paysans, au milieu des poutres et des pierres (Bilder, p. 356).

Weber s'exprime en termes souvent identiques :

Stille Siedler.....

Bauten sie mit Loth und Wage,

.....mit Stab und Leine

Mass er [Ivo], und zu festem Baue

Fügt er schicklich Holz und Steine.

(II, 9, 10 ; IV, 38.)

La chapelle de Treize-Tilleuls, de grande dimension, a des voûtes de pierre qui reposent sur des piliers élevés. Les murailles sont de couleur grise et ornées de peintures. C'est dans cette chapelle que les moines récitent leur office, et le poète nous convie à assister aux *Matines*. Un des religieux, le Père Biso, originaire du couvent de Saint-Gall, composait des mélodies nouvelles pour les Hymnes et les Séquences (iv, 57).

Le monastère de Saint-Gall était, en effet, renommé pour les aptitudes musicales de certains de ses membres.

C'est de ce couvent que nous viennent les *neumes* du plain-chant, groupes de notes pour une seule syllabe. Les neumes sont comme une vocalisation qui a un sens symbolique et qui exprime les transports de l'âme. Cet enthousiasme, parfois, ne trouvant pas d'expression suffisante dans les mots, se manifeste par des sons inarticulés. Les neumes ont généralement lieu sur les voyelles *a* et *e*, comme dans le *Kyrie* et l'*Alleluia*.

Quant aux *Séquences*, proses de la Messe, auxquelles le religieux de Treize-Tilleuls adaptait des airs nouveaux, elles ne furent introduites dans la liturgie qu'en 860, près de quarante ans après les événements racontés par l'épopée.

L'abbaye comporte, outre la cellule de chaque religieux, une chambre destinée au père Abbé, un réfectoire orienté vers le nord (der Remter), où il règne, en été, une agréable fraîcheur. Ce sont les plus jeunes religieux qui servent les autres à table et, suivant un antique usage toujours en vigueur, pendant le repas, les moines font une pieuse lecture.

La bibliothèque est confiée aux soins du Père Biso. Les moines y copient de précieux manuscrits qu'ils enluminent de *rouge*, de *bleu*, de *vert* et d'*or* ; on était fier de les montrer aux savants étrangers : c'était comme le trésor du monastère (chant II).

Avant Weber, Freytag avait narré les patients et utiles travaux des moines. « Dans sa cellule, le calligraphe du couvent (der Schönschreiber) traçait des lignes sur son parchemin et, sans trêve, copiait des mots qu'il ne comprenait pas toujours, dessinait de belles initiales en *rouge* en *bleu*, en *vert*, en *or* et terminait sa copie par un souhait pieux... Les couvents étaient fiers de leurs manuscrits... on les conservait soigneusement comme un précieux

trésor, et on n'aimait pas à les prêter. » (Bilder, p. 363, 406.)

Levin Schücking complète ces renseignements par des détails qui s'appliquent plus particulièrement à l'abbaye de Corvey. « Sans le zèle des moines de Corvey, les cinq premiers livres des Annales de Tacite seraient perdus. Ils furent retrouvés, en juillet 1514, dans la bibliothèque du monastère et offerts en présent au pape Léon X. Jadis, dans la salle où l'on reproduisait les manuscrits (das Skriptorium), on devait copier Tacite *dix fois par an*. (Levin Schücking : Das malerische und romantische Westphalen, p. 77.)

Cette prédilection pour l'auteur de la *Germanie* s'explique facilement par le sentiment patriotique que l'écrivain latin exaltait chez les moines comme chez les autres Saxons.

Quant à la pieuse prière par laquelle le copiste terminait sa tâche, nous la retrouvons sous la plume de Weber :

Rührend bat der fromme Schreiber
An des langen Werkes Ende
Dass man seiner armen Seele
Des Gebets Almosen spende.

(II, 34.).

C'est par une formule semblable que le poète achève lui-même son poème :

Betet für den armen Schreiber,
Schliesst der Sang von Dreizehnlinden.

(XXV, 12.)

Une partie du monastère est réservée aux salles d'école où les jeunes Saxons, à la chevelure d'un blond de chanvre (Flachsköpfe), s'exercent à déchiffrer les caractères de l'alphabet romain et apprennent les éléments de la

foi chrétienne. Comme passe-temps, les moines se proposent des devinettes, racontent des légendes et le père Wido est passé maître pour parler par signes (chants II, IV.)

Ici encore, les *Bilder* de Freytag forment le thème que Weber développe dans les strophes de son poème. « Grâce aux couvents... se propageait une civilisation qui, au point de vue littéraire, était encore presque entièrement latine, mais qui, au point de vue pratique, se trouvait presque exclusivement allemande. La foi au Christ, avec une force nouvelle, manifestait sa puissance comme instrument de civilisation (p. 349)... Les élèves apprenaient à former rapidement avec les doigts, au moyen de signes, des lettres, des mots et des chiffres. Comme exercices intellectuels, il y avait ces problèmes et ces devinettes qui amusent encore le peuple. » (*Bilder*, p. 362.)

Volontiers, à ces Saxons d'humeur guerrière les moines représentent le Christ comme un seigneur féodal dont les chrétiens, vaillants soldats et vassaux fidèles, doivent suivre la bannière qui est la Croix.

Denn er dient in Mannentreue
Seinem Herzog, Gottes Sohne
Der da führt das Kreuz im Banner.

(IV, 22.)

Ces vers nous rappellent un passage du *Heliand*, d'inspiration semblable. Simon Pierre a tiré son épée et va frapper Malchus ; tous les disciples prennent aussitôt parti pour le Maître, comme de bons chevaliers, prêts à mourir pour Celui qu'ils nomment *puissant Prince*, *waltender Fürst* (*Simrock*, der *Heliand*, p. 154.)

Derrière le couvent se trouve le jardin pour les fleurs et les légumes, où, grâce à des greffes heureuses, prospèrent les arbres fruitiers des régions plus chaudes. A droite

et à gauche, s'étendent des champs, autrefois terrains incultes, défrichés peu à peu par les moines. Des murailles, des palissades et des haies protègent ces champs contre les bêtes féroces et les maraudeurs, tandis que des digues de terre servent de barrière aux inondations du Weser (chant II).

« C'est dans les jardins des moines que, pour la première fois, le soleil allemand a coloré la peau vermeille des pêches et des abricots ; c'est là qu'en premier lieu on a pu admirer le lis blanc et la rose épanouie des Romains. » (*Freytag*, *Bilder*, p. 361.) La culture de la vigne est aussi d'origine romaine, comme l'indiqueraient déjà les mots qui se rapportent à cette culture, tels que : *Winzer* (Vinitor) ; *Wein* (Vinum) ; *Keltern* (Calcitrare), etc... Freytag note encore que les moines excellaient dans l'art de greffer les arbres fruitiers (*Bilder*, p. 304).

Dans les vers suivants, où le poète parle des difficultés que les religieux rencontraient pour implanter le christianisme dans les âmes des Saxons païens,

Tiefer Grund, doch schwer zu bauen
Und voll heidnisch wilder Loden.

(II, 16.)

Weber pourrait bien s'être inspiré de cette image, tirée de la greffe, que nous trouvons dans *Ingraban*. « Regarde notre guide ; c'est un vigoureux sauvageon qui est tout prêt pour la greffe ! » (p. 210.)

Assurément, les moines de Treize-Tilleuls comptent un peu sur leurs protecteurs terrestres, sur les faveurs du roi Louis le Débonnaire (Ludwig der Fromme), pour assurer la prospérité de leur monastère. Cette protection leur est manifestée, dans l'épopée, par un rescrit du souverain, félicitant les religieux de l'heureuse influence

exercée par leur couvent, et par le don des reliques insignes de saint Vite, enchâssées dans un riche reliquaire.

A cette occasion, ils témoignent hautement leur reconnaissance pour cette marque de la faveur royale.

Tröstlich ist es, diese Zellen
In des Herrschers Huld zu wissen.

Néanmoins, ils comptent davantage encore sur le protecteur céleste dont ils accueillent les reliques avec joie.

Doch wie Felsen unsre Mauern,
Wenn die Heiligen sie schützen.

(xxiv, 24, 26.)

Au sujet de ces reliques, nous savons que c'est un prélat franc, Hilduin, abbé de Saint-Denis, qui procura au couvent de Corvey les restes précieux de saint Vite, jeune martyr de Lydie.

Mais Weber a répudié l'origine franque de ces reliques. Il ne lui plaisait pas de les faire offrir à des religieux saxons par un autre que par un souverain de Germanie, et seules, des mains allemandes, celles du seigneur Rab d'Eschenbourg, avaient qualité pour les transmettre à leurs heureux possesseurs.

Les moines de Weber savent unir la vie pleine d'imprévus du chasseur et du soldat, à la vie mystique et de prières, à la vie active du paysan, comme les autres religieux de leur époque.

Schicklich wussten sie zu führen
Bogen, Beil und Lanzeneschäfte,
Waren Feinde zu verjagen...
Oder war ein Festagsbraten
Zu erbischen...

(II, 41, 42, 43.)

« Les moines étaient les fils d'une époque guerrière.

Tout au moins ceux qui avaient quitté le monde pour entrer dans le cloître n'oubliaient pas, à l'occasion, la façon de se servir de leurs armes. Ils aimaient aller à la chasse pour l'abbé et ils savaient manier habilement l'épieu et la massue contre un brigand. » (*Freytag*, *Bilder*, p. 365.)

Les moines de Scheffel prennent part, eux aussi, à une grande bataille contre les Huns, et cette passion pour la chasse se retrouve dans le personnage du *Leutepriester*, d'Ekkehard.

Pour compléter ces remarques relatives aux mœurs et aux usages de ce ix^e siècle, qu'évoque l'épopée de Weber, signalons un trait bien allemand : c'est la place relativement importante qui est accordée dans le poème aux repas et surtout à la boisson.

Au retour d'une chasse, Elmar songe, avant tout, à ce que ses gens restaurent leurs forces dans un plantureux repas ; les chiens doivent aussi recevoir de larges rations (III, 2). A la Fête des Moissons, le comte Bodo fait allusion à la *soif du moissonneur* (Schnitterdurst). En conséquence, il ordonne de servir aux travailleurs d'énormes cruches d'hydromel (VI, 61, 62). Pour ses hôtes, les seigneurs des environs, il a tenu en réserve ses vins les plus généreux (VI, 97).

Elmar, à la suite de sa blessure, est recueilli au couvent. Le père Abbé ne se remet pas immédiatement la figure du jeune Saxon. Mais le père Wiso le reconnaît, sans hésiter : souvent il a reçu l'hospitalité à Habichtshof et Elmar daignait faire largement toutes choses (XI, 149).

C'est en vidant force coupes de bière de gingembre que le comte et le seigneur d'Eschenbourg se résolvent à poursuivre la réhabilitation d'Elmar (XXIII, 57).

Lorsque Rab d'Eschenbourg ira annoncer à son pro-

tégé qu'il a recouvré les faveurs de l'Empereur, il le suppliera de ne pas se livrer trop longtemps à ses émotions, car elles s'accommoderaient mal avec la faim et la soif qui le tourmentent,

...nur keine Rührung !
 Übel schickt sie sich zu meiner
 Hungerregung, Durstverspürung.

(xxiv, 37.)

Aussitôt, le père Abbé invite ses hôtes à entrer au réfectoire. Si la cuisine du couvent est médiocre, l'hydromel en est renommé et on le servira en abondance.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la vieille sorcière, Swana-hild, qui ne s'excuse auprès du père Bède d'avoir seulement à lui offrir du pain et de l'eau (xv, 44).

Ces détails nous rappellent des passages analogues de l'*Ekkehard*, de Scheffel, où les Saxons, gentilshommes, paysans et moines témoignent un semblable penchant pour la boisson. Ces traits viennent ainsi à l'appui de la remarque de Tacite. « *Adversus sitim non eadem temperantia. Si induleris ebrietati suggerendo quantum concupiscunt, haud minùs facilè vitiis quàm armis vincuntur.* » (*Germanie*, xxiii.) « Quant à la soif, ils sont moins tempérants ; si vous encouragez l'ivresse en leur fournissant tout ce qu'ils voudront boire, leurs vices les vaincront aussi facilement que vos armes. » (Traduction Burnouf.)

La méthode que nous venons d'employer dans ce chapitre et qui a consisté à mettre en regard de chaque description les sources qui l'ont inspirée, renferme implicitement la réponse à la question qu'on pourrait encore se poser : Quelle est la valeur de cette reconstitution du passé germanique par Weber ?

Cette valeur c'est celle même des sources utilisées.

Comme ces sources sont sérieuses, les meilleures que Weber avait à sa disposition, il en résulte que le tableau des croyances, de la législation, de la civilisation de l'ancienne Saxe, présenté par le chantre de *Treize-Tilleuls*, offre tous les caractères d'une reconstitution véridique.

Sans doute, une œuvre épique n'est pas un roman historique ou archéologique. Il est assez difficile pour l'auteur d'une épopée d'entrer aussi avant dans les détails ; les exigences du rythme et du vers lui imposent une certaine sobriété, faute de quoi le poème devient de la pure érudition, qui s'associe généralement assez mal avec la vraie poésie. Nous avons constaté aussi des omissions voulues surtout en ce qui concerne les croyances mythologiques.

Mais, somme toute, nous devons convenir que Weber, et à notre sens, c'est un des plus grands mérites du poète, a réussi à nous donner une reconstitution du passé germanique vivante, non dépourvue de pittoresque et, par suite, intéressante.

Ici, mieux qu'ailleurs, Weber, esprit peu original, devait réussir. Il n'avait rien à inventer ; il lui suffisait de glaner chez les autres, d'ici, de là et de former lui-même sa gerbe. Tous les épis n'en sont pas également pleins et abondants ; néanmoins, cette gerbe est d'aspect agréable et elle évoque assez le riche terrain où jadis les chaumes ont poussé, où le grain a mûri.



CHAPITRE V

La personnalité de Weber dans « Treize-Tilleuls »

Il est bien peu de drames, de romans ou de poèmes lyriques où nous ne puissions rencontrer l'élément personnel, c'est-à-dire, une certaine concordance entre l'œuvre elle-même et la vie de son auteur.

En lisant une de ces productions littéraires nous constatons souvent que l'ouvrage reflète la vie religieuse, intellectuelle, morale ou sentimentale de celui qui l'a composée.

La tâche devient plus malaisée, lorsqu'il s'agit d'une épopée, œuvre dont le caractère essentiel est de raconter objectivement une action héroïque ou un événement important de l'histoire.

Toutefois, *Treize-Tilleuls* est une épopée lyrique. Bien que, en apparence, ces deux termes semblent contradictoires, ici, ils se justifient. L'œuvre de Weber est, en effet, une épopée dans laquelle ont été introduites des parties essentiellement lyriques.

La partie épique, nous l'avons constaté, n'a pas pour but de retracer la lutte suprême entre deux grands peuples, le peuple saxon et païen, le peuple franc et chrétien.

A l'époque où commence l'action, les armes ont décidé ; les Saxons vaincus sont résignés à subir les consé-

quences de leurs défaites. Le vrai sujet de l'épopée, c'est donc l'épilogue naturel de cette guerre qui avait mis aux prises deux vaillants peuples. C'est la victoire du Christ sur les faux dieux, le triomphe de la foi chrétienne sur les superstitions du paganisme, la substitution de la civilisation, inspirée par la morale évangélique, à l'antique barbarie.

Et comme la foi chrétienne est un don gratuit que Dieu accorde à qui il veut et quand il le veut, nous avons vu cette vertu surnaturelle naître, agir et triompher dans les cœurs, brisant tous les obstacles, ceux qui viennent du paganisme et ceux, plus graves, qui viennent des chrétiens infidèles à leur baptême.

Aussi, dans tout le cours du poème, se manifestent une foule de sentiments et de passions : la foi, le patriotisme, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte, la douleur, sentiments et passions qui constituent les éléments du lyrisme.

Bien plus, un certain nombre de passages de *Treize Tilleuls* forment des pièces d'un caractère exclusivement lyrique. Nous faisons surtout allusion à la Prière d'Elmar près du chêne de Donner (ix), à la Bénédiction du Marteau (xi), aux deux Hymnes des Moines (iv et xxii), au Lied des Enfants (v), au Lied du Faucon et à celui des Cygne (xviii).

Pour cette première raison, notre poète ne s'effacera pas entièrement devant ses personnages : soit en intervenant directement, soit en empruntant la voix des héros du poème, il nous ouvrira son âme.

D'autre part, Weber a médité son sujet pendant des années et des années avant de l'écrire ; il l'a, pour ainsi dire, vécu. Il n'est pas étonnant, dès lors, que nous puissions, à quelques traits plus caractéristiques, à des ta-

bleaux composés avec plus d'art, à certains sentiments exprimés avec plus d'émotion, rencontrer comme une allusion aux différents événements qui ont marqué sa vie, comme un reflet de son âme et un écho de ses propres pensées.

La vie religieuse de Weber, vie de foi profonde, éclairée, ennemie de tout fanatisme, apparaît à travers *Treize-Tilleuls* et nous ne pouvons nous empêcher de retrouver dans son œuvre préférée la trace des préoccupations religieuses de notre poète, à l'époque du Kulturkampf.

Au chant x, *La Cour de Justice*, le héros de l'épopée confesse publiquement sa foi, alors même qu'il connaît l'arrêt de mort porté contre les païens qui refusent de se convertir. Il défend ses croyances contre les attaques dont elles sont l'objet. Il revendique fièrement pour ses coreligionnaires et pour lui le droit de prier, droit imprescriptible, le plus saint de tous.

Ce n'est qu'à la suite des doctes leçons du prieur qu'il a longuement méditées, ce n'est qu'après avoir reçu de lui ou du père Abbé une réponse satisfaisante aux objections qui se pressaient dans son esprit, que le jeune Saxon, en toute connaissance de cause, renonce définitivement au paganisme et reçoit le baptême.

Les moines de l'abbaye, et il semble qu'en parlant de ces religieux Weber ait toujours en vue de justifier ceux de son temps des attaques dont ils sont l'objet, les moines ne sont pas des fanatiques. Ils ont accueilli Elmar dans leur couvent, sachant fort bien qu'il était païen, par conséquent, un ennemi. La première prière qu'ils font à la chapelle, c'est pour sa guérison. Afin d'assurer cette guérison, ils ne craignent pas d'avoir recours à la science fort suspecte de Swanahild, la sorcière. Lorsque, plus

tard, le jeune homme, dans l'ardeur de sa foi de néophyte leur demande d'être admis dans leurs rangs, ils refusent. Et pourtant, quelle satisfaction d'amour-propre n'auraient-ils pas éprouvée en accueillant une aussi précieuse recrue !

Le patriotisme ardent de Weber se retrouve dans le héros de *Treize-Tilleuls*. C'est l'amour de la patrie, bien qu'en réalité, à cette époque, l'idée de patrie dût être une idée assez vague, c'est l'amour de la patrie qui porta Elmar, dans sa jeunesse, aux expéditions aventureuses des Vikings scandinaves, avide d'ajouter un peu de gloire à celle de ses ancêtres. C'est par amour pour la patrie saxonne qu'il retourne dans son pays, apprenant que son épée et son courage lui peuvent être utiles. Elmar abhorre le Franc comme Weber a détesté le Français. Dans plusieurs strophes, le héros rappelle avec indignation le massacre de Verden, où Charlemagne fit mettre à mort 4.500 Saxons qui refusaient d'embrasser la foi nouvelle. Honteux pour ses compatriotes qui subissent la domination franque, volontiers le hardi chevalier s'en irait au Palatinat provoquer Louis le Débonnaire à un combat singulier, où le sort des armes déciderait entre les vaincus et les vainqueurs. Lorsque, condamné par une injuste sentence, il prend le chemin de l'exil, le jeune homme recueille pieusement une poignée de terre, de cette terre des aïeux et la place avec amour près de son cœur, afin d'avoir toujours vivant le souvenir de la patrie absente. Ce trait nous rappelle Weber malade et découragé, ne pensant plus revoir le pays natal, emportant serrée contre sa poitrine une petite croix, faite de deux rameaux de noisetier, cueillis dans ses grands bois !

Weber, qui avait voué à ses parents un véritable culte

d'affection, de reconnaissance et de vénération, s'attarde souvent, dans son épopée, à retracer cet amour filial avec toutes ses délicatesses.

Dès l'annonce de la maladie grave de sa mère, Elmar quitte le pays des Vikings, n'hésite pas à refaire un long voyage pour arriver encore à temps et recueillir son dernier soupir. Et lorsqu'il se voit orphelin dans le manoir de ses ancêtres où ne résonnent plus des voix aimées, une indicible tristesse, comparable à celle du poète à la mort du père et de la mère, envahit son âme. Si le jeune seigneur recherche la compagnie de la vieille sorcière, c'est que souvent elle lui parle de ceux qui ne sont plus, et lui, cédant à un immense besoin d'affection pour les chers disparus, donne à Swanahild le doux nom de mère. C'est parce que Gero ose insulter la mémoire de sa mère qu'Elmar bondit sous l'outrage, provoque son rival et s'attire ainsi son inimitié.

Quelle vision plus touchante que celle de la dolente Hildegonde qui s'en va auprès de la tombe de sa mère. Et là, naïvement, elle raconte devant le tertre fleuri la cause de ses larmes. Ces larmes, elle s'efforce pourtant de les contenir, car « une mère a le sommeil si léger qu'elle entendrait les pleurs de son enfant », et la tendre jeune fille ne veut point troubler la félicité de sa mère.

Au pays des Normands, Elmar, l'élève du sage Thiatgrim menait une vie qui ressemblait fort à celle du jeune étudiant de Greifswald. Il était réservé à l'égard des femmes, intrépide quand il fallait tirer l'épée et homme de bon conseil; à table, il buvait peu et ne causait guère.

Stumm bei Frauen war der Sachse,
Kühn in Not und Männerfehde,
Klug im Rat, am Tisch bescheiden
Mit dem Trinkhorn, mit der Rede.

(III, 54.)

Vainement les jeunes filles lui prodiguent leurs plus gracieux sourires, il passe près d'elles sans répondre à leurs avances. Et Thorailil, la sœur même du roi Thor-kell, n'arrive pas à conquérir un cœur dont il ne peut plus disposer. Ce cœur appartient à Hildegonde depuis le jour où, encore enfants, ils ont échangé le baiser des fiançailles. Cet amour sincère, plein de délicatesse, comme celui de Weber pour Anna Gipperich, fait sa force et le soutient dans ses épreuves. Après de longs jours de fièvre et d'insomnie, après les joies saintes de son âme baptisée, cet amour s'épanouit pleinement dans l'union avec celle qui, de son côté, est restée fidèle.

Le principe ancien, *Vita in motu*, vivre c'est agir, semble avoir été l'une des règles de conduite de Weber. Cette activité qui le distingua toujours, il l'avait apprise à la maison paternelle, alors qu'il était témoin du rude métier du père et des multiples occupations de la mère.

Aussi, lui d'ordinaire si indulgent, si charitable, il détestait les paresseux, ceux qui gaspillent le temps, ces « voleurs de leur journée », comme il les appelait après Schiller.

Die Stundenräuber, die Tagdiebe,
O, dass die Art mir vom Leibe bliebe.

(*Herbstblätter*, Besuch.)

Le poème de *Treize-Tilleuls*, tout entier, est comme un éloge de l'activité. Elmar ne se contente pas des grandes chasses courues dans les immenses forêts de ses domaines. En maître modèle, il s'occupe de détails matériels pour lesquels d'autres seigneurs s'en remettent à leurs intendants. Il rêve de nouvelles et plus audacieuses entreprises, dans ces pays lointains des Scandinaves,

où déjà il s'est couvert de gloire. Une de ses plus grandes douleurs, c'est de voir les seigneurs saxons réduits à l'inaction par le fait de la domination franque.

Hildegonde, malgré sa haute naissance, donne l'exemple du travail. Au château de Bodinkthrope, varlets et servantes, jeunes et vieux, confectionnent des vêtements, fabriquent des objets utiles pour les pauvres, et la jeune fille, attentive et vigilante, a l'œil à tout, prenant part aux travaux de ses gens.

Les moines de l'abbaye ont leur besogne fixée minutieusement par le poète, chacun suivant ses aptitudes et d'après les besoins du couvent.

Dans son épopée, Weber laisse aussi percer les préoccupations du médecin. Nous y trouvons cette pensée dont il avait fait la devise de sa vie de praticien : « Un médecin, digne de ce nom, doit aux hommes tout ce qu'il a. »

.....Ein Arzt, ein rechter,
Schuldet, was er hat, dem Menschen.

(xv, 30.)

Avec une grande abondance de détails, Weber nous parle de la blessure d'Elmar, de son long évanouissement près de la porte du monastère, de sa longue maladie, de cette fièvre maligne qui mit ses jours en danger, du dic-tame merveilleux composé par la sorcière Swanahild, des semaines de convalescence de son héros dans les jardins de l'abbaye de Treize-Tilleuls.

Le poète, en nous intéressant à ce jeune homme souffrant dans son corps, plus atteint encore dans son âme, nous rappelle le charitable docteur qu'il fut toujours, habile à soigner les maux du corps et apportant à une âme troublée le baume d'un sage conseil ou d'une parole qui fait du bien.

Dans l'épopée de *Treize-Tilleuls*, nous rencontrons encore de l'humour.

Tantôt cet humour est innocent et bon garçon, quand le poète nous présente, un à un, les moines de l'abbaye.

Dans cette description émaillée de traits amusants, l'auteur a évité la sécheresse monotone et fastidieuse d'autres morceaux épiques, comme le passage de la *Jérusalem délivrée*, où le Tasse énumère les forces respectives des armées chrétiennes.

Tantôt encore, cet humour est fait d'ironie et tourne à la satire, lorsque, par exemple, la malicieuse Aiga, en présence de Gero, le prétendant évincé, fait allusion aux prochaines fiançailles de Hildegonde et d'Elmar et au bonheur qui couronnera leur union ; ou bien, quand Eggi, ce petit être mystérieux, morigène sans plus de façon le puissant comte Bodo et l'amène par ses saillies mordantes à reconnaître ses torts envers Elmar ; ou encore lorsque, la nuit de l'incendie du château, Gerd, le maître-valet, affolé comme on l'est parfois en pareille circonstance, regarde avec des yeux hagards les bâtiments qui brûlent et demande sérieusement où est le feu.

D'autres fois, enfin, cet humour joue un rôle précieux dans l'action et dénoue une situation embarrassante. Telle est, par exemple, l'expédition héroï-comique et presque grotesque des femmes païennes, dirigée contre le *Missus dominicus* Gero. Le coutelas ébréché de la vieille Katla et le fouet de ses compagnes, en délivrant le pays d'un être malfaisant entre tous, permettent à l'auteur de se libérer lui aussi, à peu près honorablement, en tous cas pour toujours, d'un de ses personnages les plus encombrants !

Chez Weber, le sentiment de la nature était profond

et très vif. La forêt surtout, la vaste et mystérieuse forêt avait ses prédilections. Été comme hiver, tout enfant, il aimait à errer à travers bois. Le fils du garde forestier se prenait à écouter les mille voix qui frappaient son oreille, se demandant ce que se disaient les uns aux autres les trembles au doux frémissement, les feuilles qui tombaient mélancoliquement de l'érable, tandis que, au-dessus de sa tête, s'envolaient les ramiers et que le merle sifflait à plein gosier.

Que de fois le jeune Weber prolongea plus que de raison ses courses vagabondes, hésitant à rentrer à la maison à cause de l'heure tardive et cherchant à esquiver un blâme bien mérité !

« J'étais toujours fort affairé, nous dit gravement le poète, dans la pièce *Über den Bach* (Par-dessus le ruisseau). J'avais une multitude d'occupations et, à maint endroit, des occupations sérieuses, absolument nécessaires... Il me fallait faire ma ronde vers chaque rosier, vers chaque buisson. J'allais voir si mes moulins tournaient toujours, si mes lacets étaient à leur place, si, ici, le chevreuil avait passé sur les semences d'hiver et si, là-bas, le cerf foulait le trèfle. »

La rivière qui coulait claire et limpide au milieu des prairies, chantant gaïment entre les roseaux et où se jouaient des truites argentées, attirait souvent le petit garçon. Avec l'hiver, les neiges et les pluies amenaient une crue parfois subite et l'enfant hésitait à franchir le cours d'eau débordé. Il nous raconte, dans la même pièce, comment il s'entraînait à un sport d'un nouveau genre. Pour se faire violence à lui-même, il jetait courageusement sa casquette sur la rive opposée ; puis, après avoir calculé son élan suivant la largeur du torrent, d'un bond agile, il avait franchi l'obstacle.

Cette nature que le petit écolier d'Alhausen aimait, qu'il comprenait, qui lui procurait ses joies les meilleures, le poète de *Treize-Tilleuls* s'est essayé à la décrire.

Il nous la montre sous les aspects si divers que lui donnent les saisons. On dirait que, selon lui, il existe comme une harmonie préétablie entre les phénomènes de la nature et les sentiments de ses personnages ou les événements les plus saillants du poème. A cet égard, qu'il nous soit permis de trouver quelque chose de factice, de trop conventionnel en d'aussi rigoureux rapprochements.

Au printemps, c'est une vraie jouissance d'aller par les chemins, avec une fleur au chapeau. Les ruisseaux, les forêts, les prairies, les oiseaux, les hommes, toute la création est dans la joie et les êtres qui ont une voix traduisent leur bonheur en des chansons (i). L'alouette gazouille, de tièdes brises amènent la fonte des neiges ; les ruisseaux ont des colloques pleins de mystère avec les cailloux vagabonds et les primevères s'épanouissent dans les prairies (ii). C'est l'époque que le poète a choisie pour chanter lui aussi tout ce dont son cœur déborde.

En été, les rossignols lancent leurs trilles éclatants, les cailles chantent dans les blés, les tilleuls répandent leurs senteurs odorantes et les zéphyrs bruissent à travers les jeunes rameaux des vieux arbres (v). C'est en été qu'Elmar rentre triomphant dans le manoir de ses ancêtres (xxiv).

En automne, les hirondelles se rassemblent sur les bords du toit et saluent leurs hôtes d'un adieu mélancolique (vi). La terre est jonchée des glands du chêne ; les feuilles, après avoir revêtu leur riche coloration automnale, vont tomber et le soleil est lassé de la course déjà fournie (viii, ix). L'automne a commencé, lorsque Elmar est gravement blessé et condamné à l'exil.

Quelques jours après, les feuilles jaunies des tilleuls entreprennent une valse folle, le soleil jette un pâle éclat, un oiseau solitaire commence un chant plaintif, le vent siffle à travers les sureaux et fait tomber les dernières baies de ces arbustes. Elmar quitte le pays, dépouillé de ses biens et de ses titres.

En hiver, la forêt semble envahie d'une indicible torpeur. Les oiseaux se sont tus, les arbres apparaissent dénudés, le givre et le brouillard ont tout envahi (xiv).

Cependant, à certains jours, lorsque le soleil perce les nuages, la forêt couverte de neige resplendit de l'éclat de l'argent ou jette des feux comme le diamant (xv).

Par cette rude saison, Elmar souffre terriblement dans l'infirmerie de l'abbaye de Treize-Tilleuls et croit bientôt mourir. Néanmoins, les moines ont encore un rayon d'espoir. Ils songent à consulter la sorcière Swanahild qui indiquera peut-être un remède efficace pour leur protégé.

Dans la campagne, la tempête continue à faire rage, la neige tombe à gros flocons, tandis que la petite lampe de la chapelle du monastère répand une lueur vacillante : le jeune Saxon est encore étendu sur sa couche entre la vie et la mort.

Weber s'est appliqué tout spécialement à peindre cette forêt qu'il connaissait si bien, qui offre des tableaux si changeants ! Il y a situé plusieurs scènes de son épopée.

Dans *Treize-Tilleuls*, la forêt se présente à nous, soit à différentes heures de la journée : au lever de l'aurore (viii) ; aux premiers feux du jour (xiv) ; tandis que resplendit un beau jour d'été (xxiv) ; le soir (ix, xi, xx) ; pendant la nuit, éclairée par la lune (viii) ; à la lueur des flammes du sacrifice (v). Soit encore aux différentes saisons : au printemps (xx) ; en été (v, xxiv) ; en au-

tomne (xi, xiv) ; en hiver (xiv, xv). Cette forêt a sa vie à elle. Elle forme comme un véritable monde en miniature, où les arbres et les animaux ont leurs passions tout comme les hommes, et ils expriment ces sentiments de joie ou de tristesse, de compassion ou de rancune dans les dialogues qui figurent aux chants xi et xxiv.

Plusieurs événements importants du poème se déroulent dans la forêt. On y célèbre la fête païenne de Balder. C'est là qu'Elmar est atteint par la flèche empoisonnée de Gero. C'est à l'ombre d'un taillis que Hildegonde vient dire un dernier adieu à son fiancé, qui part pour l'exil. Gero est entraîné dans la forêt par les femmes païennes et y reçoit son châtiment. Lorsqu'Elmar revient réhabilité, il passe par les grands bois, où si souvent il a chassé jadis, pour aller retrouver sa fiancée et regagner ensuite le château de ses ancêtres.

La forêt est employée comme terme de comparaison dans plusieurs passages de *Treize-Tilleuls*. Pour le prier, le poème du Heliand ressemble à une forêt immense aux arbres toujours verts (xvii, 101). L'existence d'Elmar, brisée par une inique condamnation, est comme une forêt saccagée par un ouragan (xix, 19). Au moment où des doutes sérieux arrêtent le jeune Saxon sur le seuil du christianisme, il se compare à l'enfant égaré dans une forêt (xix). Enfin, au dernier chant, Weber nous présente son poème comme une chapelle perdue dans les bois où l'on vient s'édifier et respirer en même temps les vivifiantes senteurs qui s'exhalent de la forêt (xxv).

Mais d'une façon plus générale, c'est la nature toute entière, avec avec ses êtres animés ou inanimés, qui fournit au poète plusieurs de ses comparaisons.

La flotte des Normands aux blanches voiles est comparée à des cygnes (iii, 87) ; les vagues de la mer qui in-

vitent Elmar aux expéditions lointaines, à des sirènes séductrices (III, 87) ; les flammes de l'incendie, à des serpents de feu (VII, 13, 14) ou à un vêtement effroyable (VII, 15) ; le ruisseau qui gazouille, à un enfant qui se parle à lui-même dans un demi-sommeil (VIII, 2) ; la flèche empoisonnée, à un serpent qui lance son venin (IX, 22, 23) ; la Bible où l'on puise des pensées réconfortantes, à une source vive au milieu de l'aridité du désert (II, 39) ; le sang qui bouillonne d'ardeur juvénile, à un torrent impétueux (III, 75) ; les boucles blanches qui couronnent un vieillard encore plein de fougue belliqueuse, à une neige qui recouvre un volcan prêt à faire éruption (XI, 38) ; les nuages dentelés qui se détachent le soir, sur le firmament, à un donjon aux créneaux géants (XI, 134).

En maints endroits de son poème, Weber s'est donc arrêté à décrire, et parfois en termes assez heureux, la nature et ses phénomènes.

Toutefois, ses paysages ne semblent pas localisés dans une contrée déterminée. Nous y trouvons fort peu de ces traits spéciaux et plus vivants, de ces détails pittoresques qui caractérisent sa petite patrie, la Saxe d'autrefois, la Westphalie d'aujourd'hui. Trop souvent, Weber s'est borné à des généralités, à des lieux communs, à des descriptions toutes faites, à de vagues silhouettes passe-partout et, lorsqu'il tente de devenir plus précis, il crayonne à la hâte une ébauche plutôt qu'il ne peint un tableau définitif. Certes ! il est loin des évocations si saisissantes et si vivantes de sa compatriote, Annette de Droste. Les dénominations géographiques sont presque les seuls points de repère qui nous permettent de nous orienter en des sites qu'on rencontre un peu partout.

Et cependant, le poète admirait les sauvages beautés de cette terre rude, mais aux aspects si variés, où s'est

écoulée toute sa vie. Il aimait cette Westphalie dont le nom revient si souvent sous sa plume. Mais ce qu'il sentait, il n'a pas su l'exprimer d'une façon personnelle et, par là, intéressante.

C'est que, à son tempérament qui ne manquait ni d'imagination, ni de sensibilité, l'originalité faisait habituellement défaut. Weber s'assimilait, combinait plus aisément qu'il ne créait et, par suite, il imitait plus qu'il ne tirait de son propre fonds.

Ce manque d'originalité n'apparaît pas seulement dans l'expression du sentiment de la nature. Il y a encore dans *Treize-Tilleuls* beaucoup d'éléments livresques, fruit des études médiévales de Weber, de ses nombreuses lectures et de ses travaux de traduction ou d'érudition. A la vérité, de semblables souvenirs, des allusions analogues pourraient se rencontrer chez des poètes vraiment originaux. Chez Weber, ces emprunts notables faits soit à la littérature médiévale, soit à la littérature contemporaine, attestent une mémoire trop fidèle, plus développée que les facultés poétiques et trahissent une imagination plutôt ordonnatrice que créatrice.

Dans le chant xvii, le prieur nomme le poète du *Heliand*, écrit en bas allemand, au ix^e siècle, suivant Gœdeke entre les années 825 et 835.

Les *Sentences du Prieur* sont comme un résumé de l'œuvre du poète qui a célébré la gloire du Messie, et Weber se plaît à reconnaître dans ce poète un fils de l'ancienne Saxe. Quelques vers de ce chant renferment des expressions empruntées au *Heliand* : Friedeskind (Jésus-Christ); Mittelgarten, Männererde (la terre); Meintat (le forfait), etc...

L'abbé Warin, dans les chants iv et xxi, fait allusion à la *Chanson de Roland*. Il raconte la retraite mémo-

nable du fameux Paladin, en 778, à laquelle il prit part lui-même, et son vieux sang guerrier frémit encore aux noms de Roncevaux, de l'Olifant et de Durandal.

La vengeance de Kriemhild et la colère du traître Hagen, épisodes des *Nibelungen*, font le sujet des leçons du prêtre frison Thiatgrim, chargé de l'éducation d'Elmar (III, 41). La flèche empoisonnée lancée par Gero, son rival en amour, la lutte qui s'engagea entre le meurtrier et sa victime, les fleurs et l'herbe rougie par le sang d'Elmar, les imprécations que le héros adressa au traître (IX, 22 et sq.) rappellent les circonstances analogues qui entourent la mort de Siegfried (*XVI Aventure*, Wie Sifrit erslagen wart.)

Thiatgrim narre à son élève le poème de *Gudrun*, la fidèle fiancée de Herwic, roi de Sêlant, dont plusieurs épisodes se passent chez les Frisons (III, 41). Elmar, comme Gudrun, séjourne quelques années chez les Normands.

Les réflexions d'Elmar dans le couvent de Treize-Tilleuls, avant sa conversion, au sujet des abus dont on peut se rendre coupable, des fautes que l'on peut commettre sous le couvert de la religion, reflètent des pensées analogues du *Livre de la Sagesse* (Bescheidenheit) et principalement du chapitre *Von Rôme*, de Freidank : « Il arrive que le manteau aux amples plis de l'Eglise sert à des buts divers : il peut couvrir l'ambition, la cupidité, la soif du pouvoir, la haine et la vengeance. »

Dienen muss der faltenreiche
Kirchenmantel hundert Zwecken :
Ehrsucht, Habsucht, Machtgelüste,
Hass und Rache muss er decken.

(xvii, 34.)

La strophe du chant xiv, dans laquelle la petite

Aiga se moque gentiment de la rêveuse Doda, en lui demandant si dans son pays, aux bords de la Garonne, de gracieux adolescents s'élancent du calice des fleurs, a quelque analogie avec un passage du *Chant d'Alexandre*, où nous voyons de belles jeunes filles sortir du calice des fleurs. Nous ne pouvons songer aux Filles-Fleurs de Parsifal, puisque l'opéra de Wagner ne date que de 1882.

Le chant d'amour d'Elmar qui se termine par cette jolie pensée : « L'amour d'un seul n'est pas de l'amour ; l'amour doit être le partage de deux cœurs... »

Eine Lieb' ist keine Liebe ;
Dass sie durch zwei Herzen gehe,
Ist ihr Recht...

(xix, 83.)

est comme un écho aux vers de Walther de la Vogelweide : « L'amour d'un seul est sans valeur... il doit être partagé, si partagé qu'il pénètre dans les deux cœurs. »

Minne entouc niht eine,
Si sol sîn gemeine,
Sô gemeine daz si gê
Dur zwei herze...

La *Légende des Bêtes* (Tiersage), qui prit naissance en Flandre, au moyen âge, et de là, passa en France et en Allemagne, vers la fin du xiii^e siècle, a vraisemblablement inspiré les passages des chants xi et xxiv, où les arbres et les animaux parlent chacun suivant le caractère que la Fable leur a prêté. Quant au Grand-Duc (der Uhu), symbole du scepticisme et du matérialisme, quelques critiques, auxquels la Revue *das Wiener Vaterland* avait prêté l'hospitalité de ses colonnes, prétendirent que cet oiseau était une réplique du chat *Hiddigeigei*, de

Scheffel. Weber, dans une lettre du 5 novembre 1878, adressée à son ami Alfred Hüffer, proteste hautement contre cette affirmation. Il déclara, un jour, au professeur Schwering comment lui était venue la pensée d'introduire le Grand-Duc dans son épopée et de lui donner un rôle allégorique.

Lorsque le poète vint s'installer au vieux château de Thienhausen, resté longtemps inhabité, les grands-ducs et les choucas y avaient, sans plus de façon, élu domicile. Souvent, à la veillée, quand Weber était au travail, il entendait le cri lugubre et monotone du grand-duc qui interrompait ses poétiques rêveries. De là lui vint l'idée de faire de l'oiseau malencontreux le symbole de l'esprit de doute et de négation, ennemi de tout ce qui est beau et de tout ce qui est bien. Weber assure donc que son Grand-Duc est une création originale. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de songer à ses nombreux ancêtres dans la littérature allemande : au Chat-Botté, de Tieck ; au Chat Mores, de Brentano ; au Chien Berganza et au Chat Murr, de E.-Th.-A. Hoffmann ; à l'Ours Atta Troll, de Heine, qui jouent dans les œuvres de ces différents écrivains un rôle analogue à celui du Grand-Duc, dans l'épopée de Weber.

Bien plus, il est intéressant de constater que dans un numéro du *Frazer's Magazine*, de l'année 1832, l'historien écossais, Thomas Carlyle (1795-1881), comparait déjà la philosophie contemporaine, qui avait la prétention de reposer sur l'expérience, à un chat-huant perché sur un toit, qui ne voit rien, ne comprend rien et se borne à pousser, non sans prétention, son sempiternel : Houhou !

Le *Uhu* de *Treize-Tilleuls*, croyons-nous, doit son existence, sous sa forme définitive à l'événement relaté par

Weber, mais il faut bien reconnaître dans le rôle que le poète lui attribue, une origine romantique.

Weber s'est inspiré assez directement de la légende suédoise de *Frithjof*, œuvre en prose du ^{xiii}^e ou du ^{xiv}^e siècle, mise en vers modernes par Esaias Tegnér.

Les deux héros, Frithjof et Elmar, jeunes gens robustes et à l'âme généreuse, voient leur amour contrarié. Frithjof demande la main de celle qu'il aime, la belle Ingelborg, à son tuteur, le roi Helge ; sa demande n'est pas agréée à cause de sa naissance trop modeste. Tant qu'Elmar reste païen, il ne peut prétendre épouser Hildegonde. Ingelborg et Hildegonde ont perdu leurs mères ; elles restent fidèles à leurs fiancés. Les deux jeunes gens ont un puissant rival qui veut leur arracher celle qu'ils désirent épouser ; mais ces rivaux, le roi Ring et l'envoyé royal Gero, expient, à la fin, leurs louches machinations. Hilding et Thiatgrim ont la tâche de faire l'éducation des héros des deux poèmes. Dans la légende et dans l'épopée, la mythologie germanique occupe une place importante ; il est question du même dieu Balder et des fêtes données en son honneur. Chez Weber, le *Lied des Enfants* traite le même thème que le *Chœur de Balder*, dans Tegnér. Un prêtre d'Odin et Swanahild représentent, l'un dans la Saga de *Frithjof*, l'autre dans *Treize-Tilleuls*, le paganisme avec ses croyances et ses mystères.

Les deux poèmes nous font assister à un incendie, puis à une Cour de Justice. Devant ce tribunal comparaissent les deux héros. Jugés dignes de la peine de mort, ils sont exilés. Quelque temps après, leur innocence est reconnue et ils retournent dans leur patrie.

Dans l'un des précédents chapitres, nous avons signalé l'une des intentions de Weber, écrivant *Treize-Tilleuls*,

intention sinon explicitement avouée, du moins, selon nous, très probable : celle de réagir contre les tendances anticatholiques de Scheffel et de rivaliser en talent avec cet auteur.

Il nous reste à comparer certaines parties des deux œuvres qui offrent des ressemblances. Par endroits, ces ressemblances sont si frappantes que l'affirmation réitérée de Weber, assurant qu'il n'avait pas imité Scheffel, nous laisse quelque peu sceptique.

L'époque où se passent les événements, le cadre qui les renferme, les milieux évoqués sont presque identiques.

Les châteaux de Habichtshof et de Bodinkthorpe, l'abbaye de Treize-Tilleuls, sont comme une réplique du château de la duchesse de Souabe et de l'abbaye de Saint-Gall ; les moines des deux monastères sont des Bénédictins. Ici, nous faisons connaissance avec les religieux, à l'occasion du Chapitre ; là, c'est au moment des Matines. Chacun des moines de *Treize-Tilleuls* et de Saint-Gall a son caractère et ses fonctions bien définis : l'un est philosophe, l'autre poète, un autre encore médecin, celui-ci peintre ou calligraphe, celui-là chasseur ou musicien.

Weber et Scheffel s'attardent à décrire les dépendances du monastère, en particulier le jardin avec les plantes et les arbres venus de contrées où le ciel est plus clément.

L'un et l'autre représentent un sacrifice offert par les païens, et ce sacrifice consiste dans l'immolation à Balder du poulain sacré ; les assistants prennent part au festin qui le termine.

Il existe des analogies entre le portrait de la *Drude* et de la *Waldfrau*. Pour les deux sorcières, la religion et le patriotisme se confondent. Les paroles mises par Weber

sur les lèvres de Swanahild « Gott fürchten, Franken hassen ! » ne sont que la traduction, en une formule poétique, des sentiments de haine de la *Waldfrau* à l'égard de la religion des Francs. La *Drude* et la *Waldfrau* ont un entretien avec un moine, mais leurs conversations reflètent les opinions religieuses nettement différentes des auteurs des deux œuvres. La description de l'ancre où habitent ces deux sorcières offre aussi des ressemblances notables ; quelques détails qui figurent chez Scheffel, tels ceux concernant l'entrée de la caverne, se retrouvent reproduits à peu près textuellement dans *Treize-Tilleuls*.

Dans l'épopée comme dans le roman, nous assistons aux préparatifs qui ont lieu au château seigneurial à l'occasion de la fête de Noël : veillées consacrées à la couture, choix des présents de Noël, joie de leurs heureux bénéficiaires.

Lorsque Elmar part pour l'exil, la *Bénédiction du Marteau* (Hammersegen), prononcée pendant qu'on ferre son cheval, peut servir de pendant à la *Bénédiction du Bâton* (Stocksegen), qu'Ekkehard récite en quittant son couvent pour se rendre au manoir de la duchesse.

Les abbés des deux monastères sont d'accord pour déclarer que la connaissance des auteurs profanes grecs et latins est utile aux chrétiens et peut leur servir d'armes contre les ennemis de leur foi.

Le nom même de Hildegonde, dans *Treize-Tilleuls*, rappelle l'héroïne du *Waltharilied*, traduit par Scheffel et formant le xxiv^e chapitre d'*Ekkehard*.

Ces rapprochements et d'autres semblables, que nous pourrions invoquer encore en témoignage, indiquent plus qu'une influence générale de Scheffel sur Weber. Il n'est donc pas exact de déclarer comme le fait le Dr Schwe-

ring que la seule ressemblance qu'on puisse constater entre *Ekkehard* et *Treize-Tilleuls*, c'est que les deux œuvres mettent en scène des moines. « Die ganze Ähnlichkeit... dass in beiden Mönche auftreten. » (p. 262). Malgré les affirmations contraires de notre poète lui-même, nous sommes bien obligé de conclure à une imitation de l'œuvre de Scheffel.

Que cette imitation ait été intentionnelle, réalisée de propos délibéré, l'*Ekkehard* en mains, Weber le nie et nous croyons à sa parole. Mais nous pensons que Weber était comme hanté par le grand succès du roman de Scheffel, roman qu'il avait lu et qu'il appréciait grandement comme reconstitution du passé germanique.

Tout naturellement, pour ainsi dire à son insu, et ici il est à propos de songer à la très heureuse mémoire du poète, il n'a pu se défendre de reproduire certaines dispositions générales ou certains détails qui l'avaient particulièrement frappé dans le chef-d'œuvre de Scheffel.

La formule de la *Bénédiction du Marteau*, à laquelle nous faisons allusion ci-dessus, offre plus d'un trait commun, non seulement au point de vue des idées, mais aussi pour la forme et l'allure générale, avec le *lied* du forgeron qui ferre le cheval de Faust, dans l'œuvre de Lenau. Témoins ces strophes très caractéristiques :

Fein Rösslein, ich
 Beschlage dich,
 Sei frisch und fromm,
 Und wieder komm !
 Trag deinen Herrn,
 Stets treu dem Stern,
 Der seiner Bahn
 Hell glänzt voran !
 Bergab, bergauf
 Mach flinken Lauf ;

Leicht wie die Luft,
Durch Strom und Kluft.

(*Lenau*, *Faust*, Œuvres, 2^e vol., p. 87.)

Frommes Rösslein, kluges Rösslein,
Eisen vier will ich dir legen,
Feste Eisen, gute Eisen :
Das ist Donars Hammersegen !

Geh zu Holz und geh zu Hause,
Immer geh auf graden Wegen ;
Weit, was unhold ist, entweiche !...
Das ist Donars Hammersegen !

Trag' den Reiter, treues Rösslein,
Allem Glücke gern entgegen ;
Trag' ihn hin und trag' ihn wieder.
Das ist Donars Hammersegen !

(*Treize-Tilleuls*, XI, 60 et sqq.).

Outre l'influence générale et déjà mentionnée de Tennyson sur notre poète, nous avons remarqué, au chant **xxiv**, une strophe imitée très certainement de la jolie comparaison enchâssée dans l'idylle d'*Enoch Arden* : « Annie écoutait [*Enoch*], elle l'écoutait sans l'entendre : telle la jeune villageoise qui pose sa cruche sous la fontaine, rêvant à celui qui avait coutume de la remplir à sa place, écoute et n'entend pas et la laisse déborder. »

[Annie] heard
Heard and not heard him : as the village girl,
Who sets her pitcher underneath the spring,
Musing on him that used to fill it for her,
Hears and not hears, and lets it overflow !

(*Enoch Arden*, vers 205-240.)

Les vers de Weber renferment la même image : « Et la cruche déborda longtemps, et l'eau écumait et bruissait ; elle écumait et bruissait tandis que la jeune fille était toujours debout comme si elle écoutait. »

Und der Krug floss lange über,
Und das Wasser schäumt' und rauschte,
Rauscht' und schäumte und das Mädchen
Stand und stand, wie wenn es lauschte.

(XXIV, 123.)

Weber, cet érudit, nourri de lectures, a-t-il su lire dans le livre de l'âme humaine? A-t-il fait vraiment œuvre de psychologue?

Dans l'épopée de *Treize-Tilleuls*, Weber a mis quatre personnages en évidence : Elmar, Hildegonde, le comte Bodo, l'envoyé royal Gero.

Elmar est le personnage le plus important du poème, parce que sa propre histoire en constitue l'élément principal et aussi parce que, suivant la pensée du poète, il représente le peuple saxon tout entier. Très probablement, en traçant le caractère d'Elmar, Weber a songé à ces nobles figures des héros des Chansons de Gestes, à un Siegfried ou à un Parzival. Il a voulu néanmoins en faire un héros plus humain, plus près de nous, en le dégageant davantage de cette atmosphère de merveilleux qui fut celle de ses illustres devanciers. Il lui a donné la naissance, la beauté, toutes les qualités de l'esprit et tous les dons du cœur, une âme profondément religieuse, un ardent patriotisme.

Dans ce caractère du héros saxon, sérieusement étudié par le poète et, disons-le tout de suite, le seul qu'il ait convenablement réussi, nous avons déjà rencontré certains traits qui nous rappellent les pensées, les sentiments, les tendances de Weber lui-même. Ces tendances ces sentiments, ces pensées se retrouvent dans le problème psychologique le plus important de l'épopée : celui de la conversion d'Elmar au christianisme.

Quelles sont les raisons les plus graves qui font obs-

tacle à cette conversion? C'est que la foi chrétienne a été apportée en Saxe par des Francs, que ces Francs ont voulu imposer leurs croyances par la force et, de la sorte, ils sont devenus les ennemis les plus acharnés de son pays. Cette même foi chrétienne lui impose l'oubli des injures et l'amour des ennemis. Or, le fier Saxon redoute de ne pouvoir se faire violence au point de pardonner les injustices, les spoliations, les crimes dont ses compatriotes et lui-même ont été les victimes, et son cœur se révolte à la pensée qu'il lui faudra aimer ceux qui ont fait tant de mal à sa patrie.

En d'autres termes, la crise religieuse que traverse Elmar n'est pas d'ordre intellectuel, car jamais pendant les longs mois qu'elle a duré, le jeune homme n'a fait d'objection sérieuse aux dogmes chrétiens. Elle est purement d'ordre sentimental et social.

Très habilement d'ailleurs, pour hâter l'heure où la grâce divine pénétrera dans cette âme, le père Prieur apprend à Elmar à distinguer entre la foi du Christ, si sainte et si sublime, et ceux qui en ont été les indignes hérauts : voilà pour rassurer son patriotisme ! Et puis, cette conversion n'est-elle pas nécessaire afin qu'il puisse espérer s'unir un jour à celle qu'il aime? Cette raison, pour l'être sentimental, pour le doux rêveur qu'est Elmar, a bien, elle aussi, sa valeur.

Le jeune homme, dont les croyances païennes avaient été minutieusement épurées par le poète, se convertit alors à une religion plus parfaite, il délaisse la figure pour la réalité, et, du même coup, il réalise les aspirations de son cœur, sans trahir la fidélité qu'il doit à son pays.

Quant aux autres personnages, il sera inutile de nous y arrêter longtemps. Ils jouent tant bien que mal le rôle que leur a assigné l'auteur, ils servent de porte-

parole au poète, ils contribuent à la marche de l'action et à son dénouement ; mais leur psychologie est à peu près nulle.

Hildegonde est une jeune fille sage et bonne qui passe son temps à rêver à son fiancé dans sa chambrette ou à l'ombre de la forêt. Elle compose en son honneur des lieder où domine une fade sentimentalité. Elle va consulter, sur les probabilités de son mariage avec Elmar, Swanahild qui, en cette occurrence, joue le rôle de dis-seuse de bonne aventure. Mais rarement nous voyons Hildegonde parler et agir.

Lorsque son fiancé est ignominieusement chassé par son père, elle se tait ; après l'incendie, pas une parole de gratitude à l'égard de son sauveur et du sauveur de son père ; pendant le procès d'Elmar, après sa condamnation, elle se tait encore, alors que nous nous attendons à son intervention et que cette intervention s'impose. Elle daigne seulement assister, en pleurant, au départ de l'exilé, dissimulée par un bosquet de verdure.

A notre avis, Hildegonde n'est pas à la hauteur d'une héroïne d'épopée : c'est une brave petite jeune fille, mais sa place est dans un cloître à chanter des cantiques et à soupirer après l'Epoux mystique de son âme, plutôt qu'aux côtés d'un héros qui personnifie toute une époque de valeur chevaleresque.

Le comte Bodo, le seigneur de Bodinkthorpe, a tout juste l'étoffe d'un honnête intendant. Il a de bons rapports avec les gens du voisinage, nobles, ecclésiastiques et hommes libres. Il les reçoit à sa table, à une table abondamment servie. Il s'occupe des détails du repas et des réjouissances de ses gens, à l'occasion de la Fête des Moissons.

Comme père, il a manqué de prévoyance en laissant

naître et grandir l'inclination de sa fille à l'égard d'Elmar, que son origine et ses croyances devaient faire écarter. Après l'exil du jeune homme, le chagrin de sa fille semble bien peu le toucher.

Comme juge, il manque de tact, car Elmar, l'accusé étant, au vu et au su de tout le monde, le fiancé de sa fille, il devait se récuser. Sa place était non pas sur le siège du juge, pour condamner, mais au banc des témoins à décharge, des *Eideshelfer*, pour défendre Elmar.

De plus, le minimum de science professionnelle lui fait défaut ; il écarte le seul chef d'accusation réel, prouvé, avoué même par le prévenu, celui d'idolâtrie, et il retient celui qui est le plus invraisemblable, l'attentat contre la personne du *Missus dominicus*. C'est celui qui a été atteint par la flèche empoisonnée, c'est celui dont la blessure toute fraîche saigne encore qui est condamné ! Quel juge, doué du simple bon sens, rendrait une sentence qui serait inique au suprême degré si elle n'était pas trop ridicule ?

Le personnage du comte Bodo a été imaginé par Weber, comme il résulte de plusieurs strophes, avec l'intention d'en faire le pendant de Pilate. Le poète a réussi, plus peut-être et autrement qu'il ne l'avait désiré. Car, à certains égards, Bodo est tout semblable à Pilate, personnage dont le caractère, d'après la tradition, consistait précisément à ne pas en avoir.

Si Hildegonde et Bodo ne sont que de simples silhouettes, l'envoyé royal Gero est une caricature. Aucun roi, aucun souverain n'aurait accordé sa confiance au fat insolent, au misérable poltron, au menteur effronté, au criminel de droit commun que représente Gero. Dès l'apparition de ce singulier personnage, nous tombons dans le domaine de l'invraisemblance et nous y restons jus-

qu'à son exécution grotesque par les femmes païennes.

Nous connaissons les sentiments patriotiques, chauvins, nettement antifrançais de Weber. Dans *Treize-Tilleuls*, il considère déjà les Francs du ix^e siècle comme des *ennemis héréditaires*. S'attaquer à Charlemagne lui-même, il ne l'ose pas ; ridiculiser le comte franc Bodo, il ne l'a pas voulu, du moins sciemment, à cause de l'intrigue sentimentale que comporte son poème. Mais il se venge sur Gero, et cela, sans le moindre ménagement. Il en fait comme le bouc émissaire chargé de tous les griefs, de tous les préjugés, de toutes les haines de ses compatriotes à l'égard des *welsches*. Le personnage de Gero c'est une charge, mais ce n'est pas un portrait.

Ce simple coup d'œil jeté sur les caractères de l'épopée de *Treize-Tilleuls* nous permet de conclure que, sauf le caractère d'Elmar, qui offre comme la synthèse de l'état d'âme de Weber lui-même, ses autres personnages manquent d'ampleur, d'originalité, de relief, parfois même de vérité et qu'ainsi notre poète est un fort médiocre psychologue.

Le manque d'originalité de Weber se manifeste jusque dans sa manière d'écrire. Ses procédés de style, ses images et, d'une façon plus générale, sa langue elle-même se ressentent de ses lectures. C'est à peine, si, de loin en loin, quelques heureuses trouvailles de style, quelques pierres plus précieuses parmi tant de gemmes communes, marquent plus nettement la personnalité poétique de l'écrivain.

Parmi les procédés habituels de style auxquels Weber a souvent recours, signalons l'emploi de synonymes ou de mots exprimant une idée analogue, accouplés dans le même vers pour donner plus de relief à la pensée : Wicht und Kobold (gnome et lutin) ; Frommen Hütern

treuen Pflegern (pasteurs au cœur pur, gardiens fidèles); First und Geibel (cime et fronton); Trift und Weide (pâturages); Dürre Äste welches Laub (branches sèches, feuillage flétri); Wunden und Schmerzen (blessures et douleurs); Stolz und trotzig (fier et arrogant); Fluch und Hass (exécration et haine); Sanftes Öl und milde Säfte (Huile douce et doux suc).

Ce sont ensuite les expressions antithétiques : Sommertag und Winternächte (jour d'été et nuits d'hiver); Friedenswerk und Kampfspflichten (œuvre de paix et devoirs guerriers); Zum Flehen zum Trotze fertig (prêt aux supplications aussi bien qu'aux provocations); Offnes Auge doch verschlossen (les yeux ouverts et pourtant fermés).

Ou bien encore, c'est la répétition d'un des termes du mot composé, celle du même adjectif devant des substantifs différents; ailleurs, c'est le substantif, l'adjectif, le verbe qui reviennent soit pour marquer une gradation, soit pour enchaîner le vers précédent à celui qui le suit et le complète : Heidenleute Christenleute (Païens et chrétiens); Grundentsprossen Grundverwachsen (qui a poussé et s'est enchevêtré sur le sol); Heisse Wunden tiefe Wunden (blessures cuisantes, profondes blessures); Lichte Engel lichte Elben (anges radieux, elfes lumineux); Flinke Füße lahme Füße (pieds ingambes, pieds infirmes); Müde, müde schritt er durch des Waldes Schweigen (fatigué, [très] fatigué, il chemina à travers la forêt silencieuse); Duckt' er sich und lauschte lauschte (il se baissa et écouta attentivement, [très] attentivement); Und ich bleibe und ich bleibe, Hilda, weil ich dein gedenke (et je reste, oui, je reste, petite Hildegonde, car je pense à toi); Fragst du was ich möchte? Waten, waten... im Blute (tu me demandes ce que je

désirerais? Je voudrais, oh! oui, je voudrais me plonger jusqu'aux genoux dans le sang); Krieg mit Karl! Die Mütter klagten; Krieg! es freuten sich die Aare; Krieg den Göttern und den Menschen, Krieg durch dreissig lange Jahre. (Ce fut la guerre avec Charlemagne! Les mères pleuraient; la guerre! les aigles se réjouissaient; ce fut la guerre et chez les dieux et chez les hommes, une guerre qui dura trente longues années.)

Dans certaines strophes, nous rencontrons l'anaphore, que le poète utilise pour commencer par les mêmes mots les diverses propositions d'une même phrase: Hell und lustig klang die Flöte, hell und lustig sang der Bogen (claire et joyeuse résonnait la flûte, clair et joyeux chantait l'archet); Schirme Gott die zwei Verlassnen, schirme Gott den kühnen Falken (que Dieu protège les deux délaissés, que Dieu protège le hardi Faucon); Meint sie Götter, die ihm zürnen, meint sie Menschen, die ihn has-sen? (veut-elle parler des dieux qui sont courroucés contre lui, veut-elle parler des hommes qui le haïssent?); Beugst dem Kreuz den stolzen Nacken, beugst den Kopf dem Christenwasser (tu inclineras ta tête superbe devant la croix; tu la courberas pour recevoir l'eau du chrétien). Quelques strophes sont même répétées soit littéralement soit avec de très légères modifications dans les passages suivants: chant iv, 121 et 133; chant xi, 81 et 87; chant xii, 32 et 41; chant xiii, 25 et 29; 57 et 61; chant xviii, 7 et 11; chant xix, 13 et 18; 25 et 30.

Assez souvent, trop souvent même, Weber a recours à l'ellipse; il condense sa pensée en un ou deux mots qui remplacent toute une phrase: Wasserbrand! Die Wogen leuchten (c'est une mer de feu, les vagues semblent des éclairs); Männerschritte: Elmar nahte, Gruss und Gegengruss: was willst du? (c'étaient les pas d'un homme.

Elmar s'approchait ; on échangea des saluts : que me veux-tu ?) ; Süßer Schlag der Heidelerche, Sonnenschein auf allen Hügeln ([on entendait] le chant harmonieux de l'alouette dans les bruyères, le soleil brillait sur toutes les collines) ; Peitschenknall und Freudenjauchzen ; munter folgten all die Schmitter (les fouets claquaient et c'était des clameurs joyeuses ; alertes, tous les moissonneurs suivaient).

D'autres fois, et c'est là un des mérites du poète, Weber emploie des mots composés pittoresques, évocateurs d'images hardies ou bien des expressions figurées qui font songer au bon Homère : Manneshülle (l'enveloppe humaine, c'est-à-dire le corps) ; Schildgenosse, Schwertgesell (compagnon du bouclier, camarade de l'épée, c'est-à-dire compagnon d'armes) ; Wellenross, Wogenreiter, Wellenwühler, Wasserwiege (coursier des vagues, cavalier des vagues, celui qui fouille les ondes, berceau des eaux, c'est-à-dire les navires) ; Völkerhirt (pasteur des peuples, le roi) ; Friedenskind (l'enfant qui apporte la paix, le Christ) ; Himmelswandrer (celui qui chemine vers le ciel, le chrétien) ; Erzgegürtet (ceint d'airain, équipé et armé) ; Wortgewandt (habile en parole, éloquent) ; Zungenfertig (à la langue exercée, à la parole facile) ; Falkenäugig (aux yeux de faucon, à la vue perçante) ; Wald und Wiese prangen in neuen Kleidern, die Amsel erzählt dem Hain, was sie im Schnee ersonnen (la forêt et la prairie ont revêtu de nouveaux et splendides atours, le merle raconte au bocage ses rêveries des jours de neige) ; Die Bäche schwatzen, sind Knaben die nicht schweigen und nicht ruhig sitzen können (les ruisseaux babillent comme des petits garçons, qui ne savent ni se taire ni rester en place) ; Die Dichtkunst eine weisse Lilie, eine blaue Blume (la poésie est un lis blanc, une fleur

bleue) ; Der Falk ist des Käfigs müde ([Elmar] le Faucon est las de sa cage, il rêve aux lointaines expéditions).

Constatons encore l'emploi parfois heureux de l'allitération. Nous trouvons en effet, la répétition voulue des mêmes syllabes et des mêmes lettres dans un grand nombre de vers. Indiquons seulement ces quelques exemples : Die Bleicherinnen lauschen gern den süßen lieben Lauten (les lavandières prêtent volontiers l'oreille à des chants doux et gracieux) ; Mag es flackern, mag es flammen (que cela flambe, que cela jette des flammes) ; Einen Festtagsbraten zu erbischen in den Forsten ([les moines] demandaient à la chasse, dans leurs forêts, le rôti d'un jour de fête).

Notons enfin cette autre partie de strophe qui cherche à traduire les pensées de mélancolie,

Wo er walle, wo er wohne
Weile Friede, wie da weilte.

(XI, 82.)

D'une façon générale des procédés de style assez variés, bien qu'ils soient d'un emploi courant chez la plupart des auteurs, rendent la langue de Weber souple, harmonieuse, imagée. Ces qualités sont dues, pour une grande part, aux longues années d'études et de travail opiniâtre que l'œuvre, dans sa préparation éloignée, coûta à son auteur. A son commerce intime avec les poètes du moyen haut-allemand, la Muse de Weber s'enrichit, s'affina, devint plus colorée et plus pittoresque. Certains archaïsmes, moins nombreux chez Weber que dans Scheffel, trahissent aussi les études médiévales de l'auteur. Tels sont : Brunne, au lieu de Panzer (cuirasse) ; Droste, pour Herr (seigneur) ; Schächer pour Verbrecher (meurtrier) ; Berserk, pour Starker Held (vaillant héros) ; Brüchte, pour Busse in Geld (amende

en argent) ; Federhemd, pour Gefieder (plumage) ; Urständ, pour Auferstehung (résurrection) ; Winterwat, pour Winterkleidung (vêtement d'hiver) ; übermögen, pour besiegen (vaincre) ; spellen, pour spalten (fendre) ; weiland, pour ehemals (autrefois) ; hehlings, pour heimlich (secrètement), etc...

Par contre, la langue de Weber est assez souvent maniérée et manque parfois de clarté. Le poète semble viser à l'effet ; il accouple les mots d'une façon inattendue, use de vocables qui sentent la recherche et, par là, aboutit à la préciosité.

Quant au manque de clarté que les plus enthousiastes admirateurs de Weber sont bien contraints de constater par endroits, il nous paraît provenir de l'abus de l'ellipse et du mètre même du vers.

Nous rencontrons, en effet, dans le poème, et nous en avons donné quelques exemples, de nombreuses phrases qui manquent de sujet ou de verbe et parfois de ces deux termes. Si bien que le lecteur ou l'auditeur se trouvent obligés de relire ou d'entendre un seconde fois plus d'un passage, pour saisir un sens qui leur a échappé ou qui les a laissés hésitants après une première lecture ou une première audition.

L'autre raison de cette obscurité relative du style de Weber, c'est l'emploi uniforme du vers trochaïque de quatre pieds.

Ce vers, que d'ailleurs le poète manie avec dextérité, est trop court et ne lui permet pas de donner à sa pensée toute l'ampleur désirable. Parfois, dans un récit un peu long, comme en comporte tout poème épique, Weber semble manquer d'air et se trouver trop à l'étroit dans le cadre restreint du mètre qu'il a choisi, et c'est alors qu'il a recours à l'ellipse. Le trochée, répété quatre fois,

dans chacun des huit mille deux cent soixante-douze vers qui composent le poème de *Treize-Tilleuls*, devient forcément monotone et finit par lasser. L'œuvre de Weber aurait certainement gagné si les morceaux lyriques se fussent distingués des récits épiques par l'emploi de mètres différents.

Quoi qu'il en soit, le vers adopté par Weber est le vers trochaïque de quatre pieds ou octosyllabique. Chaque strophe comprend quatre vers ; le premier et le troisième vers ne sont pas rimés, tandis que le deuxième et le quatrième sont rimés.

Dans *Treize-Tilleuls*, œuvre d'inspiration romantique, la rime est souvent riche et presque toujours satisfaisante.

Néanmoins, comme dans un poème de longue haleine, il serait facile d'y relever quelques rimes faibles, d'origine dialectique ou provenant seulement de la négligence : Gründe-Gesinde ; Pflege-möge ; müssen-Gewissen ; spriessen-Füssen ; Geifer-Läufer ; Röckchen-Fleckchen ; Römer-Weltbezügler ; Degen-Mögen ; Geschlechter-Töchter, etc...

En définitive, dans *Treize-Tilleuls*, le défaut d'originalité de Weber apparaît avec évidence. Si les tendances religieuses et patriotiques du poète, si son amour filial, son goût du travail, ses préoccupations de médecin y sont assez nettement accusés, nous constatons dans le poème la prédominance des éléments livresques, du vague et de l'imprécision dans l'expression du sentiment de la nature, l'emploi à peu près exclusif des images courantes et des procédés de style communs à beaucoup d'auteurs. En d'autres termes, si l'épopée nous révèle l'homme religieux, patriote, actif, et digne qu'était Weber, elle ne nous semble pas refléter les aptitudes littéraires d'un poète vraiment original.

CONCLUSION

Accueil fait à l'épopée de « Treize-Tilleuls »

Essai de jugement sur Weber

L'épopée de *Treize-Tilleuls* parut en septembre 1878. Lorsque Weber vit pour la première fois son poème imprimé, il ne fut pas sans appréhension sur l'accueil que le public lui réserverait. Et pourtant, dès les premiers jours, le succès fut très franc.

En mars 1879, on procéda au tirage d'une deuxième édition ; la troisième suivit en mai 1879, la quatrième en septembre 1879, la cinquième en 1880, la soixante-dixième en 1895, la quatre-vingt-treizième en 1899.

Actuellement, l'épopée de Weber dépasse la *cent-cinquantième* édition. Encore s'agit-il seulement ici d'une édition sur papier de luxe, dont le prix est relativement élevé (1); car, pour favoriser les bourses plus modestes et afin de mettre le chef-d'œuvre de Weber entre les mains des élèves des gymnases où *Dreizehnlinden* est commenté (2), la librairie Schöning en a publié une édition populaire dont *quatre-vingt-dix mille* exemplaires sont déjà écoulés.

Dans une lettre à Hüffer, du 10 mars 1878, Weber dé-

(1) L'ouvrage, broché, 5 M. ; relié, 6 M. 80.

(2) Citons, entre autres, les gymnases de Montabaur, de Recklinghausen, de Luxembourg et la Realschule de Kassel.

clare que son œuvre s'adresse non seulement aux catholiques, mais encore aux protestants croyants, aux esprits cultivés de son pays.

De fait, *Treize-Tilleuls* ne peut choquer aucune croyance chrétienne. Cette épopée est conçue dans un esprit de large tolérance et de libéralisme de bon aloi, si bien qu'elle a marqué, pour ainsi dire, une innovation dans ce genre.

Il y a loin de l'œuvre vraiment pondérée de notre poète à certains drames de martyrs joués dans les villages d'Allemagne, où toute lumière, toute vertu est du côté des disciples du Christ, où toutes les ombres, tous les vices sont du côté des païens.

Dans ces pièces, à la fin du spectacle, les acteurs qui représentent les personnages chrétiens apparaissent en une brillante apothéose, auréolés de flammes de Bengale, tandis que ceux qui remplissent les rôles ingrats de païens sont pieusement laissés dans l'ombre, le dos tourné au public.

Aussi, les critiques littéraires et la presse de tous les partis accueillirent *Treize-Tilleuls* avec faveur.

Les journaux et les périodiques allemands ont presque tous signalé la publication de *Treize-Tilleuls*.

A dessein, nous négligerons quelques feuilles catholiques sans autorité, dont les louanges dépassent vraiment la mesure. L'une compare Weber à Sophocle, une autre affirme que ce n'est pas assez dire, il lui est supérieur. Celle-ci déclare que c'est un génie ; il mérite de prendre rang à côté des plus grands noms de la littérature. Celle-là que, depuis longtemps, il n'avait pas été donné d'admirer un poète et un artiste qui égale Weber !

Retenons seulement l'opinion de deux publications catholiques plus sérieuses dont les appréciations, tout en

restant très favorables, s'écartent moins de la vérité.

Le principal organe du Centre, la *Germania*, dès le 4 novembre 1878, écrit : « Grâce à Dieu, un vrai poète [Weber] a enrichi notre poésie chrétienne et nationale d'un poème plein de force et tout ensoleillé, d'une œuvre peu étendue, mais puissante. »

Dans les *Stimmen aus Maria-Laach* (xvi, 65), organe des Pères Jésuites allemands, le P. Kreiten appelle l'épopée de *Treize-Tilleuls* un chef-d'œuvre qui peut être proposé comme modèle de poésie épique. Il la compare à une fleur aux riches couleurs, au parfum suave qui s'est pleinement épanouie en terre allemande, sur l'arbre du catholicisme allemand si rudement secoué par l'orage de la persécution. En 1882, le même religieux, et dans la même revue, émet un jugement moins enthousiaste, mais plus juste. Il reconnaît qu'une bonne part du succès de *Treize-Tilleuls* provient de ce que ce poème parut à l'époque du Kulturkampf. (*Stimmen aus Maria Laach*, xxii, 303.)

Il est également intéressant de connaître les appréciations des journaux protestants.

« Quel don précieux, lisons-nous dans la Gazette de l'Eglise Evangélique (*Die Evangelische Kirchenzeitung*), quel don précieux pour le fond et pour la forme nous offre cet auteur si modeste ! Peu nous importe que la presse catholique, ou plutôt la presse ultramontaine, prétende faire de cette œuvre d'un poète catholique une œuvre de tendance, dans l'esprit du Centre. Nous ne pouvons nous empêcher de proclamer le caractère très général (den ökumenischen Charakter) de ce poème conçu avec impartialité et qui peut être accueilli avec reconnaissance, sans arrière-pensée, avec joie, non seulement par les dif-

férentes confessions religieuses, mais encore par tous les partis politiques d'Allemagne. »

La Revue de Littérature et de Théologie de la Gazette évangélique et luthérienne (*das Theologische Literaturblatt der allgemeinen evangelisch-lutherischen Kirchenzeitung*) (1882, N° 51) s'exprime en ces termes : « L'auteur [*de Treize-Tilleuls*] est catholique, mais c'est un de ceux qui se sont approprié le mot bien connu : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas !* Voilà pourquoi nous pensons qu'il n'est pas déplacé, de la part de cette feuille, de parler de *Treize-Tilleuls*, disons mieux, de recommander ce poème. »

Ce fut un protestant, le poète Emmanuel Geibel (1815-1884), qui révéla l'épopée de Weber au parti national-libéral.

En avril 1879, il adressa à son ami Emile Rittershaus, membre du parti national-libéral, orateur puissant et poète à ses heures, le télégramme suivant : « Quel est donc ton compatriote Weber, l'auteur de *Treize-Tilleuls*? » Rittershaus dut avouer qu'à Barmen, ville industrielle de la Prusse Rhénane, où il habitait, Weber et son épopée étaient encore totalement inconnus.

Geibel avait apprécié tout de suite *Treize-Tilleuls*. Dans ses distiques composés en Grèce, ce poète avait demandé à Pallas Athénê de lui enseigner la sagesse et la mesure. La déesse l'avait exaucé et lui donna d'être toujours élégant et harmonieux. Geibel avait retrouvé ces qualités qui lui étaient chères dans l'œuvre de Weber, et impatient de la faire connaître à son ami Rittershaus, il lui adressa l'exemplaire qu'il possédait.

L'épopée plut beaucoup à Rittershaus. Dès le 23 avril 1879, il fit paraître, au sujet de *Treize-Tilleuls*, un article élogieux dans la Gazette d'Elberfeld (*Elberfelder Zei-*

tung). Il avoue qu'au point de vue poétique *Treize-Tilleuls* surpasse de beaucoup les productions littéraires analogues. Il loue chez Weber le sentiment de la nature, le sens de l'histoire, son érudition, la vigueur de ses descriptions et, par dessus tout, son patriotisme. Comparant cette œuvre aux ouvrages malsains qui abondent de nos jours, il est assuré que l'épopée de Weber conservera encore de nombreux lecteurs, alors que ces productions qui sentent le marécage (*diese Sumpfpflanzen*) seront depuis longtemps oubliées.

Dès lors, les journaux nationaux-libéraux et libres penseurs s'occupèrent de *Treize-Tilleuls* et leur ton ne diffère guère de celui des feuilles confessionnelles.

Joseph Lauterbacher dans le *Magazin für die Literatur des In und = Auslandes* (24 juin 1882) et Théophile Zolling dans la *Gegenwart*, consacrent d'importants articles à *Treize-Tilleuls*, en font ressortir les mérites littéraires et signalent sa haute portée au point de vue religieux et patriotique.

Le critique littéraire des *Grenzboten* avoue avoir commencé la lecture de l'épopée de Weber, plein de préventions à l'endroit du poète catholique. A mesure qu'il tournait les pages, ses préventions se dissipaient et il termine son article par cette appréciation : « Sans avoir la prétention de placer ce poète à côté d'un Goethe ou d'un Schiller, il faut, sans hésiter, le ranger parmi les meilleurs de notre époque. »

Tandis que les *Weimarer Jahrbücher* avaient fort mal accueilli *Amaranthe* de Redwitz, au moment de sa publication (1849), ils n'ont que des éloges à l'adresse de Weber.

Le 16 janvier 1880, la *Kölnische Zeitung* s'exprime ainsi : « Le succès de ce livre n'est pas dû à la réclame.

Il est la juste récompense de sa valeur et de son mérite. Nous saluons avec joie et avec sympathie une nouvelle édition de cette poétique épopée, œuvre d'un vrai poète. L'harmonie de la langue est si musicale qu'on croirait entendre un Minnesinger, revenu à la vie pour réciter ces lieder. »

En 1881, le *Berliner Tagblatt* (N° 482) constate dans *Treize-Tilleuls* la poésie, la vigueur et la noblesse de sentiment d'un vrai poète (*eines echten Dichters*), alors même que Weber ne partage pas les doctrines politiques et religieuses de beaucoup d'Allemands.

« Toutes ces évocations du poète [Weber], écrit la *Tägliche Rundschau*, ont sûrement en soi, pour quiconque sent couler dans ses veines du sang allemand, quelque chose de sympathique, aux yeux même d'un libre-penseur qui avoue ouvertement qu'il n'est pas chrétien. » (*Die Tägliche Rundschau*, 8 avril 1894.)

« A la vérité, déclare Adolphe Bartels, écrivain à l'âme passionnément allemande, Weber est un poète « épigone », mais comme tel un poète très indépendant dont le talent peut être comparable à celui de Geibel, avec plus de simplicité... Il a exercé une influence considérable sur la poésie catholique contemporaine. » (*Geschichte der deutschen Literatur*, II, p. 416, 595). » *Treize-Tilleuls* n'est pas une œuvre de tendances catholiques... Cette épopée est aussi personnelle que le comporte de la poésie « épigone ». Elle est belle, sentimentale, trop sentimentale pour l'époque où se passe l'action... Weber partage avec Scheffel le goût pour l'antiquité germanique ; sa poésie a de la beauté dans la forme et elle fait réfléchir. » (*Die deutsche Dichtung der Gegenwart*, p. 192, 187.)

Richard-M. Meyer fait des réserves et se montre plus sévère. Sans doute, il vante les mérites des *Gedichte* et,

pour lui, Weber est le poète du travail et de la confiance en Dieu. Mais il trouve que son épopée, à laquelle il doit sa renommée, manque de personnalité et que la psychologie y fait défaut (*Die deutsche Literatur des XIX Jahrhunderts*, II, p. 236.)

Ce fut surtout en Westphalie et au Hanovre que l'apparition du poème fut accueillie avec le plus d'enthousiasme. Comme en témoigne un article d'une feuille locale, le *Hannoversche Unterhaltungsblatt* du 1^{er} décembre 1878, les descendants des anciens Saxons proclamaient *Treize-Tilleuls* leur *Cantique des Cantiques* : « Wir haben hier ein hohes Lied ! » Sans plus tarder, ils organisèrent des pèlerinages religieux et patriotiques vers les lieux où le poète avait placé l'action de son épopée.

Ainsi, au lendemain de la publication de son œuvre capitale, Weber pouvait dire comme jadis Lord Byron : « Un matin, je me réveillai et je m'aperçus que j'étais célèbre ! »

De fait, *Treize-Tilleuls* eut ce que l'on peut appeler une bonne presse.

Les catholiques voyaient dans ce poème comme une réponse éloquente au Kulturkampf. Les protestants rendaient hommage aux sentiments chrétiens qui y sont énergiquement affirmés ; les nationaux-libéraux ou les libres penseurs saluaient une œuvre inspirée par un ardent patriotisme.

Le succès considérable de *Treize-Tilleuls* suscita des imitateurs nombreux, mais sans grand talent, qui exagérèrent plutôt les défauts que nous avons signalés dans l'épopée. Comme il arrive pour beaucoup d'œuvres en vogue, la parodie, elle aussi, intervint. Un auteur qui ne manque pas d'esprit, Emmanuel Bibstein, publia un poème héroï-comique qui caricature la langue et la

strophe du chef-d'œuvre de notre poète : Gottfried l'Etudiant (*Gottfried der Student*, Leipzig, Witte, 1895).

Moins de deux ans après l'apparition de *Treize-Tilleuls*, Weber eut la joie de recevoir une haute consécration officielle de son talent de poète. Le 3 août 1880, la Faculté de Philosophie de Munster conféra à Weber le grade de docteur en Philosophie, *honoris causâ*. Le diplôme indiquait les raisons qui lui avaient valu cet honneur.

« Qui carmine epico magna cum arte composito et eximias ingenii poetici facultates exhibuit et moribus atque institutis Germanorum qui imperatoris Ludovici Pii temporibus fuerunt descriptis ac delineatis, insignem antiquitatis, historiæ, linguæ, litterarum germanicarum scientiam, comprobavit. »

L'Université de Munster se plaisait donc à reconnaître la valeur littéraire et poétique de *Treize-Tilleuls*. Elle louait son auteur des services rendus à son pays, **qui** offrait un tableau remarquable des mœurs et des institutions de l'ancienne Germanie.

Cet hommage qui arrivait à Weber d'un des milieux intellectuels les plus réputés de la Westphalie, sa petite patrie, lui alla droit au cœur et il en fut justement fier.

A la fin de cette étude consacrée au chantre de *Treize-Tilleuls* dont nous avons admiré la parfaite dignité de vie, après avoir recherché les différentes manifestations de la pensée de Weber, une question nous vient tout naturellement à l'esprit. Quelle place convient-il d'assigner à Weber dans l'Histoire de la Littérature allemande?

Question délicate, à la vérité !

Il s'agit d'un poète disparu depuis peu, et beaucoup d'écrivains ne peuvent être impartialement jugés que lorsqu'ils ont affronté victorieusement l'épreuve la plus rude de toutes, la seule décisive, celle du temps.

En outre, le poète a pris part aux dernières luttes politiques et religieuses de son pays. Si son œuvre eût paru à une autre époque, on peut se demander si elle aurait aussi facilement retenu l'attention et conquis les suffrages de ses concitoyens.

Sans prétendre porter une appréciation définitive sur Weber, il nous semble qu'il mérite d'occuper une place honorable parmi les poètes allemands contemporains.

Assurément, l'auteur des *Gedichte*, des *Herbstblätter*, de *Goliath* et de *Treize-Tilleuls* est loin de posséder le génie d'un Goethe ou d'un Schiller. On ne retrouve pas non plus chez lui la fantaisie si variée, la virtuosité incomparable, la fine ironie, le rare souci du style et du rythme qui caractérisent la poésie de Henri Heine.

Notre poète ne peut supporter la comparaison avec d'aussi illustres devanciers.

Mais nous le placerions volontiers parmi les *poetæ minores* ; nous le rangerions à côté et un peu au-dessous d'autres poètes qui, eux aussi, ont bien mérité des lettres allemandes.

A certains égards, Weber nous rappelle Uhland, poète patriote et religieux, fièrement épris du passé germanique, mais un Uhland à la pensée moins sereine, à l'expression moins pittoresque et moins évocatrice, au style plus maniéré.

Weber nous fait songer encore à Lenau dont l'âme fut hantée d'une indicible mélancolie, mais à un Lenau moins artiste, par contre, moins pessimiste, parce qu'il est soutenu par les invincibles espérances que donne la foi.

Enfin, chez Weber, comme chez Annette de Droste-Hülshoff, nous trouvons la même sincérité dans les croyances, le même amour passionné pour la terre de Westphalie, mais sans autant d'originalité, de finesse d'observation, de délicatesse dans l'expression des sentiments, pour tout dire, avec un art moins achevé.

Au point de vue plus spécialement catholique, à l'encontre d'Edouard de Schenk, de la comtesse de Hahn-Hahn, de Christophe-Bernard Schlüter, Weber n'est pas un combatif à outrance, un de ces poètes d'avant-garde trop exclusivement tendancieux, qui ne laissent pas le lecteur en repos, l'entraînant malgré lui dans un pas redoublé endiablé, où à chaque instant il faut crier : « A bas les hérétiques ! Vivent les Jésuites ! »

Non, Weber est tout simplement un poète catholique, fils respectueux de l'Eglise, voilant pieusement les faiblesses de quelques-uns de ses enfants, défenseur loyal de ses droits, reconnaissant envers elle, au nom de son pays, pour le rôle précieux qu'elle a rempli dans l'histoire de la civilisation, des lettres et des arts, revendiquant en faveur de cette Mère l'amour de ses enfants et le respect de tous.

En dernière analyse, fervent patriote autant que catholique convaincu, Weber semblait être animé d'un dé-

sir unique : voir dans sa chère patrie comme dans son épopée, le vieux germanisme, qui si longtemps s'est cabré contre le christianisme apporté par les moines, finir par s'agenouiller devant le Christ et proclamer le règne bienfaisant de Celui qui est venu répandre par le monde l'amour, la justice et la paix.

Vu :

Lyon, le 6 mai 1914.

*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Lyon,*

L. CLÉDAT.

PERMIS D'IMPRIMER :

Lyon, le 7 mai 1914.

*Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,*

P. JOUBIN.

TABLE DES CHAPITRES

BIBLIOGRAPHIE.....	5
INTRODUCTION.....	9

PREMIÈRE PARTIE

L'Homme

CHAPITRE I. — Weber dans sa famille	37
CHAPITRE II. — Le Catholique	55
CHAPITRE III. — Le Médecin.....	80
CHAPITRE IV. — L'Homme politique et le Patriote.....	92

DEUXIÈME PARTIE

Le Poète

CHAPITRE I. — La formation littéraire.....	123
CHAPITRE II. — L'épopée des <i>Treize-Tilleuls</i> . — La genèse du poème	169
CHAPITRE III. — L'épopée des <i>Treize-Tilleuls</i> . — Analyse.....	187
CHAPITRE IV. — L'épopée de <i>Treize-Tilleuls</i> . — Reconstitution du passé germanique. — Sources utilisées	226
CHAPITRE V. — La personnalité de Weber.....	272

CONCLUSION

ACCUEIL fait à l'épopée de <i>Treize-Tilleuls</i> . — Essai de jugement sur Weber	305
---	-----



Lyon. — Imprimerie Em. VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

